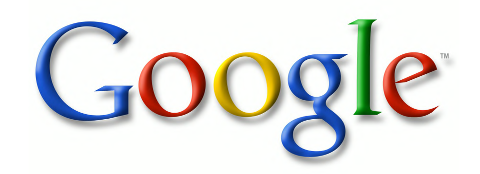
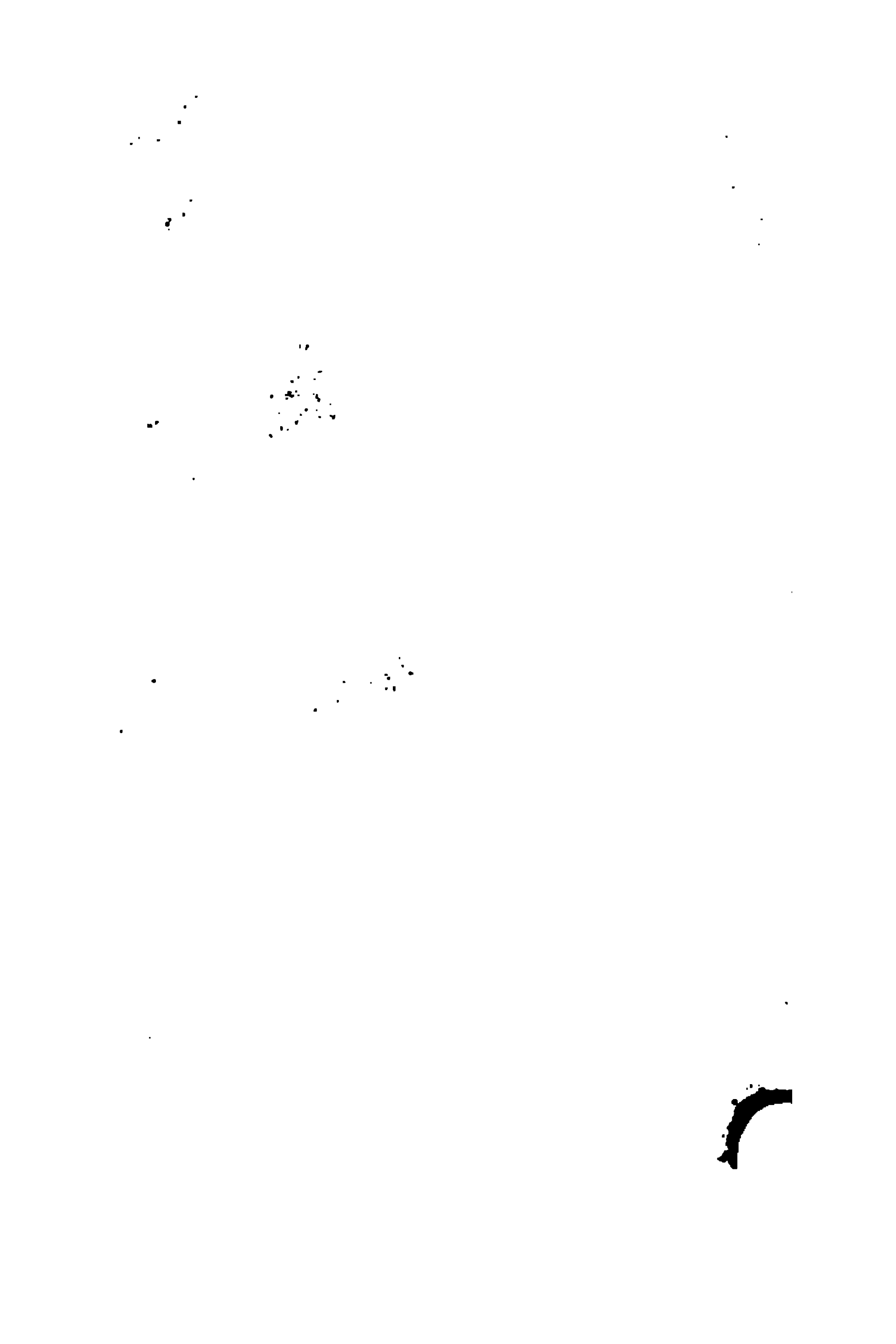






ANDRE-MARIE

ET

JEAN-JACQUES AMPÈRE

ANDRÉ-MARIE AMPÈRE

ET

JEAN-JACQUES AMPÈRE

CORRESPONDANCE
ET SOUVENIRS (DE 1805 A 1864)

Recueillis par Madame H. C.

TOME SECOND



PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

—

1875

ANDRÉ-MARIE

ET

JEAN-JACQUES AMPÈRE

En revenant en France, après une absence de seize mois, Jean-Jacques n'hésitera plus sur le choix de sa carrière. A l'amant passionné va succéder un ami dont l'affection ressemblera bien vite au dévouement du meilleur des fils. Cette affection gardera, jusqu'au dernier jour, une expression admirative et tendre; le poëte saura trouver encore des accents qui rappelleront les émotions disparues, mais c'est à la mémoire du passé que son imagination les empruntera.

La réalité dans l'avenir avait été prédite par Jean-Jacques lui-même quand il disait à Mme Récamier, au début de sa courageuse entreprise : « Après ce temps d'épreuve et de travail austère, j'irai vers vous, la tête débarrassée de fantômes, le cœur plein d'un attache-

ment auquel vous croyez. Quoi qu'il arrive alors, les deux personnes dont ma vie ne pourra jamais se séparer, c'est mon père et vous. »

Quelques mois après son retour d'Allemagne, le voyageur compose une nouvelle, où lui-même se met en scène sous le nom de Christian. A des souvenirs teutoniques et scandinaves, il mêle les exaltations de sa jeunesse et cherche à caractériser la susceptibilité nerveuse et maladive dont son âme a souffert. Quand apparaît dans ce récit Mlle Brigite Hudson, son héroïne, il est facile de reconnaître cette touchante Clémentine, qu'une mort imprévue vient d'arracher à son fiancé et dont André-Marie avait été amoureux pour son fils.

Trente ans plus tard Jean-Jacques a donné place à cette nouvelle dans un volume non publié, où il a rassemblé ses impressions d'Italie. Ce volume a pour titre *Christian ou l'Année romaine;* c'est lui qui continue à être Christian.

Jaloux de poursuivre son but et d'aller étudier sur les lieux, l'histoire des littératures et des peuples, pendant l'automne de 1828, il s'installe tout seul, en Normandie, près de Cherbourg, sur les bords de la mer, dans le vieux château de Bretteville. « Je viens de faire, écrit-il, une longue tournée, cherchant les traces de mes bons amis, j'ai eu le bonheur d'en découvrir beaucoup, et me suis même assuré de l'existence d'une petite Scandinavie à l'extrémité la plus septentrionale de la basse

Normandie, cette pointe de terre était séparée du reste par un retranchement qui traverse tout l'isthme et qui porte le nom de la Hogue, c'est-à-dire *enceinte* en danois; là, j'ai reconnu des tombes, surtout des autels de pierre exactement pareils à ceux qu'on rencontre à chaque pas aux environs de Copenhague et en Norwége; chez les paysans, j'ai saisi des ressemblances avec les superstitions populaires du nord; dans le patois normand des mots suédois et danois. Me voilà en mesure de terminer mon chapitre de la Scandinavie en France; les ruines, l'architecture gothique, l'archéologie, les analogies qui existent entre les arts et la poésies des différents âges; tout cela me ravit. » Mais il faut retourner à Paris solliciter la place de maître de conférence.

Vers cette époque, une bronchite chronique, entretenue par les fatigues de deux cours, menace très-sérieusement la santé d'André-Marie; un hiver dans le Midi lui est impérieusement ordonné. Son fils, malgré des obligations de carrière qui le réclament ailleurs, veut absolument l'accompagner à Hyères. Des embarras d'argent compliquent les ennuis de ce triste départ.

André-Marie, depuis qu'il est malade, s'est moins que jamais rendu compte de sa situation financière; il faut à tout prix lui éviter les préoccupations de ce genre; mais les ressources de Jean-Jacques sont si modestes, que toutes combinaisons matérielles et confortables deviennent difficiles. La voiture publique n'est plus pos-

sible, on doit marcher à petites journées et prendre la poste. Grâce à des prodiges d'industrie Jean-Jacques parvient à trouver, sur ses économies, la somme de 300 francs pour acheter une calèche : quelle calèche ! Il apaise les scrupules de son père en déclarant qu'on lui a prêté ce véhicule, et fournit aux dépenses indispensables du moment, avec un des derniers billets de mille francs de son capital.

Sur la route de Lyon, le malade, entouré de couvertures et d'oreillers, à demi couché au fond de la voiture à côté de Dugas-Montbel, sans égard à l'état de sa poitrine, entretient des heures entières ses deux compagnons de la classification des sciences humaines. « Mon inquiétude et mon admiration n'avaient point de bornes », disait Jean-Jacques en racontant les péripéties de ce voyage.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Hyères, 20 octobre 1829.

« Que vous êtes bonne, madame, de m'avoir envoyé une lettre si aimable et si détaillée ; j'ai l'orgueil de penser que vous n'en avez pas écrit de plus longues en votre vie.

« Mon père tousse toujours ; son rétablissement sera très-long, mais je commence à être certain qu'il se rétablira ; il y a dans cette pensée bien du courage. Notre existence est presque arrangée : avec des promenades en voiture, des parties d'échecs, des lectures à haute voix, j'espère qu'il viendra à bout de son temps, surtout s'il peut s'occuper d'une classification des sciences qui sera une chose fort remarquable ; comme c'est un sujet où je puis le suivre, il a le plaisir de me communiquer ses idées à mesure qu'elles viennent ; le difficile est de ne pas le laisser trop parler.

« Pour moi, j'ai repris mes travaux. Comme nous nous couchons tôt, je puis me lever de grand matin et consacrer régulièrement quatre heures avant le lever de mon père à mon ouvrage ; je crois que ces quatre heures et ce que je rattraperai à la volée le reste du jour l'avanceront beaucoup. J'aurai des ressources ici sur lesquelles je ne comptais pas : j'y ai trouvé, qui l'aurait cru ? un homme qui adore le sanscrit et la géologie. Malheureusement, Thierry demeure à une lieue. Je lis le soir avec délice un roman de Cooper, ou de Mme de Souza : personne n'aime autant les romans que moi. Il m'est tombé aussi sous la main un livre assez amusant : ce sont *Les Promenades dans Rome*, de cet original de Beyle, dont le nom de guerre est Stendhal ; il a le mérite de me rappeler très-vivement un des temps les plus doux et les plus agités de ma vie.

« Je vais écrire à Mérimée pour l'affaire dont vous me parlez. Merci de l'intérêt que vous prenez à mes amis. Vos Chambres vont s'ouvrir, quel moment ! Il faudrait être à Paris, mais, hélas ! le temps sera-t-il assez beau pour hâter notre retour ?

« Adieu, pensez quelquefois à moi dans le nouvel appartement.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Hyères, 5 novembre 1829.

« Sautelet me dit que l'on vient de fonder à Marseille un Athénée auquel s'intéresse et souscrit tout ce qu'il y a de mieux dans cette ville. Le comité a écrit à Mignet pour réclamer un professeur de littérature : celui-ci me demande si cette position me conviendrait ; ma première pensée est de m'adresser à votre amitié et à votre tact. Donnez-moi vos conseils ? Ce cours durerait six mois, me vaudrait 4 à 5,000 francs ; ce serait, il me semble, un bon début ; l'argent arriverait fort à propos pour les finances de mon père ; je me déciderais à le laisser ici où il est parfaitement, en considération du service que cela pourrait lui rendre. Je ne serais qu'à vingt lieues de

distance, avec la possibilité de me rapprocher en un instant. D'ailleurs notre séparation ne serait pas longue : ce cours ne commencerait que le mois prochain ; février une fois passé, il pourrait me rejoindre à Marseille. C'est l'opinion des médecins. J'ai écrit ce matin à Sautelet de s'assurer de la solidité de la chose, et lui ai dit de consulter vous et Cousin sur son opportunité. Vous savez bien que vous êtes ma providence; ainsi, voyez cela avec lui.

« Je vais de temps en temps chez ce pauvre Thierry ; je lui réjouis le cœur en lui parlant et en l'écoutant sur ce qui nous intéresse tous deux. C'est un spectacle déchirant que de le voir se traîner en chancelant, appuyé sur un bras, sans yeux, presque sans jambes, la tête saine et la pensée nette. S'il va à Paris, au printemps, je voudrais bien qu'il entendît votre douce voix.

« Je lui ai parlé de M. de Châteaubriand qui s'occupe de sa chère histoire.

« Adieu. Vous ne pouvez m'envoyer ici votre sourire, votre regard, mais un mot gracieux et tendre, vous le pouvez. Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Hyères, 22 novembre 1829.

« Que j'ai eu de plaisir à lire votre lettre ! Chaque mot de ce que vous m'écrivez est d'une délicatesse et d'une grâce qui me touchent profondément. Je vous prie de remercier M. Ballanche. Je lui ai envoyé une procuration de 4,000 francs, empruntés sur mon hypothèque ; c'est encore une furieuse brèche à mon pauvre capital, dont j'ai semé la meilleure partie d'un bout de l'Europe à l'autre ; mais quand je serai tout à fait ruiné, j'espère faire fortune. Avec ces 4,000 francs je pourrai payer les dettes pressantes de mon père, en commençant par celle qu'il vient de contracter, sans le savoir, avec son gendre. Le cours eût été une bonne chose, mais depuis que j'ai mis mes affaires en ordre, je n'en ai plus une aussi grande envie ; j'avais un peu perdu la tête en voyant mes plans financiers culbutés, et je voulais à tout prix tirer mon père de là par mon éloquence. Si la nomination arrivait, je l'accepterais par raison, mais un peu à contre-cœur : abandonner mon cher malade deux ou trois mois, même en lui faisant de fréquentes visites, me coûterait beaucoup. S'il commettait quelque imprudence ! Il faut vous dire qu'il est d'une témérité extrême dans nos

promenades en voiture ; au reste, je n'empêche pas grand'-chose et tout ce que peut ma piété filiale, c'est de verser avec lui, ce qui nous est arrivé avant-hier, heureusement sans grand inconvénient ; mais enfin c'est un repos de se dire qu'on versera ensemble. Et puis, qui écrirait le compte du beurre, des œufs, etc., comme je le fais tous les soirs, notre excellente *Marion* ne sachant pas tenir la plume. Qui serait là pour jouer régulièrement six ou huit parties d'échecs par jour ? Tout bien pesé, je suis déjà plus que consolé.

« Tenez-moi parole surtout, réservez-moi mes heures. Mon père fera probablement une tournée dans le Midi ; il y tient extrêmement. Je serai alors tout à vous, comme je suis tout à lui. Nous ne jouerons point de parties d'échecs, mais nous causerons, nous lirons. J'aurai trois volumes de manuscrit à soumettre à votre censure. Préparez votre patience. Adieu, je vous aime bien tendrement.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Hyères, 27 décembre 1829.

« J'espère, madame, que cette lettre vous arrivera tout juste le premier jour de l'année où je dois vous revoir. Je ne suis pas, comme vous savez, grand formaliste, mais cette époque me cause toujours une vive émotion. C'est le jour de l'an que, pour la première fois, vous m'êtes apparue tout à coup, en robe blanche, avec cette grâce dont rien jusque-là ne m'avait donné l'idée. Ce moment ne sortira jamais de mon souvenir; toute ma jeunesse s'est passée entre cet instant et celui où je vous écris, et, dans cet intervalle, je vous retrouve à toutes les époques de joie et de peine avec ce charme du premier jour, et de plus tout ce que l'intimité m'a découvert de raison de vous aimer, de vous admirer. J'y pense avec attendrissement en vous écrivant; je me dis qu'en lisant cette lettre vous serez peut-être aussi touchée de cette affection, si douce, si pure, que rien ne peut altérer, et sur laquelle nous pouvons nous reposer pour tout l'avenir. Mais qu'il est triste de vous dire cela de deux cents lieues, de ne pas aller demain dîner avec vous en famille, avec ceux qui vous entourent. Je me surprends sans cesse à compter les mois, les jours, à mesurer ce qui me reste d'exil; je suis bien impatient de sentir dans

le passé cette année qui doit finir sans vous, et de gagner celle qui doit me ramener; mais que de semaines encore! Que je voudrais être au printemps! On dit qu'il commence ici au mois de février; pour moi, ce ne sera pas sitôt.

« Ne m'enverrez-vous point pour mes étrennes quelques-unes de ces lignes que vous seule savez écrire? C'est une minute pour vous, et moi je vis bien longtemps sur cette minute-là.

« Mon père tousse un peu; cependant il va déjà mieux; et pourvu qu'il veuille être sage, tout ira bien. J'ai besoin du succès de mon voyage pour m'en consoler.

« Adieu, adieu, soyez heureuse, bien portante, et souvenez-vous de votre ami

« J.-J. AMPÈRE. »

De A. Thiers à J.-J. Ampère.

25 janvier 1830.

« Mon cher Ampère, vous avez fait sur Klopstock un article excellent. Je vais l'insérer[1] aujourd'hui ou demain. Hâtez-vous de nous en donner de pareils. Nous

1. Dans le *National.*

avons pris une charge horrible, mais nous la porterons, si vous nous aidez. La politique est aujourd'hui d'une difficulté immense; car pour prouver qu'on doit être monarchique et libéral à la fois, il faut faire un travail de Romain. Je ne vois de tout côté que des Républicains, qui veulent cependant accorder le budget; moi je suis le seul monarchien qui veuille le refuser. Notez que je ne suis ni cardinaliste, ni dynastique, ni quoi que ce soit, mais disciple forcené de l'école anglaise. C'est un gâchis que tout cela, n'est-ce pas? Eh bien, figurez-vous que je suis obligé de faire comprendre ce gâchis à des électeurs à cent écus. Quel rôle, ma chère Antigone! que vous êtes bien plus heureux de remplir votre devoir sous un beau ciel! Allez, mon cher ami, il vaut mieux soigner la santé de son père que l'esprit de la patrie. Quoi qu'il en soit, aidez-nous, faites-nous de ces savants articles, qui sont savants sans être insupportables comme ceux de nos amis du *Globe*, si aimables, si clairs, si modestes.

« Adieu, mon cher Ampère, travaillez bien vite. Je vous en réponds sur l'honneur, votre article est excellent.

« Tout à vous.

« A. THIERS. »

Au moment où M. Mignet annonçait à son ami que les membres dirigeants de l'Athénée de Marseille réservaient cette chaire à leur compatriote Méry, celui-ci refusait et quittait sa ville natale pour retourner à Paris; dès ce moment, les propositions déjà faites à Jean-Jacques recommencèrent et furent définitivement acceptées ; les honoraires étaient fixés à mille écus; le cours devait durer trois mois, et avait pour sujet l'étude de la poésie scandinave.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Hyères, 22 février 1830.

« Je suis plongé en ce moment, madame, dans la rédaction de mon discours d'ouverture; je veux y mettre ma principale idée sur mon sujet favori, l'histoire de la poésie, et je soigne le style de mon mieux. J'aimerais à vous lire ce que j'écris, car vous êtes mon Aristarque aussi bien que ma Muse, aussi bien que ma vraie, que ma seule amie, en toute chose et pour toute chose; vous me manquez cruellement.

« J'ai eu, il y a quelques jours, des accès de découragement et de mélancolie; c'était la suite d'une vie trop renfermée, trop uniforme. J'ai reconnu ce que vous

m'avez dit souvent, que nous avons besoin de nos semblables, et je me suis mis à aller en société pour connaître un peu ce petit monde d'Hyères au sein duquel j'ai vécu sans m'apercevoir qu'il existât. Nous avons eu deux bals qui n'avaient point mauvaise tournure. On a joué des proverbes de Leclerc. Vous rappelez-vous ce vaudeville du palais de Venise, où Mme Lenormant était si charmante, et n'avait au milieu de ces Polonais, de ces Russes, de ces Anglais, de ces Allemands, de ces Italiens, d'autre défaut que d'avoir de l'accent? Eh bien, ici, il n'y avait à ce compte-là personne qui n'en eût; ces dames et ces messieurs accentuaient à la provençale à qui mieux mieux. Du reste, j'ai été étonné de l'air naturel et du bon goût de la plupart des actrices. Il est vrai que quatre mois de réclusion absolue ne rendent pas très-difficile. Au bal de lundi dernier, j'étais joyeux comme un enfant en vacances, de voir des lumières, des toilettes. Mon père a fait avec moi sa première sortie du soir et ne s'en est point mal trouvé. Il a maintenant quelques connaissances qui l'accompagneront à la promenade; ainsi il pourra se passer de son fils pendant le peu de temps qu'il en sera privé.

« Dans ce bal je me rappelais ceux de Rome, celui où vous étiez masquée comme la reine Hortense, chez le duc de Laval, vous en souvenez-vous? Un souvenir mène à l'autre, et je me prenais à me retracer tout à coup au son *du violon*, Saint-Jean de Latran ou les bords du Tibre.

« A propos, je me suis lié à Hyères avec un jeune homme fort aimable, qu'on doit vous présenter; il est grand amateur de la palingénésie, plein d'esprit, des manières gracieuses et distinguées. Nous nous voyons tous les jours. Je voudrais qu'à mon intention vous le reçussiez et fussiez bien aimable pour lui. Il me semble tout à fait des nôtres. Il s'appelle de Syon.

« Adieu. Ne m'écrirez-vous point un mot pour porter bonheur à mon cours ? Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à Ballanche.

Marseille, 31 mars 1830.

« Bon ami, je suis auprès de mon fils. Hier je l'entendis professer pour la première fois. Tu sens quelle émotion j'éprouvais en l'écoutant, en le voyant applaudir par six cents auditeurs. J'aurai encore ce bonheur vendredi et samedi. Mardi ce n'est pas lui qui parlera, c'est toi, Ballanche. Merci d'avance de tout le plaisir que feront à moi et au public le mont Sacré et les derniers accents de Virginie.

« Je te supplie de m'écrire chez de Gasparin, à Orange; j'attendrai à Lyon un collègue de tournée.

« Des circonstances, que j'éviterai dorénavant, m'ont exposé à des changements de température trop variés; de cette imprudence il n'est pas résulté le moindre rhume, ma guérison est donc complète.

« Mon fils et moi t'embrassons de toute notre âme.

« André-Marie AMPÈRE. »

D'Albert Stapfer à J.-J. Ampère.

Le 17 avril 1830.

« Vous commenciez peut-être à croire, mon cher ami, que nous manquerions à notre promesse et que votre discours ne paraîtrait pas dans le *National;* ce long retard m'a impatienté au moins autant que vous. Mais je viens enfin d'obtenir la place nécessaire aux longues citations que j'avais annoncées. Le préambule de Thiers est tel que lui seul pouvait le faire, et je crois qu'il flattera suffisamment l'amour-propre des Marseillais. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les éloges qu'il donne à l'auteur de votre harangue sont sincères et que nous sommes tous parfaitement de son avis. C'est un morceau complet pour

le fond et la forme. Vous voilà professeur à Paris d'emblée, dès que les temps seront devenus meilleurs.

« Vous savez depuis quelques jours la condamnation de Sautelet. Les trois mois de prison ne sont pas réjouissants, et cependant il faut s'en réjouir, car c'est le moins possible, et le tribunal a fait preuve d'une bienveillance extraordinaire en joignant la petite affaire à la grande. Aussi n'en appellera-t-il probablement pas, d'autant moins que le *Globe* s'en tient aussi là, quoique plus mal traité, ce qui est bien juste de toute façon. Conçoit-on, en effet, quelque chose de plus bêtement exposé que son article de début ? Et les plaidoyers de Dubois, le dernier surtout ! Cousin disait hier : « C'est la plus importante et la plus sublime niaiserie que j'aie jamais lue ! » Thiers s'est borné à écrire à Dubois quatre lignes sèches et nettes. Ces messieurs avaient pris une habitude de régenter leurs confrères, qu'ils ont de la peine à quitter ; bon gré, mal gré, ils en prendront d'autres, ou malheur à eux.

« Cousin veut être de l'Académie et conjure le *National* de l'y porter ; car, dit-il, « il n'y a que lui qui puisse « réparer tout le mal que le *Globe* m'a fait dans cette « occasion, par bienveillance ». Ce lourdaud a imité l'ours de la fable !

« Adieu, mon cher Ampère, quand vous reverrons-nous ? J'ai peur que les applaudissements de ces demi-Grecs, ne vous retiennent plus que de raison. Je vous

embrasse tendrement et vous transmets les amitiés bien vives de toute la famille.

« Albert STAPFER. »

D'Albert Stapfer à J.-J. Ampère.

Paris, 14 mai 1830.

« Je vous embrasse, mon cher Ampère, au nom de notre excellent Sautelet qui m'en a chargé peu de moments avant de mettre à exécution un bien horrible projet. Imaginez, mon ami, que ce cœur parfait a cessé de battre! Dans la nuit de mercredi à jeudi, Sautelet a mis fin à ses jours. Il n'est pas besoin de vous détailler les raisons qui l'ont porté à cet acte de désespoir; vous le connaissiez trop bien pour n'avoir pas souvent craint ce malheur. La manière cruelle dont sa dernière illusion fut détruite rompit le peu de fils qui l'attachaient encore au monde. Je l'avais quitté mercredi soir, entre onze heures et minuit, et il m'avait dit adieu avec une sorte de solennité que je n'avais pas comprise. Il passa la nuit à écrire et fut interrompu par le jour. Je suis dans le nombre de ceux à qui il a adressé quelques lignes et vous êtes nommé dans ces lignes. Il a dit entre autres choses : « Si ma nature faible, indolente, avait pu être

« changée, elle l'aurait été par vous tous. J'ai été incor-
« rigible. »

« Adieu, il m'est impossible de continuer.

« ALBERT. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 23 mai 1830.

« Cher bon ami, au lieu de trouver M. Daburon à Orléans, j'y ai reçu une lettre qui m'appelait à Paris; mais notre départ est fixé à demain; je vais directement à Bordeaux à petites journées. Le 10 juin je serai à Pau, le 20 à Toulouse, le 30 à Cahors, etc.

« L'horrible catastrophe [1], que tu as vue dans les journaux, m'a frappé à la fois de douleur et de stupeur. Je ne sache rien de plus épouvantable, rien qui me semble plus éloigné de ce qu'on aurait pu prévoir. Ton chagrin ajoute encore à ma peine: tous tes amis sont indignés contre *Celle* qui l'a plongé dans le désespoir....

« M. Fourier est mort; Arago le remplacera, j'espère. Poisson et bien d'autres opposés à Poisson, le portent;

1. La mort de M. Sautelet.

Arago fera à la séance publique l'éloge de Fresnel, dont il s'était chargé pour soulager M. Fourier. Cauchy et Blanchet, qui connaissent les faits physiques, ont fait d'admirables calculs sur la lumière. Arago a mis dans l'*Annuaire du bureau des longitudes* un excellent abrégé de la grande découverte d'Élie de Beaumont, dont on parle beaucoup ici.

« Fulgence est venu déjeuner chez moi, et nous avons mesuré nos forces aux échecs. Je viens d'entendre sonner minuit. Adieu, cher fils, excellent fils, ton père t'embrasse de toute son âme.

« A. AMPÈRE. »

« Ta tante, ta sœur, Ballanche, Lenoir, etc., etc., me chargent de leurs tendresses. »

De Ballanche à J.-J. Ampère.

23 mai 1830.

« Mon très-cher ami, M. Coste, gérant du journal *le Temps*, est venu exprès chez Mme Récamier pour lui parler de vous. Il désirerait que vous voulussiez bien vous charger de diriger toute la partie littéraire du journal. Tous les articles de ce genre passeraient par vos mains.

Vous donneriez de l'unité à cette feuille pour la direction des idées et des opinions, pour l'esprit général, pour la tendance des doctrines. Enfin, par vous, le journal aurait une couleur littéraire et philosophique, comme il a déjà une couleur politique qui vous convient sous tous les rapports; cette idée de Coste est excellente. Vous comprenez qu'il a fort à cœur le succès de sa négociation, puisqu'il s'est adressé à Mme Récamier.

« Voici l'état des choses : le *Temps* est un journal qui paraît bien fondé, et qui a toutes les garanties d'existence. Il a plus de trois mille abonnés, et M. Coste, que vous connaissez, est un homme qui ne s'endort point. Les journaux sont une puissance : vous auriez donc une sorte de ministère qui aurait bien son importance, un traitement fixe, et, en outre, vos propres articles vous seraient payés. Nous vous prions tous de ne pas dédaigner cette offre. Coste désire que vous lui envoyiez ce que vous pourrez écrire sur votre cours de l'Athénée. Vous prendriez ainsi pied dans son journal. Je ne sais si vous avez quelque engagement avec le *National,* mais la malheureuse fin de Sautelet doit vous rendre toute liberté. Vous avez donc trois choses à faire pour le moment : écrire à Mme Récamier, envoyer au *Temps* les morceaux que vous pourrez détacher de votre cours, revenir le plus promptement possible pour causer avec M. Coste et pour notre propre satisfaction.

« Je vous embrasse tendrement. Il est entendu que si

[illegible]

[illegible] seront [illegible] beaucoup [illegible]

[illegible]

[illegible]

Paris, 2 juin 1830.

[illegible] mon cher ami, de vous dé-[illegible] l'acte de désespoir auquel s'est porté [illegible] Sautelet. Hélas ! il en est mille. Tout a concouru à amener ce funeste événement. Le peu de secours qu'il avait trouvé dans sa famille, lui fit entreprendre la librairie avec l'argent d'autrui, ce qui rendait nécessaire de sa part une économie dont il ne fut jamais capable. Il s'ensuivit que pendant que les affaires de sa maison prospéraient, les siennes propres allaient de mal en pis. Cette situation critique le devint bien davantage par suite de sa liaison avec Mme D***, liaison [illegible] pécha deux années durant de [illegible] trie, et le jeta dans des [illegible] ses moyens. Pour [illegible] gager [illegible]

lui faire cet aveu de son vivant. Ajoutez à cela l'horrible chagrin où l'avait plongé la conduite de Mme B*** à son égard, la perspective d'une détention qui devait lui ôter tout moyen de s'occuper de ses affaires personnelles. Que sais-je encore? Peut-être des motifs plus secondaires, des misères, des riens. Quand la coupe est remplie, une goutte d'eau la fait déborder. Comment se fait-il, dites-vous, que nous n'ayons rien deviné? Ah! mon cher ami, son air de franchise le servait si merveilleusement, lorsqu'il voulait cacher ce qu'il éprouvait. Vingt fois Paulin, se doutant de l'état de ses affaires, s'était jeté à ses genoux pour obtenir un aveu, et toujours Sautelet, à force de paraître calme, avait fini par le tranquilliser. Pour son chagrin de cœur, ses propos sur Mme B*** nous avaient convaincus qu'il n'en ressentait aucun. La misérable femme!..... Mais nous causerons de tout cela dans un mois.

« Sachez maintenant que, Dieu merci, on a *trouvé* moyen de tout arranger. Paulin, grâce à un *secou*[illegible] momentané, fera honneur à s[illegible]ments. *M.* [illegible] gard s'est parfaitement co[illegible] *douleur* [illegible] femme va au delà de ce [illegible].

[illegible]nts étaie[illegible] catas[illegible] ; c[illegible]

qui s'est fait près de moi; venez parler de cet être excellent, unique. Sa perte est comme un lien de plus qui m'attache à vous. Il était si rare que nous nous vissions sans qu'il fût en tiers dans nos entrevues! Ou sa personne même était présente, ou nous parlions de lui.

« Adieu, je vous embrasse de cœur.

« ALBERT. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Cahors, le 15 juillet 1830.

« Cher ami, mon tableau n'est plus bon à rien que comme monument historique de ce que j'ai fait à Bordeaux. Perfectionné pendant mon séjour à Pau, il n'a été complétement arrêté qu'à Toulouse. Les changements ont surtout consisté dans des transpositions d'ordres; j'ai cru devoir mettre les langues, la littérature et les beaux-arts avant les sciences historiques et politiques proprement dites. J'ignore si j'ai eu raison, mais cela suit l'ordre naturel, parce qu'on a d'abord l'homme en lui-même et avec Dieu; puis l'homme communiquant ses pensées, ses sentiments, ses passions, etc., à ses semblables, par les langues, la littérature et les beaux-arts, qui ne sont tels, suivant moi, que quand ils expriment une

pensée ou un sentiment. L'architecture, par exemple, appartient aux beaux-arts quand elle réveille en nous une idée élevée, quand elle rappelle la majesté divine, la puissance dans un palais, etc. L'architecture qui fait des ponts, des canaux et des appartements commodément distribués, est un art industriel. Les hommes, en se réunissant autour d'Orphée qui remplissait les airs de ses chants, séduits par la musique et la poésie, ont ainsi créé les sociétés qui se partagent la terre, font la guerre, la paix, des conquêtes, des gouvernements, des lois, et voient enfin fleurir chez eux les richesses et l'industrie.

« D'après cet arrangement, je termine mon tableau par la science de premier ordre, que j'appelle la science des richesses et de la félicité publique, qui a pour partie descriptive la statistique, pour partie analytique la plutarchologie, recherche du principe caché de la production des richesses; pour partie comparative la technologie, théorie comparée des arts industriels, qui se trouve ainsi dans la même colonne que la minéralogie et l'agriculture; qui lui fournissent toutes ses matières premières; enfin pour partie étiologique l'économie politique, cela remplace hétercologie, qui prêtait à la critique.

« André-Marie AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à Bredin.

Limoges, 1er août 1830.

« Cher ami, tu comprends que les affaires qui me font voyager cessent aujourd'hui, je n'irai pas à Bourges comme je te l'avais annoncé. Tout ce qui arrive n'a pas provoqué dans cette ville un coup de poing, une égratignure; mais mon fils, qui est à Dieppe, voudra-t-il venir me trouver à La Ferté, où je vais courir auprès de ma fille ?

« Quel bonheur pour moi que ce voyage au bord de la mer avec Mme Récamier et Ballanche ! Dans quelles angoisses ne serais-je pas si je n'avais reçu en arrivant à Limoges une lettre de Jean-Jacques me donnant la certitude qu'il restera loin du centre des orages; cependant impossible d'être tranquille tant que je ne saurai pas ce qui se passe, et comment le savoir ici, où l'on n'a pas même l'idée de ce qui se fait à Orléans ? Si j'étais mort l'année dernière de ma maladie, je ne serais pas accablé d'inquiétudes insupportables. Ah ! si du moins je pouvais captiver mes pensées de manière à continuer ce que j'ai commencé : l'explication de mon tableau ! Quelles sont les vues de la Providence dans ces événements ?

« Adieu. En grâce, donne-moi de tes nouvelles, rue de Reuille, à La Ferté (Seine-et-Marne).

« A. AMPÈRE. »

A la première nouvelle de la révolution, Mme Récamier, sous la protection de Jean-Jacques, veut immédiatement partir pour Paris. Arrivée à La Chapelle-Saint-Denis, elle est obligée de quitter sa voiture et de marcher à travers les barricades jusqu'à l'Abbaye-aux-Bois.

De son côté, M. de Châteaubriand, la croyant encore à Dieppe, lui adresse un dernier bulletin daté du 29 : « Tout est fini, dit-il, la victoire populaire est complète, le roi cède sur tous les points; M. de Polignac est bien coupable, son incapacité est une mauvaise excuse...

« Ma position est pénible, mais claire. Je ne trahirai pas plus le roi que la Charte, pas plus le pouvoir légitime que la liberté; je n'ai donc rien à faire, rien à dire. Attendre et pleurer mon pays.[1] »

Sous cette douloureuse impression, l'ancien ministre de Louis XVIII allait s'exiler volontairement à Genève...

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Jeudi, 28 octobre 1830.

« Cher ami, quelle joie pour moi ! Hier soir j'ai reçu l'arrêté officiel de ta nomination comme maître de confé-

1. Extrait d'une lettre de M. de Châteaubriand, imprimée par Mme Lenormant.

rence à l'École normale. Je voulais d'abord te l'envoyer, mais j'ai pensé qu'elle était plus en sûreté dans mon tiroir des papiers précieux. D'ailleurs, il te faut venir tout de suite à Paris, car, après des choses flatteuses adressées à nous deux, le ministre te dit : « Je vous in- « vite à vous concerter avec M. le directeur de l'École, « afin qu'il puisse vous installer *immédiatement* dans « l'exercice de vos nouvelles fonctions. » Ta présence est donc nécessaire le 1er novembre, c'est-à-dire lundi prochain.

« Deux grandes affaires de faites ce matin : j'ai payé le billet de M. Guérin de Foncin, et Ride a signé l'acte que nous avons fait conformément à ce que je désirais. Nous voilà les meilleurs amis du monde. Il ne me manque plus que de te voir en fonctions pour être heureux.

« Ton père,

« A. AMPÈRE. »

« Mille et mille choses aux Jussieu. »

Au mois de mai 1831, Jean-Jacques, au nom de quelques-uns de ses amis comme au sien, avait écrit à M. de Châteaubriand, pour le supplier de ne pas abandonner plus longtemps son pays, de revenir trouver un

groupe de jeunes gens dont la bonne volonté et le libéralisme réclamaient ses encouragements et ses conseils.

De M. de Châteaubriand à J.-J. Ampère.

Genève, 18 juillet 1831.

« Vous ne sauriez croire, monsieur, combien je suis touché de votre noble lettre. Je serais trop fier d'être choisi par cette jeunesse française que votre caractère et vos talents honorent, pour être, non pas son guide et son chef, mais son vieil ami. Mais, monsieur, l'âge des illusions est passé pour moi ; je sens que mon rôle est fini, ma carrière achevée. Je n'ai jamais fait cas de la vie : ce qui m'en reste me semble ridicule ou pitoyable ; peu importe que ce vieux chiffon sèche maintenant au soleil de la patrie ou de l'exil.

« Pour bien m'expliquer, monsieur, il me faudrait un volume, et peut-être aurait-il le triste effet de vous ennuyer et de vous décourager. Je crains que la liberté ne soit pas un fruit du sol de la France ; hors quelques esprits élevés qui la comprennent, le reste s'en soucie peu. L'égalité, notre passion naturelle, est magnifique dans les grands cœurs, mais, pour les âmes étroites, c'est tout simplement de l'envie ; et, dans la foule, des

meurtres et des désordres ; et puis l'égalité, comme le cheval de la fable, se laisse brider et seller pour se défaire de son ennemi ; toujours l'égalité s'est perdue dans le despotisme ; cela, monsieur, vous expliqura toutes les désertions qui vous environnent ; le passage continuel de vos jeunes amis au pouvoir ; enfin, quelque chose de pis, en ce moment : l'insensibilité de la France à ce qui lui fut toujours si cher : l'honneur de son nom et de ses armes. Dans quelle humiliation sommes-nous plongés ! Quoi ! la Belgique aux Anglais, l'Italie et la Pologne abandonnées ! Il y aurait eu, jadis, mille révolutions dans cette politique antifrançaise. Aujourd'hui, on souffre tout ; cela s'appelle de l'ordre et de la paix. Une Chambre vendue applaudira ; un discours royal, embelli de quelques rodomontades de collége, sera trouvé superbe ; peut-être ira-t-on jusqu'à reconnaître une Pologne quand Varsovie sera prise. Ah ! monsieur, j'ai le malheur d'être un ancien et un nouveau Français ; je me ferais écorcher vif pour l'honneur de la France et pendre pour ses libertés. A quoi serais-je bon dans un pays qui ne sent plus le premier et qui est toujours prêt à livrer les secondes ? Entre les panégyristes de la Terreur et les amis de la paix à tout prix, où est ma place ? Combattre les uns et les autres ! Où serait mon public ? Y a-t-il en France vingt hommes comme vous ? J'en doute. Vivez, monsieur, pour conserver le feu sacré, mais sachez bien, pour ne pas vous tromper, que vous et quelques-uns de

vos jeunes compagnons en avez seuls le dépôt. La civilisation générale ne rétrogradera pas, mais elle pourra périr en un lieu, en un pays, en *France*, et être errante comme l'Église du Christ. Croyez que je vous parle de tout ceci avec douleur, mais sans humeur et sans regrets cachés. J'espère que vous me faites l'honnenr de me placer au-dessus de cette ambition vulgaire qui ne verrait pour elle dans ce qui est qu'une carrière interrompue et un système trompé. La chute d'une famille dans l'espèce humaine me paraît peser trop peu pour être comptée, si ce n'est dans ses rapports généraux avec les intérêts des peuples. Ensuite, cette chute m'a pris si tard qu'en vérité il faudrait être bien fou pour déplorer le peu de jours qu'elle enlève à ma vie publique ; elle me rend même un service en mettant dans l'ombre les années où j'allais radoter ; je lui sais gré de m'avoir retranché brusquement du nombre des vivants. Il y a, dans mon voisinage, à l'hospice du mont Saint-Bernard, une chambre où l'on dépose, avant de les enterrer, les voyageurs qui ont péri dans une tourmente : c'est là que je suis engourdi. A votre âge, monsieur, il faut soigner sa vie ; au mien, il faut soigner sa mort. L'avenir au delà de la tombe est la jeunesse des hommes à cheveux blancs ; je veux user de cette seconde jeunesse un peu mieux que je n'ai fait de la première.

« Je vous le répète en finissant, monsieur, votre lettre m'a profondément touché ; elle est digne de vous et de

vos sentiments; c'est tout dire. Pardonnez à la prolixité de ma réponse : autrefois, je n'écrivais que des billets ; aujourd'hui, le plus grand papier ne me suffit plus ; c'est une infirmité des *perruques*. Je ne suis pas Nestor : je n'en ai malheureusement que les longs propos.

« Si nous avons la guerre, ce que je ne crois pas du tout, je rentrerai en France pour partager le sort de ma patrie ; et alors, monsieur, quel bonheur d'entreprendre avec vous quelque chose pour le bien et l'honneur de ce beau nom de Français que nous portons l'un et l'autre avec tant d'orgueil et d'amour.

« Je suis, monsieur, avec le plus entier dévouement et la considération la plus distinguée, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« CHATEAUBRIAND. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Lagrange, 24 juillet 1831.

« Je croyais ne faire qu'une visite, mais je vois bien qu'on ne me laissera partir que demain, avec mes compagnons de voyage. Le temps est admirable. On attend

aujourd'hui cette princesse Belgioso, dont tout le monde ici a la tête tournée, aussi bien que M. Fauriel. Je suis curieux de la voir.

« J'ai eu hier un long entretien politique avec M. de La Fayette; il m'a semblé d'un grand bon sens, parlant très-noblement du roi, déplorant la direction suivie et l'attitude prise vis-à-vis de l'Europe, plaçant tout son espoir dans une chambre qui amènerait un ministère, selon lui, meilleur, point du tout républicain, disant à propos de ce qui est : « Il n'y a point d'autre combinaison « possible, je ne vois rien qui puisse tenir et qui soit *en* « *avant* de ceci, ou *en arrière* ou *à côté*. La république, « pour les trois quarts et demi de la France, représente « la Convention. Le bonapartisme est ce que je redoute « le plus, car c'est la seule chose qui puisse redonner « faveur au despotisme et à l'aristocratie. » J'espère que ce dernier trait vous gagnera le cœur ; mais le résultat de tout ce bon sens est fort triste, car il me paraît bien difficile que cette *combinaison* puisse tenir, en ne se fortifiant pas davantage par son union au sentiment national, et alors que deviendrions-nous? En attendant il faut tâcher de vivre doucement, en s'aimant le plus possible, et voir venir la tempête à travers les barreaux d'une petite cellule pleine de fleurs.

« J'espère que Mlle Juliette est remise.

« Mon système sur le langage primitif se confirme. Le petit de Rémusat dit comme elle, *oui, oui*, de préférence

à tout autre mot. Voilà, j'espère, ce qui s'appelle des preuves.

« Adieu. Mille tendres amitiés, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Palerme, 3 octobre 1831.

« Enfin me voilà en Sicile. Il y a un mois que je suis parti, et que de choses pendant ce temps ont passé devant mes yeux ! Partout je vous ai retrouvée, madame, ou par mes souvenirs, quand nous avions vu ensemble, ou par mes regrets de voir sans vous ! A Pestum, c'était le même ciel un peu couvert, le même temps un peu lourd, et je crois jusqu'aux mêmes gueux qu'il y a six ans. Pourquoi ne connaissez-vous pas cette admirable côte de Sorrente et d'Amalfi ? La Sorrente de votre Tasse était digne de lui. Je me trompe peut-être, mais j'ai la conviction qu'il y a là un petit coin du monde plus beau que tout le reste. Cette mer, ces montagnes, et puis de certains vallons, de certains ravins pleins d'orangers, de vignes, une végétation qui déborde, des portiques, des palais, des dômes comme dans une campagne de l'Orient. C'est un enchantement qui dépasse tout. A Amalfi nous

avons couché dans un ancien couvent de capucins. Ce cloître, suspendu au-dessus de la mer, vous aurait ravie. Il faudrait voyager ensemble, sans compter avec le temps, rester à loisir sur un de ces points ravissants qu'on rencontre en Italie, et faire des promenades aux environs. Je suis aussi retourné à *la Cava;* cette fois les religieux y étaient; nous avons été reçus d'une manière charmante par l'un d'eux, homme instruit, gai, aimable, comme le sont en général les prêtres de ce pays. On éprouve toujours dans ces solitudes une incroyable envie de ne plus les quitter.

« Notre traversée de Naples ici a été une promenade sur un lac. J'avais la tête si pleine de la Palerme de M. Lenormant que, de la mer, celle que je voyais ne m'a pas frappé; et puis c'est une circonstance défavorable pour une ville que d'être regardée immédiatement après Naples.

« En pénétrant dans l'intérieur de cette capitale, je lui ai rendu justice; les deux grandes rues qui se coupent à angle droit et la divisent en quatre parties, lui donne un aspect de régularité qui n'a rien de monotone, grâce à l'architecture capricieuse des fenêtres, des balcons, et à la physionomie des maisons. Dans les petites rues, c'est un bruit, une vie, un *fourmillement* encore plus étourdissant peut-être qu'à Naples. Hier, c'était la fête du Rosaire, on tirait un feu d'artifice; les lumières, les fleurs, les cris, la joie du peuple, tout cela ne peut se décrire; et, au milieu de ce désordre apparent, le

plus grand ordre ; tout le monde était là pour son plaisir, et personne ne troublait celui de ses voisins.

« Nous partons après-demain pour faire une vraie promenade au milieu des magnificences de la nature et des ruines, à travers les souvenirs de toutes les civilisations, qui ont laissé chacune leur trace dans cette île, qu'elles se sont successivement disputée et partagée.

« N'ayez aucune inquiétude sur une émeute de Palerme, terminée il y a un mois, au moment où elle éclatait.

« J'espère trouver une lettre à Messine ; depuis Gênes, je n'ai rien reçu ; cela est triste.

« Adieu, madame ; soyez mon bon ange pendant la petite tournée que nous allons commencer. Je m'adresse à vous en esprit comme à une madone.

« J.-J. AMPÈRE. »

Dans la cellule de l'Abbaye-aux-Bois tous les genres de célébrités étaient venus saluer Mme Récamier. Jean-Jacques Ampère, présenté par la maîtresse de la maison à tant de visiteurs cosmopolites, avait non-seulement formé des relations charmantes, mais commencé des amitiés indissolubles.

En 1832, MM. de Barante, Sainte-Beuve, Briffaut, Léonce de Lavergne, Louis de Loménie, Mme Amable Tastu, Mme de Boignes, M. Pasquier, M. le duc de Noailles, bientôt la vicomtesse de Noailles sa belle-sœur, et enfin M. Alexis de Tocqueville, comptaient au nombre des habitués les plus aimables de ce salon. Jean-Jacques, qui avait rencontré le futur auteur de la *Démocratie* au château de La Grange, le retrouvait aussi à un dîner périodique chez Bombarda, où venaient s'asseoir en même temps que lui MM. de Corcelles, de Beaumont, de Montalembert, Quinet, l'abbé Lacordaire, Lerminier, Heine, Sainte-Beuve, Carné, etc. Alors les imaginations cherchaient du nouveau. Dans ces réunions de jeunes hommes éminents, où des idées rapides, originales et généreuses se remuaient et s'échangeaient à l'envi, la verve entraînante de Jean-Jacques n'y tarissait pas.

Le billet suivant nous permet de surprendre les premières expressions de la sympathie qu'éprouvait déjà pour lui Alexis de Tocqueville.

De A. de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Ce vendredi matin 1832.

« J'avoue, monsieur, que si j'avais su que vous étiez invité chez M. le duc de Noailles, j'aurais hésité à refuser, et maintenant vous êtes obligé en honneur à m'imiter.

« Au lieu de nous rencontrer chez un duc et pair, nous nous verrons donc lundi prochain au cabaret, ce qui ne m'empêchera pas, je vous jure, d'éprouver un grand plaisir dans votre compagnie. Je ne laisserai jamais échapper volontairement l'occasion d'entretenir avec vous des rapports d'amitié, auxquels j'attache infiniment de prix.

« Alexis DE TOCQUEVILLE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Ce lundi matin 1832.

« La vie de mon héros a été si longue, madame, qu'il m'a été impossible d'aller finir ma soirée en nous disputant sur son compte. Je vous renvoie l'ouvrage de

Beyle, que vous avez promis à Barchou. Si cela vous convient, j'irai vous demander à dîner aujourd'hui; je serai doux et point colère. J'ai donné définitivement ma démission de la politique, et ne veut plus penser qu'à deux personnes, dont peut-être aucune ne se souciera de moi : vous et la postérité. C'est à Rome qu'il faudrait vivre pour toutes deux.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Marseille, 31 mai 1832.

« Cher ami, le vol de la caisse du collége Royal nous a fait venir ici avant d'aller à Nîmes. On a donné hier à M. Reynard un banquet patriotique; la rue que j'habite était illuminée en son honneur. Le bruit des boîtes assourdissait. J'attends avec une vive impatience ton discours d'ouverture. Depuis l'épouvantable perte de M. Cuvier, les sciences ont encore à regretter M. Serullas; tous deux sont morts du choléra. Juge si ces nouvelles doivent m'inquiéter sur la santé de mes enfants! Je viens de voir M. Cauvière, revenant de l'enterrement de son beau-frère. Je lui ai dit que je prenais bien part à son chagrin, qui ne m'a pas paru violent;

en revanche, il est très-malheureux de ne pouvoir trouver un autre Jean-Jacques pour son Athénée assez languissant.

« Adieu, cher et excellent fils; ne m'oublie pas auprès de nos amis, de Mme Récamier, etc.

« Ton père,

« AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Toulon, jeudi, juin 1832.

« Mon ami, me voici à Toulon, bien tourmenté des événements de Paris et désirant plus que jamais des nouvelles. Tout cela a dû causer de mortelles terreurs à ta sœur. Et toi, mon fils bien-aimé, où étais-tu pendant la fusillade? Comment a-t-on pu commencer la guerre civile par un soulèvement qui ne pouvait profiter qu'aux Vendéens? A Aix, le prince[1] nous a invités avec les autorités et le recteur de l'Académie; en voyant tous ces Français empressés autour de lui, j'étais loin de me douter qu'on se battait pour un autre à Paris.

« J'ai tant prié M. Naudet qu'il a enfin consenti à

1. Le duc d'Orléans.

aller coucher à Hyères. Cette pointe ne nuisait en rien à nos affaires, puisque le jeudi on se repose. Ce matin je l'ai mené voir les salines, le cabinet des coquilles de M. Peillon, le jardin de M. Fil, où se trouvaient le *casuarina* et des *melaleuca* en fleurs. J'ai vu MM. Allègre, de C., etc., etc.

« Marion a su que j'étais là ; elle est venue tout en courant, si contente, comme elle disait, de me trouver rajeuni de vingt ans ! Je lui ai glissé cinq francs dans la main, ce dont la bonne fille a paru presque fâchée, répétant : « Je suis bien assez satisfaite de voir monsieur, « sans autre chose. »

« Tous ceux que j'ai rencontrés sur la place m'ont parlé de toi, particulièrement M. Denis, qui m'a comblé d'amitiés. Il réclame ton ouvrage sur les Scandinaves. Cette journée fait une sorte d'époque pour moi, tant elle a été pleine de souvenirs doux, qui me rappelaient les soins si tendres de mon fils. En avançant sur la route d'Hyères, j'ai arrêté mes dernières, mes *bien dernières corrections* dans le morceau des sciences historiques écrit en vers latins mnémoniques. Un petit incident m'a été aujourd'hui moins agréable que le reste. Hier, M. Naudet n'avait cédé à mes désirs qu'à la condition que nous serions le lendemain de bonne heure à Toulon ; et voilà que ce matin tous les chevaux étaient à *Cujes* pour le passage du prince. M. Denis, heureusement, a découvert deux mulets, qui nous ont ramenés ici,

mais à quatre heures et non pas à midi. M. Naudet a boudé, s'en est allé en me disant de dîner seul quand je voudrais, ajoutant que j'étais insupportable en voyage, qu'il ne ferait jamais plus de tournée en ma compagnie. Déjà, à Aix, il s'était impatienté parce que je m'arrêtais comme un enfant à tout ce que je voyais et que j'avais voulu inspecter le collége de cette ville que lui prétendait laisser de côté pour en finir vite et réparer le temps perdu. Note que ce temps perdu tenait à de mauvaises combinaisons inventées par lui et non par moi. A cet inconcevable despotisme près, c'est l'inspecteur avec lequel j'aurais été bien aise de faire toutes mes tournées.

« Adieu, mon bon ami; en grâce, de tes nouvelles, de celles de ta sœur et d'Élisa. Adieu, cher fils, ton père t'embrasse mille fois de toute son âme.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Moulins, juin, vendredi 1832.

« Je suis arrivé ici hier au soir, bon ami; surtout ne t'inquiète pas de ma santé. Les signes qui la menaçaient par leur singulière alternative rentrent peu à peu dans l'ordre naturel.

« Nous étions déjà à Clermont, lorsqu'en lisant dans les journaux la mort de plusieurs membres de l'Institut et du Collége de France, je me persuade que bien certainement, en rentrant à Paris je prendrai le choléra, comme Serullas, Thuniot, Chaptal, etc. Cette idée grandissant, je la confie à M. Naudet, qui m'exhorte à ne point retourner de suite chez moi, et se charge d'expliquer lui-même mon absence à l'Université. J'allais quitter Moulins après les examens, pour retourner à Lyon, quand M. Gonod, bibliothécaire de la ville de Clermont et professeur du collége, me fit offrir de nouveau l'hospitalité. C'est l'homme et le local que j'aurais choisis entre mille. J'aurai là une chambre indépendante, avec balcon sur la grande place, au premier, et la jouissance d'un jardin à moitié ombragé d'acacias. Mon séjour à Clermont pourra donc se prolonger jusqu'au moment où les grandes chaleurs seront passées; ainsi je ne retournerai pas à Paris faire le second tome des Cassini, Serullas, etc. Il faut d'abord que tu voies M. Philibert de Mussy et que Naudet donne les rapports que j'ai déjà terminés. Les autres s'achèveront vite en province où personne ne viendra me distraire. On me dit qu'Élie de Beaumont est en course géologique à Vichy. Qu'il tâche de me voir ici.

« Tout à toi, le meilleur des fils.

« A. Ampère. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Clermont, août 1832.

« Cher fils, mille fois merci de ta lettre ; toujours un peu les mêmes symptômes et de plus un mal de gorge ; tout cela n'a rien d'inquiétant, mais exige le repos. Cette nécessité m'a décidé à écrire à M. de Mussy, pour qu'il me fasse remplacer aux examens de l'École normale, examens que j'aurais tant désiré présider, particulièrement ceux qui étaient sur l'application de l'algèbre à la géométrie. Il me faudra donc rester ici une bonne partie de septembre, il en résultera que je retournerai à Paris avec un volume tout entier contenant un abrégé complet de *mathésionomie*. C'est le nom que M. Gonod propose de substituer à celui de mathésiologie ; il a bien raison, car ce sont les lois des connaissances humaines et leur classification naturelle, comme la phytonomie, la zoonomie et autres sciences de troisième point de vue, sont les lois de la classification naturelle des végétaux et des animaux. Voulant entreprendre un pareil ouvrage, n'est-ce pas une heureuse chance que d'avoir été d'abord obligé de passer un hiver à Hyères, où j'en ai conçu l'idée, puis d'être forcé de rester seul à Aix, et d'y découvrir les divisions dichotomiques sur lesquelles tout repose ? Jusqu'à mon effroi du choléra dont je m'applaudis, car il m'arrête à Cler-

mont, chez l'homme le plus capable de m'aider à faire passer sur le papier, ce que je n'ai pas la faculté d'exprimer de vive voix quand ma tête s'est montée. Dans tout cela, il n'y a qu'une chose fâcheuse, mais qui l'est beaucoup, c'est de rester si longtemps sans te voir, sans causer avec toi de ce dont je suis tout plein et de ce qui t'occupe aussi. J'ai reçu un véritable coup de poignard en voyant dans un journal que M. Matter a eu le prix sur l'influence réciproque des mœurs.

« J'ai su que ton discours d'ouverture à la Faculté de Paris avait paru dans la *Revue des Deux-Mondes;* envoie-m'en un exemplaire à part, je t'en supplie. Voici maintenant ce qui me rendrait le plus heureux des hommes : ce serait de te voir venir ici au mois de septembre. Nous irions ensemble examiner les volcans de l'Auvergne, tu me montrerais et m'expliquerais les traces de ces grandes catastrophes, toi qui as étudié cela autrefois. Ta présence ne me coûterait rien, puisque la poste prend le même prix pour une ou deux personnes. Je retrouverais le bonheur goûté à Hyères, et ne retournerais pas seul à Paris. Écris-moi de suite que je ne me suis pas trop flatté en t'espérant. Dans cette course aux volcans, nous pourrions entraîner quelques géologues; mais voilà huit jours de passés et je ne reçois rien. Je te supplie, en grâce, d'aller rue de La Harpe demander toi-même un bulletin de la santé de Mlle Naudet et de me l'expédier le plus tôt possible.

« Adieu, cher et excellent fils, ton père t'embrasse du meilleur de son cœur.

« A. AMPÈRE. »

Au mois d'août le cercle de l'Abbaye-aux-Bois venait de se disperser; Mme Récamier avait quitté Paris pour la Suisse, où M. de Châteaubriand l'attendait sur les bords du lac de Constance.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Ce mardi, 28 août 1832.

« Je ne vous ai pas écrit ces deux jours-ci, madame, parce que j'étais vraiment honteux de ne pouvoir vous annoncer d'une manière positive le départ du héros farouche que j'envoie à vos pieds, comme les chevaliers qui envoyaient à ceux de leurs dames les géants qu'ils avaient vaincus. Le fort Sigurd était entre les mains des brocheuses, et je ne pouvais l'en tirer; enfin, il va partir pour aller vers vous. Je vous adresse, outre votre exemplaire, ceux de M. de Châteaubriand, de la duchesse de Saint-Leu et de Mme Salvage. Comme on ne peut rien écrire sur ce qu'on offre sous bande, je vous prie, ma-

dame, de faire de vive voix mes dédicaces, qui n'en seront que mieux reçues. Bientôt, au bout de tous mes ennuis universitaires, je profiterai, je l'espère, de ma liberté pour m'acheminer en Suisse. M. Lenormant part pour Dieppe dans les premiers jours du mois de septembre, M. Ballanche ira à Lyon; ainsi il ne restera pas pierre sur pierre dans Jérusalem. Voilà ce que c'est que de nous avoir quittés. L'amélioration de votre santé peut seule nous faire prendre patience ; il nous la faut absolument, cette santé. N'admirez pas trop tard les couchers du soleil au bord du lac !

« Mon Dieu ! qu'à vous deux vous devez mettre de poésie en ce lieu ! J'aimerais, madame, à être quelquefois en tiers dans vos belles promenades et à me trouver aussi dans cette petite chambre qu'une baguette de fée fait voyager partout ; mais mon père, qui est en Auvergne, se réjouit à l'idée de m'avoir avec lui quelque temps. Comme il est un peu souffrant, et que son imagination paraît s'être montée à ce sujet, je craindrais de le chagriner en n'allant pas le voir. Cela ne serait pas bien : il est si bon et je fais si peu de chose pour lui ! J'irai donc vraisemblablement d'abord à Clermont, mais Clermont me rapproche de Genève ! Ainsi tout pourra se concilier. Adieu, madame, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Clermont, 28 août 1832.

« Si cher et si bon fils! que ta lettre m'a causé de joie en me promettant ta visite en Auvergne! Après ce fastidieux travail du jugement des copies, ma vie est ainsi remplie : pendant que M. Gonod donne ses leçons au collége royal, un jeune sous-bibliothécaire écrit des rapports pour l'Université sous ma dictée; dès que M. Gonod est libre, c'est lui qui reprend la plume, je dicte encore, mais sur la *mathésionomie*, puis nous relisons ensemble, et je fais les corrections nécessaires; M. Gonod m'en propose souvent d'excellentes. Puisque j'espère ta présence ici, je ne commencerai l'impression qu'après t'avoir soumis l'idée générale de mon livre et la distribution de ses parties. Dès que le numéro de la Revue parut, tout travail fut suspendu : je l'ai lu et relu. Viens vite causer avec moi du plaisir qu'il m'a fait; je pense sans cesse au bonheur que ta présence me promet. M. Gonod aussi s'en réjouit; je n'ai jamais été si bien soigné, si ce n'est quand j'étais à Hyères, par mon fils et la bonne Marion. Enfin, ces jours dont je conserve un si doux souvenir vont renaître. Apprends-moi le moment de ton arrivée, du moins à peu près. N'oublie pas le coussin du banc de la calèche.

« Ce que M. Cousin a dit de ton cours chez M. Guizot m'enchante. Demande des nouvelles de la sœur de M. Naudet, car encore à présent j'ignore s'il a eu le malheur de la perdre.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Dimanche, Limoges, juin 1833.

« Mon cher fils, comme l'idée qui m'occupe sans cesse est l'affaire du Collége de France, j'ai besoin que tu me dises le plus souvent possible ce qui peut, d'un moment à l'autre, te donner quelques nouvelles espérances. Je ne serai malheureusement pas de retour à Paris avant le 15 août, car cette année on prescrit aux inspecteurs généraux de visiter sans exception tous les chefs-lieux de département, et de s'entendre avec les préfets relativement à l'instruction primaire. Il s'agit de faire voter les conseils généraux et un certain nombre de conseils municipaux.

« Lacroix, avec lequel j'ai eu une longue conversation à ton sujet, a dit qu'il examinerait impartialement les titres des candidats et se déciderait uniquement d'après cet examen. Frédéric Cuvier est son ami intime et

celui de Biot; va le trouver. A la fin de juillet je serai à Pau, puis à Bordeaux. Chevreul pourrait peut-être travailler en ta faveur. Revois Thénard et Le Tronne, dis-moi à qui je devrais écrire, ne t'endors pas. Mille choses à Ballanche, Dugas, etc. — Ton père qui t'aime et t'embrasse de toute son âme.

« A. AMPÈRE. »

Lundi 27. — « Je rouvre ma lettre, parce que j'ai imaginé cette nuit une combinaison qui serait profitable à ton élection. Si M. Guizot te favorise, il faudrait obtenir de lui que je n'aille pas à Pau, que M. Matter inspecterait seul. Il y a là peu d'études scientifiques et plus d'études littéraires. Alors, au lieu de revenir à Bordeaux par Pau et Toulouse, j'irais droit dans cette dernière ville, puis à Paris. Du 15 au 24, je reviendrais à Bordeaux reprendre ma tâche avec M. Matter. »

La nomination de Jean-Jacques est certaine; déjà il prépare ses leçons pour l'hiver prochain, en travaillant au bord de la mer auprès de sa sœur Albine, malade et malheureuse en ménage.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Dieppe, 1833

« Vous rappelez-vous, madame, que nous partions d'ici ensemble, il y a plus de trois ans, certain 28 juillet qui sera longtemps célèbre dans la mémoire des hommes? vous rappelez-vous ce charmant voyage jusqu'à Forges? ces vallons boisés que nous apercevions fuyants au clair de la lune; notre admiration que venaient troubler des inquiétudes encore bien vagues, bien éloignées de la réalité? Je me suis représenté vivement ces doux et terribles instants en faisant ces jours-ci la même route, plus paisiblement. Ce m'est un grand charme que nous ayons tant d'impressions en commun. Que de pays où j'ai marché à vos côtés! Il en est des courses de ma pensée comme de mes voyages sur la terre : là aussi je vous rencontre à chaque pas. Telle idée qui revient à mon esprit me rappelle une idée de vous qui m'a frappé autrefois. Que de choses vraies j'ai repoussées, et que maintenant je semble découvrir quand je ne fais que me ressouvenir! Cela n'est pas très-glorieux, mais, si l'amour-propre souffre un peu à le confesser, le cœur jouit beaucoup de le sentir. Toutes mes lectures et mes réflexions d'un certain genre, je vous les dédie. Quand le sentiment le plus intime de mon âme s'éveille à Dieu et le cherche,

je fais tout ce que permet ma faiblesse pour le nourrir et le fortifier, mais par moi seul je ne puis rien; je compte sur la bonté que je sens si vivement être le principe de tout; j'espère, mais j'espère avec crainte.

« Adieu. Ma sœur a été bien touchée de votre intérêt.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Dieppe, septembre 1833.

« Quelle fatalité que cet accident! Vous voilà étendue sur une chaise longue, et M. de Châteaubriand fait une petite absence, dit laconiquement M. Ballanche; j'espère qu'elle n'a rien de diplomatique: ce serait encore de nouvelles agitations pour vous.

« Tous vos amis désertent à la fois; et ce voyage qui m'éloigne de Paris! Il vous reste M. Ballanche, M. Paul, si M. Pasquier est mieux; Mlle Clarke[1], dont l'aimable esprit doit vous être d'un grand secours et d'un grand charme. Que lui semble de n'avoir plus personne avec qui disputer? Je ne sais si elle le regrette autant que moi, moi qui vis ici dans une parfaite solitude. Entouré de

1. Mme Mohl, à présent.

livres édifiants, d'extraits des Pères, de sermons, d'histoire de l'Église, etc. Je cherche à me pénétrer de sentiments chrétiens; je tâche de ne point me faire illusion sur ce que je crois ou ne crois pas, mais à tirer tout le parti pratique de ce que je crois Ceci est une véritable retraite comme on en prescrit à ceux qui veulent se convertir. Puisse cette ère morale, dont l'aurore s'est levée, ne pas s'évanouir au premier souffle.

« Tous les jours je vais me promener sur cette grande pelouse que vous aimiez. Le spectacle de la mer m'est devenu comme nouveau à cause de mes nouvelles pensées : j'entends dans le bruit des flots des choses qu'ils ne m'avaient jamais dites; là où mes rêveries sombres ne voyaient que l'immensité qui écrase, je sens maintenant la puissance infinie d'ordre et de bonté qui se manifeste même à travers le désordre et le mal apparent. L'autre jour, au moment où la tempête se calmait et grondait encore, il y avait dans son agitation et ses murmures comme une voix frémissante et un trouble s'appaisant par degrés à la voix de Dieu, qui me donnait le sentiment d'une prière sublime de l'Océan. A cette prière une invocation plus humble de mon faible cœur se mêlait avec délices.

« Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie à Jean-Jacques.

Castelnaudary, 4 août 1834.

« Je suis un grand misérable, mon cher fils, d'être resté si longtemps sans t'écrire; et me voilà à Castelnaudary, partant demain pour Rodez, où j'espère avoir une lettre de mon Jean-Jacques, s'il ne boude pas son papa autant que ce dernier le mérite, bien malgré lui. Je ne tousse plus, quoique j'aie reçu hier une pluie à verse de vingt minutes qui entrait de tous côtés dans la calèche, pourtant aussi fermée que possible. Aujourd'hui j'ai passé douze heures entières soit au collége, soit en conférences avec les autorités, le bureau d'administration, les commissions d'examen et de surveillance de l'instruction primaire, et je ne m'en porte pas plus mal.

« Je regrette d'autant de ne t'avoir pas écrit d'Avignon ou de Nîmes que j'aurais eu à te communiquer des idées sur mon ouvrage, particulièrement au sujet du grand changement qui m'a fait transporter la pédagogique dans les sciences dialegmatiques, et envisager autrement la manière dont j'avais conçu et placé l'archéologie et l'économie politique. Tu m'aurais donné là-dessus ton opinion, comme sur le morceau ajouté sous le titre : *Explication des tableaux.* Un récit que me fit M. Gonod,

à propos d'une lourde bêtise commise par un ancien professeur de physique à Clermont (il y a une douzaine d'années), a tout à coup développé en moi une de ces séries d'idées qui changent, jusqu'à un certain point, la face des choses..... Un de mes ennuis, c'est d'avoir laissé un vers dans le præmium et un autre dans les sciences médicales qui n'expriment pas ce qu'ils devraient dire. Je m'en suis aperçu à Nîmes, mais trop tard.

« J'ai envoyé un exemplaire de mon livre à la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, ce qui m'a valu un des plus agréables succès que je pusse espérer. Le professeur Lordat l'a dévoré, dit-il, et promis à quelques confrères qui le retiennent d'avance. En arrivant à Paris je désire offrir à M. Guizot, à M. de Châteaubriand, à MMmes Cuvier et Récamier, cet ouvrage imprimé sur vélin, relié en maroquin *tabis* et doré sur tranche. Adieu, le plus chéri et le meilleur des fils.

« Ton père,

« A. AMPÈRE. »

En 1834, M. de Sainte-Beuve désirait vivement occuper la chaire de l'École normale, que J.-J. Ampère, fatigué, ne voulait plus conserver. Le succès de cette combinaison dépendait de M. Guizot, alors ministre. En

attendant sa décision, le professeur, à l'époque des vacances, reprenait la route d'Italie.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Mercredi 3 septembre, rade de Gênes.

« Je vous écris, madame, de cette belle rade de Gênes où nous sommes captifs sur notre bateau pour deux jours; bienheureux d'en être quittes à si bon marché de la peur d'une quarantaine qui, depuis le choléra, est le fléau des voyages d'Italie. Nous avons dû cette insigne faveur à l'honneur que nous avons de porter avec nous l'infant Don Sébastien et son auguste épouse, sœur de la duchesse de Berry. Réduite à ces deux jours de station dans une des plus belles situations du monde, notre quarantaine n'a rien de fort effrayant; la moitié s'en est déjà écoulée fort bien. Je passe une partie du temps à rassembler mes notes sur Dante, et le reste à contempler Gênes la Superbe, à écouter le bruit de ses cloches, à regarder la mer, le ciel, les montagnes, et à penser à mes amis. Nous n'avons pas vu Gênes ensemble, mais je songe sans cesse à Naples, à ces belles promenades du soir à *Chiaia*, à cette mer phosphorescente que je retrouve ici, à ces petites voiles blanches ou dorées glis-

sant sur l'eau. La nuit, la ville s'éclaire, les feux dont elle s'illumine forment un arc de lumière qui dessine dans les ténèbres les sinuosités du golfe; et comme certaines rues montent et descendent, on voit la ligne lumineuse onduler et se suspendre entre deux sommets comme une guirlande. A bord, la scène est moins brillante, mais elle a aussi son intérêt. Cette petite cour qui est là, jetée, pour ainsi dire, dans la diligence, est assez amusante à observer. Rien de moins imposant. Le prince est mesquin, la princesse est une jeune fille de seize ans, grosse comme une tour, et marchant comme Louis XVIII; du reste, l'air bon enfant, la bouche riante et gracieuse. Tous deux ont l'air de s'ennuyer parfaitement. Ils contemplent tristement la gaieté bruyante et les gambades folles de quelques jeunes artistes qui sont avec nous. Autour d'eux se trouvent des visages assez curieux. L'aumônier a une noble et intelligente figure, il est évidemment l'homme supérieur et influent; mais le médecin, qui a l'air ignoble et assez insolent, pourrait bien être un barbier parvenu. Le soir, il pince de la guitare à faire frémir. Puis une foule d'hommes et de femmes dont le rang est très-difficile à déterminer; les uns évidemment sont des grands seigneurs et des grandes dames, les autres des subalternes. Tout cela a les mêmes tournures, les mêmes allures; tout cela vit, cause et rit ensemble. L'imposant aumônier allumait l'autre jour, le plus tranquillement du monde, à son cigare celui de la femme de

chambre de la reine. Ce spectacle et la vue de Gênes valent bien deux jours dont j'avais besoin comme repos, ma vie ayant été jusqu'ici bourrée autant qu'à Paris. Je mettrai cette lettre à la poste demain en descendant à terre. Elle vous annoncera ma liberté. Où vous trouvera-t-elle? A Clamart, peut-être, sous vos frais ombrages, songeant quelquefois à celui qui songe sans cesse à vous.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Sainte-Beuve à J.-J. Ampère.

Paris, 5 septembre 1834.

« Cher Ampère, tout est bien ici, hors que vous n'y êtes pas. Votre père est arrivé; M. Ballanche est allé hier dîner avec lui. Mme Récamier n'est pas retournée à Clamart. M. Lenormant est brouillé avec Coste, qui lui a ôté vilainement le Théâtre-Italien durant son absence; il va écrire aux *Débats* et reprendre la *Revue française* tant méditée. M. de Châteaubriand, que j'ai vu aujourd'hui même, est inconcevable de jeunesse et pas trop sombre. M. Paul n'a pas eu d'accident. D'Ault, en passant ici, n'a trouvé personne auprès de qui s'orienter pour son catholicisme, et ce qu'il avait à penser de tout

ce débat ; il est allé en désespoir de cause questionner M. Mohl, qui lui a donné le conseil philosophique de se tenir *coi*. Mohl est très-drôle, racontant la consultation de d'Ault au sujet des choses catholiques. Quant à notre affaire de l'École, elle s'est compliquée ; voici : J'ai vu M. Guizot auprès de qui Mme Lenormant a tenté *molles aditus*. Il ne veut pas de moi pour l'École, mais pour toute autre chose, chaire de faculté, etc., il veut bien. C'est ainsi qu'il s'est exprimé d'abord avec Cousin, Villemain, Vitet et Mme Lenormant elle-même. Avec moi il a été plus accommodant, très-poli et obligeant. Son plus grand désir est que vous restiez encore un an ; on vous allégerait d'une conférence, on vous donnerait une prolongation de vacances, enfin tous les accommodements. « Dans cette année, dit-il, si je faisais un livre qui fût « un témoignage pour lui et une pièce justificative de- « vant son public universitaire, il verrait à me nommer « peut-être, sans doute... » D'ailleurs, on ne nommera personne d'autre définitivement et tout est ajourné jusqu'à la huitaine après la rentrée. Dans le désir qu'il a que vous restiez encore, il entre ceci, que son fils aîné devant suivre le cours de l'École cette année, il ne lui est pas indifférent de procurer à ce fils votre enseignement littéraire. Ne vous inquiétez pas de cette complication, mon cher Ampère, ne prenez aucune détermination actuelle. Jouissez de Florence, de Pistoie et des découvertes que vous y allez faire. Mohl gardera ou déchirera son papier,

et une demi-journée de délibération, à votre retour, en finira assez tôt, sans qu'il faille en charger votre insouciance de voyageur. Je suis toujours assez heureux (*assai*), et il me semble que vous n'écrivez guère eu égard à la quantité d'enveloppes que vous avez emportées.

« Bonjour. Bien du bonheur, et un peu de souvenir pour nous qui vous suivons de pensées très-tendres.

« SAINTE-BEUVE. »

Une communication nouvelle au sujet de Sainte-Beuve venait confirmer ce qu'avait écrit ce dernier au voyageur.

« Si au roman de *Volupté*, disait-on, M. de Sainte-Beuve fait succéder un travail sérieux et réalise son plan de l'*Histoire littéraire de Port-Royal*, il établira, aux yeux de tous, ses droits universitaires et autorisera M. Guizot à le faire entrer à l'École normale. Pour le moment, sa nomination est impossible; consentez donc à continuer la conférence pendant une année, et M. le Ministre offre à votre ami la chance de vous remplacer. Il ne peut faire plus et ne doit accepter aucune condition. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Florence, 21 septembre 1834.

« Je vous envoie ci-jointe, madame, la lettre officielle par laquelle je souscris pleinement à ce que désire M. Guizot. Je conçois qu'un ministre ne peut prendre d'engagement absolu, mais il faudrait pourtant que d'après ce qu'il dira à Mme ou à M. Lenormant, *je fusse moralement sûr que Sainte-Beuve sera nommé.* La question, posée comme elle l'était dans la lettre que M. Ballanche m'a écrite de votre part, rendait l'hésitation impossible, je n'aurais pu, sans manquer à l'amitié, répondre autrement que par l'adhésion complète. Un ami comme Sainte-Beuve mérite bien un sacrifice, mais celui-ci est grand. Rien au monde ne pouvait me contrarier davantage que cette complication. Retomber dans la vie douloureuse, dans la torture physique et morale dont vous m'avez vu souffrir, ce n'est point encore ce qui me chagrine le plus (quoique ce soit une épreuve où mon cerveau pourrait bien rester); mais être arrêté dès le premier pas dans l'exécution de mon plan général (si j'ai un autre cours, il n'y a pas à songer à la publication de celui du Collége de France), mais sentir mon enseignement inférieur à ce qu'il pourrait être, et cela non plus dans une année préparatoire, mais quand j'en

suis arrivé *à mon sujet, à mon livre...* tout cela après avoir rêvé le contraire, c'est bien dur. Si du moins j'étais parfaitement sûr que ce supplice prolongé mènera à quelque chose. Mais plus tard M. Guizot sera-t-il ministre ? Le livre de Sainte-Beuve sera-t-il fait ? L'auteur de l'*Histoire du seizième siècle* a-t-il besoin d'un titre nouveau ? Aura-t-il encore envie de la place ? N'importe, les choses sont engagées de telle sorte que je ne pourrais m'y refuser sans un mortel remords. Donnez donc ma lettre, madame, et surtout que Sainte-Beuve, qui est la générosité même, ignore toujours ce qu'elle m'a coûté. Je vous l'ai dit parce que j'avais besoin de m'épancher, et afin que vous preniez toutes les précautions possibles pour que mon temps de purgatoire profite à un ami. J'espère encore un petit mot à Rome. Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Sainte-Beuve à J.-J. Ampère.

Précy-sur Oise, 8 octobre 1834.

« Mon cher Ampère, je vous écris des champs, d'un joli petit pays, peu comparable à votre pays casentin et morantin, mais où il y a des coteaux, une rivière, des bois qu'on appelle les bois du Lys qui rejoignent ceux

de Chantilly. J'y suis depuis huit jours et pour huit jours encore. Votre lettre et l'itinéraire que vous me tracez me tentent bien, mais c'est impossible; finances, travail et le reste ne m'accordent rien au delà de huit jours encore. Après quoi le collier sera repris, le collier de Buloz d'abord, et puis cet autre collier dont il est question dans *Hernani : les deux bras*, etc. Je ne serais même pas venu du tout ici sans une affaire qui s'annonçait d'abord comme plus grave qu'elle n'est devenue. Je vivais de cette vie que vous me savez à Paris, plus seul que jamais, par l'absence de tous mes amis; je projetais d'aller faire une visite à Clamart que je retardais toujours. En un mot, je séchais dans cette poussière de notre aride automne, quand l'article enfin écrit sur le bon M. Ballanche a déchaîné contre moi un orage difficile à prévoir et trop long à raconter. Le numéro de la *Revue* du 1er septembre chez Vieusseux pourra vous indiquer le point de départ de la querelle, qui n'est que trop grotesque. Mais la politique de nos énergiques amis de l'opinion républicaine s'en est mêlée, et j'ai été jugé suspect d'une véhémente ardeur de restauration. Bref, j'ai reçu une lettre que je garde précieusement, signée Raspail et *Bastide*, écrite de la main de ce dernier, à la sollicitation de M. de *Beauterne* (je vous parle comme à un homme qui a lu la *Revue*), qui était passablement provoquante. Mais je deviens sage et je n'ai pas un seul instant hésité. De plus, j'étais menacé, à ce qu'on me

disait, d'un autre cartel de N. ... qui prenait fait et cause pour les régicides (fils pieux!) que j'avais effleurés, sans m'en douter, à propos de l'*Homme sans nom*. Je n'ai pas voulu me prêter à cette manière de me faire passer par les armes comme un déserteur, et j'ai quitté Paris un beau matin, la veille même du jour où l'on représentait *Moïse* à Versailles. Mon absence, le bon sens qui revint après la première folie, les observations de nos anciens amis du *National*, ont apaisé et, je le crois, terminé l'affaire. Mais l'impression en reste toujours; en somme, j'ai payé à ce sujet l'arriéré de *Volupté*, et la peine de mon rapprochement avec les doctrinaires, car c'est ainsi que mes meilleurs amis politiques, Leroux, etc., appellent mon désir d'être à l'École normale. Mon impression, à moi, que je garde, est le désir d'être de plus en plus retiré du monde et dans un cloître d'études et d'oubli. Que vous êtes bon, mon cher Ampère, de m'en donner, autant qu'il est en vous, le moyen, et de compromettre encore une fois votre repos de cette année par dévouement à mon projet. Mon cœur vous en remercie en ce moment plus encore qu'à tout autre, et de tout ce qu'il a souffert dans cette dernière épreuve. Je ne sais de détail sur *Moïse* que par les *Débats*. J'ignore si Mme Récamier est de retour à Paris; un mot de M. Ballanche m'a fait savoir tout son aimable intérêt; quant à lui, il a d'abord été consterné autant que vous pouvez le croire, de cette bataille de Lapithes qui a

failli se livrer autour et au sujet de son temple de Delphes. Mlle Clarke ne revient guère et n'écrit pas davantage : mais les méchants prétendent que Mohl reçoit maintes lettres qu'il ne dit pas. *O paupertina philosophia!*

« J'écris à Buloz ce que vous me dites : vous verrez que Fauriel a enfin passé! Adieu, cher ami, pèlerin dantesque, à qui les Béatrix ne manquent pas, et qui avez de plus des amis que vous ne mettez dans aucun enfer.

« A vous de tout cœur.

« SAINTE-BEUVE. »

« Carrel est revenu d'Angleterre et s'est constitué prisonnier. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Marseille, 17 novembre 1834.

« En arrivant à Marseille, madame, je trouve que M. Guizot n'est plus ministre et que Cousin a donné sa démission. Mon dernier engagement envers le premier, pris dans l'intérêt de Sainte-Beuve, et mon obligation envers le second, étaient les seuls motifs qui pouvaient me faire supporter un fardeau dont je vous avais peu

… n'existant plus, ;
… au milieu de to
… en tenant moi-même l
… aucune difficulté, qu
… trouver, sans entrer
… que mes études
… qui est vrai. Après une
… est convenable ; il n
… Marseille ou à Lyon Je m
… dans cette Italie qui est à un
… magnétisme me ram
… avec un grand serrement de c



… des études sur le passag
… au monde chrétien, qui se rattachen
… à mon cours du Collége de France ;
… de l'inimitable *Maï* m'avait ouver
… de la bibliothèque vaticane. On appellera cel
… vous me défendrez, n'est-ce pas,
… des inconséquences humai
Pour Sainte-Beuve, si M. Sauzet est nommé, il
… Je regrette bien de n'avoir pu

Mon cher Ampère, nous recevons vos lett...

ment ... ici a rep... tère et ses hommes au même point que devant ; vous deviez ne rien prévoir de la comédie ... *semaine des dupes*, et vous avez bien fait ... cette Rome éternelle et à vos études ... rables, sauf qu'ici nous vous regrettions ... qu'il semble que vous vous habitu... mais vos der-

« Après tout, ce qui s'est passé ... l'Abbaye deux la signification que de loin cela ... n'a été qu'une intrigue, un conf... bientôt, riche de effet sans cause ou du moins ... que vous nous dis- Le public a été fort long ... is, et qui n'aurons calme plat de la masse ... n nourrir. Adieu, toujours. Le pire effet ... le attachement. combien on était ... la merci de l'impr... habiletés ...

...E-BEUVE. »

journal, malgré le serment de n'y plus rien insérer. Les grands caractères, en ce temps-ci, sont portés sans cesse à faire le contraire de ce qu'ils ont juré, sous peine de ne rien faire du tout. D'ailleurs, je vous le répète, tous ces mouvements de loin grossis, et ces *armada* dans la tempête, sont un peu de près les bâtons flottants, et si la bibliothèque du Vatican était ici, on ne serait guère distrait en y travaillant à loisir.

« L'Abbaye-aux-Bois va à merveille. Mme Lenormant a repris ses soirées du vendredi. M. Ballanche postule à l'Académie, mais Scribe lui sera préféré, bien que sa candidature doive être, j'espère, assez soutenue. M. Fauriel est revenu du Midi et a de la goutte. Magnin commence le cours sous peu. Mohl dévide son *Sha-Hamed*. Bref, cher ami, tout va son train, et les plus grands orages que je sais sont les ruptures de *Lélia* et de *Rolla*, qui ont passé tout ce dernier mois à se maudire, à se retrouver, à se déchirer, à souffrir. Liszt, qui était allé chez l'abbé de Lamennais accompagner de son piano les méditations philosophiques du prêtre poëte, en est revenu avec des lettres aimables pour nous tous, et l'a laissé assez bien, calme et travaillant à force. Quant à d'Ault, pas de nouvelles, non plus que de Barchou. Cazalès est revenu d'Allemagne, gros, parlant beaucoup et assez germanisé. Pour moi, cher ami, j'ai tout à fait embrassé l'étude et les saints solitaires de Port-Royal. C'est une Rome à ma portée, et je l'aime déjà

autant que vous votre Vatican. On va nommer à l'École aujourd'hui ou demain, et je crains presque, si je suis choisi, d'être détourné de cette cellule que je me creusais pour l'année. Le reste de ma vie, bien qu'assez mal en accord avec une vraie cellule, ne dépare pas trop celle (un peu libre) que je me fais par l'étude et la rêverie. Je suis heureux avec sobriété, dans l'absence souvent, par la pensée qui donne encore le plus grand bonheur, ou du moins qui conserve la plus grande délicatesse pour le sentir. J'ai dîné il y a quelque temps avec votre père, mais j'ai eu le tort de n'y être pas retourné et de n'avoir pas parlé, comme il m'en avait prié, de son livre : les heures manquent aux actions et aux devoirs. Il était assez inquiet de vous, mais vos dernières nouvelles le rassureront. Je vais à l'Abbaye deux ou trois fois par semaine.

« Adieu, cher ami, revenez-nous bientôt, riche de toute cette science si bien analysée, que vous nous distribuerez à nous tranquillement assis, et qui n'aurons qu'à entr'ouvrir la bouche pour nous en nourrir. Adieu, aimez-moi toujours et croyez à mon fidèle attachement.

« SAINTE-BEUVE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Livourne, 24 décembre 1834.

« J'espère, d'après ce que vient de me dire le consul, madame, que je suis arrivé ici à temps pour rassurer mes amis, si par hasard la nouvelle de notre accident leur était parvenue. Nous avons échoué vendredi soir sur la côte de Toscane, près du Monte-Argentino. Le bâtiment, par un très-beau temps et un magnifique clair de lune, a été se heurter contre un écueil : l'eau est entrée et a rempli les chambres. Heureusement personne n'était couché, on a eu le temps de monter sur le pont. J'y étais déjà au moment du choc. L'impulsion donnée par la vapeur a été assez forte pour nous pousser jusqu'au près de la terre. Il n'y a pas eu un instant de péril réel. Le triste, c'est qu'en débarquant sur les rochers les plus abominables du monde, nous nous sommes trouvés en quarantaine. Il a fallu passer là deux jours et deux nuits avec l'inquiétude de penser à celle de nos amis, sans savoir quand on pourrait écrire, et menacés de rester à cette place indéfiniment. Enfin, le dimanche nous avons été libres d'aller trouver un petit port perdu (Porto-Ercole). Mes compagnons d'infortune ont envoyé chercher des voitures à une ville un peu éloignée (Cyros-Sato), car ce qui est voisin c'est la Marenne, c'est-à-

dire le désert. Pour moi, persécuté de l'idée que, pendant ce temps, la nouvelle marchait sur Paris, peut-être falsifiée, amplifiée, etc., je n'ai pu y tenir et je suis parti seul de ma personne pour faire cinquante lieues à travers ce pays de la Marenne, aussi inhabité que ma Scandinavie. Grâce à Dieu, j'ai trouvé des cabriolets, de bons chevaux, et je débarque à Livourne ce matin, ayant gagné ainsi un courrier sur mes compagnons de voyage. Le consul n'a écrit qu'hier, j'ai donc l'espoir que mon père et vous, lirez cette lettre en même temps que la nouvelle de l'événement.

« Adieu, madame. Si j'ai eu tort de faire ma dernière escapade, un naufrage me paraît une expiation suffisante, et je demande qu'on ne me soit pas trop sévère; les notes de mes trois voyages d'Italie sont terriblement trempées après être restées vingt-quatre heures sous l'eau, dans mon sac de nuit, sur mon lit, où j'ai bien fait de ne pas m'endormir dans le moment de l'accident. Je suis parvenu à sécher votre chère lettre et à la sauver. Ç'a été pour moi une grande joie. Je reviens par terre. Adieu, madame.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Vieusseux à J.-J. Ampère.

Florence, 31 décembre 1834.

« Monsieur et aimable ami,

« Je vous croyais à Paris depuis longtemps, ne me doutant pas de l'odyssée dont vous me faites le récit. Capponi ne se console point d'avoir ignoré votre passage à Livourne; d'un autre côté, la certitude de cet embarquement sur l'*Henri IV* nous eût rendus bien malheureux pendant vingt-quatre heures, car les bruits les plus sinistres se répandirent au sujet des naufragés, et Monte-Argentino n'est pas d'un accès facile. Ce Monte-Argentino méritait d'être visité, ainsi que l'ancienne *Cossa*, qui est dans le voisinage de Topulveria, Rosella et Carperia. Pourquoi n'avez-vous pas profité de la circonstance? De Rosella vous reveniez tout droit ici, à travers la Marenne, et vous arriviez jeudi soir au milieu de nous. Pour le coup, la surprise eût été aussi complète qu'agréable. Mais je conçois fort bien qu'après tant de péripéties vous fussiez très-impatient de rejoindre monsieur votre père et vos élèves, et vos amis de Paris. J'enverrai incessamment, par l'occasion de M. le comte de Montalembert, qui est à Pise, le livre destiné à M. André Ampère que vous m'avez laissé. Veuillez lui

adresser mes remercîments pour cet intéressant volume sur la philosophie des sciences. Les exemplaires de Capponi et Nobele ont été remis. Je donne de vos nouvelles à ces messieurs, ainsi qu'à Capei.

« Pardonnez l'extrême griffonnage causé par la *furia* de la fin de l'année et par ce froid excessif. L'Arno est gelé, on patine entre les ponts !

« Adieu, cher monsieur, recevez l'expression de mon dévouement.

« VIEUSSEUX. »

— —

Vieusseux, d'origine genevoise, né à Ogneglia, libraire à Florence, avait fondé en 1819 un cabinet scientifique et littéraire.

Il dirigea plusieurs publications importantes, entre autres l'*Anthologie italienne*, le journal toscan d'*Agriculture*, le *Guide de l'instruction* et enfin les *Archives historiques* de son pays, recueil d'articles critiques, au succès duquel il faisait concourir non-seulement ses compatriotes distingués, mais les étrangers de talent. Animé d'un double amour, celui des lettres et du bien public, jusqu'au bout de sa longue carrière, Vieusseux ne cessa d'éditer des livres utiles, en s'efforçant de les rendre populaires. Pas un voyageur curieux des choses de l'esprit, ne traversait Florence sans s'arrêter dans son

modeste salon, attenant au magasin de librairie, où se réunissait l'élite de la société savante de la Toscane. Ce fut là que J.-J. Ampère fit connaissance avec tous les hommes remarquables de l'Italie, et particulièrement avec le marquis Capponi, illustre descendant d'une famille illustre, déjà capable de balancer l'influence des Médicis au commencement du XV[e] siècle.

Le marquis G. Capponi, linguiste, littérateur, historien et homme d'État, très-aimé de Ferdinand III, puis de son fils Léopold II, avait débuté à la cour en qualité de chambellan. En 1847, à l'époque où le grand-duc sembla pencher vers la réaction, il renvoya le brevet et les insignes de sa charge. Quand le mouvement réformiste gagna la Toscane, Capponi, malgré les progrès d'une incurable cécité, accepta un siége au Conseil d'État. Après la proclamation de la Constitution de 1848, il devint sénateur, ministre et président du conseil. Le triomphe de la démocratie le déplaça un instant; mais le 12 avril 1849, il consentit à faire partie de la commission gouvernementale. Au retour de Léopold, il fit d'inutiles efforts pour le maintien de la constitution nouvelle, et rentra dans la vie privée. En 1859, ce grand citoyen, complétement aveugle, sort encore de sa retraite, se fait conduire au palais Pitti, pour essayer d'expliquer une dernière fois au prince l'état des choses, l'imminence de la révolution, et réclamer des concessions qui lui sont obstinément refusées. Le 29 avril, élu député à l'As-

semblée nationale, on le proclame sénateur du royaume d'Italie.

Tel est le patriote avec lequel J.-J. Ampère eut l'heureuse fortune de se lier intimement, alors que, guidé par lui sur les traces du poëte florentin, il parcourait la Toscane en tous sens, méditant son voyage dantesque. Cette liaison, formée dès 1834, entretenue par la correspondance et la communication de travaux réciproques, fortifiée surtout par la conformité de leurs opinions politiques, se ravivait sans cesse, grâce aux retours fréquents de Jean-Jacques en Italie. Ce sentiment prit en vieillissant un caractère sérieux et profond.

Aux jours de la désolation d'Ampère, quand il venait de perdre des amis bien chers, il courut sans hésiter à Varanista[1] auprès d'une âme aussi tendre que forte, qui pouvait comprendre et partager sa peine.

Après ce dernier séjour en Italie, délivré du cours de l'École normale, Jean-Jacques se remettait à l'œuvre et offrait aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs articles sous le titre de *Littérature et Voyages*, *Rome aux différents âges.*

1. Villa des Capponi, près de Florence.

Un peu de liberté d'esprit et de tranquillité lui eussent été bien nécessaires ; mais à cette époque un chagrin de famille grandissait au foyer d'André-Marie : la raison de son gendre s'ébranlait, détruite par des accès de *delirium tremens*.

Jean-Jacques, voulant signaler, dans le roman de *Christian*, les tortures d'une femme livrée à un mari paresseux, joueur, débauché, adonné aux liqueurs fortes, trouvait dans ses propres souvenirs le portrait du comte de Vedel.

Quelques mots écrits à Jean-Jacques pendant qu'il était à Dieppe, révèlent la situation de Gabriel Ride et de sa malheureuse femme. M. Lenoir, que nous connaissons depuis longtemps, doué d'une intelligence pratique remarquable, d'un cœur aussi droit que son esprit, aidait incessamment de ses bons conseils et de son actif dévouement les deux Ampère. Dans cette circonstance difficile, c'est lui qui s'était chargé de faire comprendre à Albine l'impérieuse nécessité d'une séparation.

« J'ai essayé, dit-il, de montrer à votre bonne et intéressante sœur une partie des malheurs qui la menaçaient, si son mari, se livrant à ses fureurs aveugles, venait un jour à porter des coups mortels. J'ai produit des craintes salutaires et des convictions préservatrices. J'ai fait parler toutes les considérations propres à toucher la pauvre Albine, à lui donner l'horreur d'une catastrophe qui affligerait ceux qui la chérissent et détruirait à jamais le bon-

heur de son père, auquel la vie de sa fille est si nécessaire...... Elle a écouté et senti toutes ces vérités à merveille, mais...... Gabriel Ride est calme depuis qu'il est dans la maison de santé : il parle moins de ses ennemis, écrit avec suite. Je viens de recevoir deux lettres de lui, et personne ne s'exprimerait mieux. De temps en temps reviennent quelques expressions de douleur, mais sans vivacité. On dirait un enfant qui se rend compte des grandes sottises qu'il a faites et trouve qu'on a raison de le mettre en pénitence.

« Cher Jean-Jacques, voici tout ce que je puis écrire aujourd'hui sur ce qui vous occupe tant. Agréez l'expression de ma vive et vieille amitié : vieille, vous savez qu'elle date de loin ; vive, vous n'êtes point de ces cœurs qu'on apprécie à demi.

« A vous.

« LENOIR. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, vendredi matin, août 1835.

« Après les chères habitudes des mois qui viennent de s'écouler, il est un peu triste, madame, de se trouver, même pour peu de jours, hors de cette existence d'élite

et de choix que j'ai eu le bonheur de mener auprès de vous et de ce qui vous entourait. Mon plaisir est de m'y reporter par la pensée. J'oublie les moments où de trop inévitables ennuis ont troublé la douceur que je goûtais. Je ne revois plus que nos belles promenades au bord de la mer, au bruit des vagues, nos courses botaniques du matin, nos agréables réunions du soir ; je repasse tout cela délicieusement et j'en jouis sans mélange. Les bons moments dans la vie comptent et par ce qu'ils donnent et par ce qu'ils laissent : revenir par l'imagination sur un temps heureux, c'est comme relire un bon livre qui a plu. Ce sera toujours un charmant chapitre de mes mémoires (que je n'écrirai pas) que le temps qui vient de finir et que j'aurais voulu prolonger. Un souvenir s'y mêlera au charme de notre amitié, c'est celui de la bonté touchante que M. de Châteaubriand m'a montrée. Je vous remercie du fond du cœur de cette intimité glorieuse que je vous dois : avoir vécu quelques jours dans la familiarité ennoblissante de l'homme pour lequel l'admiration qu'on éprouve est un plaisir de cœur, avoir profité de ses conseils, et puis ce petit voyage ensemble, ce séjour à Maintenon, cette hospitalité royale, facile et pleine de grâce, tout cet ensemble si complet d'illustration, de vertus, de bienveillance et de goût que rien d'analogue ne peut surpasser, tout cela m'est bien présent au sein des habitudes simples qu'il y a quelque mérite à apprécier ici après tant de magnificence.

« Vanteuil est tout à fait l'arche de Noé : aucune agitation, une famille de patriarches ; le vieux M. de Jussieu, courbé, presque aveugle, mais toujours serein, ne tarissant pas sur les grâces qu'il doit rendre à Dieu, qui lui donne, au bout de sa carrière, un repos entouré de soins affectueux, repos au milieu duquel il peut se préparer à ce qu'il appelle *la grande affaire*. Tout à l'heure, en me montrant sa femme encore pleine d'activité, ses enfants et petits-enfants, sa fille aînée Zoé, qui n'a jamais voulu se marier pour ne pas quitter son père, élever ses frères et sœurs plus jeunes qu'elle, il me disait : « Peut-on se « préparer plus doucement au paradis ? »

« Je vous ai répété souvent que la vue de ce lieu me semblait délicieuse : de l'étendue, deux rivières, des bois, un petit village à l'horizon ; tout près, une vieille abbaye avec une chapelle souterraine, du temps de Dagobert. Vous aimeriez à vous asseoir, sur le banc qui domine la vallée, en écoutant le bruit lointain du moulin dans les prairies.

« Bientôt je vous reverrai. Pourquoi faut-il que la petite planète heureuse dont vous êtes le centre soit entourée de cet air étouffant et orageux dont les bouffées m'épouvantent. Mais enfin ma vie ne sera pas toujours traversée, j'espère jouir alors sans trop de trouble et d'agitation de tous les bonheurs de cœur, sans lesquels Paris me serait intenable. Je ne suis pas encore bien arrêté sur ce que je ferai pendant les quel-

ques semaines qui sont devant moi, mais j'irai prendre haleine auprès de vous mardi ou mercredi.

« Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

C'est décidément à une promenade en Belgique et en Hollande que Jean-Jacques va consacrer le mois de septembre.

De J. Mohl à J.-J. Ampère.

Paris, 183·.

« Mon cher Ampère, je reçois votre lettre d'Amsterdam. Vous vous êtes supérieurement conduit en ne tirant pas tout votre traitement à la fois : le Trésor ne déborde pas de monnaie. Je conçois que vous ne soyez pas pressé de revoir la patrie dans l'état *dont voici son œil*[1]. Mais vous n'échapperez pas à l'incommensurable inondation de discours sur la presse, c'est une mer de paroles et de conjectures : la loi passera-t-elle ou ne passera-t-elle pas ? L'atmosphère en est remplie et toute méphitique.

1. Expression orientale

Peste soit de ce temps! Burnouf est revenu hier, et Sainte-Beuve aussi. J'ai vu Ballanche, qui avait l'air un peu plus somnambule qu'à l'ordinaire, mais d'une grande béatitude.

« J'ai reçu ce matin une lettre de Rugendas[1], qui est à Santiago de Chili et va chez les Araucans, Indiens libres et un peu sauvages de leur naturel, mais ce garçon a neuf vies comme un chat et retombera toujours sur ses pattes. Le général Ventura nous envoie les antiquités qu'il a trouvées en Bactriane, ce sont des boucles en or et autres bijoux; Dieu sait comment nous les garderons des mains trop curieuses de l'antiquaire.

« Quinet lit son poëme à l'Abbaye. Vous savez que je suis un pauvre auditeur et juge de poésie, de sorte que je n'en ai rien entendu; on le couvre de louanges, ainsi soit-il. Barchou vous a envoyé son *Guillaume d'Orange*. C'est fort bien, ma foi, quoique je doute de la réalité de ses espérances de restauration. Je ne crois pas que Henri V, s'il est rendu à l'amour de son peuple, adopte le sage programme de Pistolet[2].

« Humboldt est ici, remuant comme toujours, écrivant un volume in-folio sur l'histoire du globe terrestre, parlant incessamment, plus jeune qu'il y a dix années. C'est un homme inconcevable. Il m'avait prié d'aller chez lui, et a conversé tout seul pendant deux heures, si bien que

1. Peintre allemand.
2. Surnom donné à Barchou.

je n'ai pu dire un mot que je cherchais à glisser; lui-même a oublié ce qu'il voulait de moi. S'il continue, il finira par avoir vingt-cinq ans.

« Je vais me remettre au chinois : c'est étrange que ce soit un livre de Julien, les *Récompenses et Peines*, qui m'en ait donné l'envie.

« Fauriel a achevé l'impression du second volume, et ses *Albigeois* en sont à la feuille 70, de sorte que vers la fin de l'année la débâcle arrivera.

« Vous êtes rayé de la garde nationale, non pas définitivement, ce qui ne peut se faire que par un conseil de révision, mais parce qu'on ne vous trouve jamais et que vous êtes sensé demeurer dans un lieu inconnu. Je me garderai d'appeler de nouveau l'attention sur vous, en tâchant de rendre mieux ce qui est bien. Ils fabriquent une nouvelle loi là-dessus, qui sera beaucoup plus stricte, dit-on; mais *alors* comme *alors*. Pour le moment, ce qu'il est possible de faire est fait par cette archicanaille de tambour. Quant à moi, appelé devant le conseil de discipline, comédie des plus ébouriffantes dont je m'étonne que les théâtres du boulevard n'aient pas connaissance, j'ai déclaré, véridiquement, avoir oublié mon jour de garde; le Salomon qui présidait a prononcé un acquittement accompagné d'un roulement de caisse et de la présentation des armes de deux sentinelles : cela m'a paru très-bien jugé.

« Les journaux de l'opposition demandent que les forts

de Vanves, Saint-Denis et du Mont-Valérien nous soient confiés; merci de la confiance, j'irai en Cafrerie.

« Tout à vous.

« MOHL. »

Les relations de J. Mohl avec Jean-Jacques ont tenu une place trop importante dans la vie de ce dernier pour ne pas en dire quelques mots. Les lettres de l'orientaliste adressées au voyageur font partie de nos archives; elles apprendraient mieux que tout autre renseignement les rapports scientifiques et fraternels qui ont existé entre ces deux hommes de nature si différente. Malheureusement, l'auteur de cette correspondance objecte qu'en écrivant à son ami il ne s'est pas toujours borné à disserter sur l'origine de la race suève, et à traiter de la question arabisane. Il déclare qu'à ces paragraphes historiques se trouvent mêlées quelques narrations inutiles à communiquer au public. Nous ne demeurons pas du tout convaincus de la justesse de pareils scrupules, et c'est en regrettant beaucoup notre obéissance forcée que nous enlevons de ce recueil des pages spirituelles, originales, instructives, où la bonté, le dévouement, une philosophie pratique très-élevée, se cachent à chaque instant sous la malice et la fine critique.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

La Haye, 8 septembre 1835.

« Madame,

« Nous arrivons ici après une de ces journées de voyage qui résument tout un pays, par les impressions diverses et multiples qu'elles produisent. L'aspect de la Hollande est peu varié, ce que nous avons vu se représentera souvent; mais pour la première fois cela tient de l'enchantement, ces villes peintes, ces canaux bordés d'arbres, couverts de bateaux, de petits navires, etc.; ces prés immenses à travers lesquels on est emporté comme le vent sur des chaussées pavées en briques; cet ensemble a quelque chose de tout à fait singulier, dont rien ne peut donner l'idée. Nous avons passé à Rotterdam sans nous y arrêter; il n'y a là presque aucun monument; ce n'est qu'un marché colossal, quelle foule! et ce grand mouvement sans cris, sans querelles, presque sans bruit. Amsterdam nous garde le même spectacle. Deux heures après avoir quitté Rotterdam nous étions à La Haye, ville silencieuse et sévère, qui contient un musée où sont de nombreux chefs-d'œuvre. Demain, à Leyde, je verrai, entre autres choses curieuses, une collection d'objets japonais, rapportés par

M. de Siebols. J'aime la rapidité de ce voyage; c'est ainsi qu'il doit être fait, car ce pays très-extraordinaire est monotone et, sauf les tableaux, n'offre, pour mo du moins, aucun détail vivement intéressant: j'aime donc à voir fuir des deux côtés de la voiture les rues des villes et des villages qui semblent en carton colorié ; plus de ces monuments gothiques du moyen âge qui me ravissaient en Belgique, tout est nouveau comme aux États-Unis. Malgré mon goût pour le calme, il y en a ici au point de me raccommoder avec l'agitation et la turbulence parisiennes, c'est un heureux effet que la Hollande aura produit sur moi. Mais la société de mon excellent Adrien et celle des deux messieurs Brognard père et fils, me donnent tout l'agrément et toute la distraction que je pourrais désirer. Adieu, madame, le retour m'apparaît comme un bien très-doux.

« J.-J. AMPÈRE. »

Au mois de mai 1836, André-Marie part en compagnie de son collègue M. Matter pour aller inspecter les lycées méridionaux. Malheureusement il est plus que jamais sous l'influence de cette affection catarrhale que les fatigues incessantes de sa vie ramènent souvent au printemps. Jean-Jacques, retenu au Collége de France, où il termine ses leçons, ne peut suivre son père malgré

les préoccupations nouvelles que lui cause l'altération sensible d'une santé bien chère.

Le voyageur arrive à Lyon à l'École vétérinaire dans un état de faiblesse extrême, avec une extinction de voix presque complète et une toux persistante. Alarmé de pareils symptômes, Bredin qui ordonne vainement le repos à son ami, sent la nécessité de veiller sur lui et va le conduire d'abord à Roanne, puis à Saint-Étienne. De cette première ville, André-Marie écrit une lettre datée de la veille de la Pentecôte.

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Roanne, mai 1836.

« Bien cher fils, j'étais attendu à Roanne jeudi ; il fallait absolument y arriver ; ce retard en route, causé par le voyage du roi à Fontainebleau, m'a fait le plus grand mal, en m'obligeant à courir vingt postes par jour sans jamais m'arrêter avant onze heures du soir.

« M. Matter, me trouvant hier très-fatigué, est allé seul à Montbrison et m'a donné rendez-vous à Saint-Étienne demain, afin que j'aie trente heures de repos complet. Déjà une partie de ce temps s'est écoulée et l'amélioration n'est pas venue.

« Il est doublement important que tu concoures pour le prix dont je t'ai parlé, et que tu le remportes, ce qui ne peut manquer d'arriver dès que tu le voudras; c'est d'abord pour l'honneur même du prix, et aussi pour empêcher un quidam de prendre rang dans une science qui doit t'appartenir tout entière. Dès que tu auras retrouvé l'annonce de ce prix, écris-le-moi, cela me fera du bien et remplacera le tourment d'une inquiétude vague que l'on sait sans fondement, mais qui n'en fatigue pas moins, en une joie assurée et tranquille.

« C'est à Marseille, chez le proviseur, qu'il faudra m'adresser ta réponse.

« Adieu, bien-aimé fils. Si Albine est à Paris, embrasse-la tendrement pour son père; n'oublie pas ma sœur, mais Lenoir! c'est à lui surtout, et Ballanche! Adieu.

« André-Marie AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Marseille, 31 mai 1836.

« Je suis arrivé à Marseille persuadé que j'étais plus malade que lorsque j'allai à Hyères, ayant tous les mêmes symptômes, et de plus un mal de gorge épou-

vantable. Cauvière en juge tout autrement, il a arrangé avec M. Matter qu'il irait seul à Toulon, Draguignan et Brignoles, que pendant les dix jours que durerait sa tournée, je me soignerais à l'infirmerie du collége. Le régime et les petits médicaments qu'il prescrira doivent me guérir; bientôt, il n'y aura plus de trace de catarrhe et je pourrai poursuivre les examens comme auparavant. Mais ce qui m'étouffe, c'est de n'avoir pas reçu ici un mot de Lenoir. J'en devine la cause et j'en suis accablé. O mon fils! obtiens qu'il écrive aux frères Ride. Une lettre d'eux à Gabriel peut seule l'empêcher de revenir en France. Presse, tourmente, demande en grâce à Lenoir. Je suis mortellement inquiet. . . . .

« As-tu vu enfin l'annonce de ce prix sur l'influence de la littérature espagnole et de toutes les autres littératures sur la nôtre? Les conditions sont détaillées dans le *Journal général de l'Instruction publique*, n° 19, qui a paru jeudi dernier. C'est dans un rapport au roi du ministre, tendant à autoriser divers emplois des fonds Montyon proposés par l'Académie des sciences philosophiques. Toi qui as travaillé ce sujet à l'École normale, tu me fais bien de la peine en disant que tu n'es pas sûr de pouvoir concourir. Il ne faut pas que d'autres viennent s'emparer de ce qui te regarde; de grâce, trouve le temps nécessaire, ce soin doit passer avant tout.

« Je t'embrasse plus tendrement que jamais, Albine

aussi. Mille amitiés à la famille, à Lenoir, à Ballanche, à Mme Récamier.

« Adieu, cher et bien-aimé fils.

« André-Marie AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Paris, 4 juin 1836.

« Mon cher père,

« Je viens d'écrire à M. Villemain une demande en mon nom pour qu'on t'autorise à rester à Marseille tout le temps nécessaire à ton rétablissement. M. Lenoir t'écrira demain. Au nom du ciel ne te tourmente pas de choses inutiles et ne songe point à bouger avant d'être bien guéri. J'attends de tes nouvelles avec une vive impatience. En recevrai-je avant d'aller près de toi?

« Ton fils,

« J.-J. AMPÈRE. »

De M. Cauvière à J.-J. Ampère.

Marseille, 4 juin 1836.

« Mon cher Ampère,

« Ainsi que vous l'aviez prévu, le voyage a été défavorable à votre digne père ; le mauvais temps et la fatigue de la route ont beaucoup augmenté son catarrhe et déterminé une violente inflammation à la gorge ; deux jours après son arrivée, il a été pris de fièvre intense, de douleur au côté, et la fréquence de la toux, les crachats rouillés et la gêne de la respiration nous ont révélé un commencement de pneumonie : une large saignée, le repos et la diète ont fait disparaître ces mauvais symptômes, et je me flatte que dans quelques jours la convalescence pourra s'établir, mais une convalescence longue et pénible. Il n'est pas possible d'espérer que M. Ampère puisse entreprendre sa tournée avec M. Matter, comme nous l'avions d'abord résolu ; mais il pourra plus tard l'achever.

« Vous ne doutez pas, mon cher ami, de tout l'intérêt que je mets à la conservation d'une vie si précieuse pour vous et pour la science. Restez à votre poste.

« Votre tout dévoué

« Cauvière. »

La pneumonie, qui avait donné d'abord de graves inquiétudes au docteur Cauvière, était vaincue à l'heure où Jean-Jacques recevait ce bulletin. Pendant quelques jours encore, l'état du malade alla s'améliorant. Logé au lycée de Marseille, dans la chambre du recteur, tous les professeurs l'entouraient d'attentions et de soins délicats. Il reprenait presque ses habitudes, se levait, causait, jouait sa partie d'échecs, et conservait la volonté de reprendre bientôt ses travaux d'inspection. Jamais sa sollicitude paternelle n'avait été plus vive. Pénétré de douleur à la pensée du malheur d'Albine, il redoutait par-dessus tout le retour en France de son gendre, M. Ride, qu'à force de sacrifices d'argent on venait de décider à passer en Amérique. Pour André-Marie, l'adoucissement à ce grand chagrin, ce sont les joies toujours renaissantes, les espérances de gloire littéraire que lui donnent les succès de Jean-Jacques; ce prix facile à conquérir par son fils, dit-il, est un de ses derniers rêves heureux. Mais sa faiblesse redouble tout à coup; la lettre datée du 6 juin est tracée d'une main tremblante, et la plainte qui la termine brusquement se mêle à l'expression suprême d'une indicible tendresse.

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Marseille, 6 juin 1836.

« Comme j'ignorais si j'aurais aujourd'hui la force de me lever pour qu'on fasse mon lit et pour t'écrire, je priai l'admirable docteur de te mander qu'étant encore ici pour quinze jours au moins, on devait de suite m'écrire de Paris tout ce qu'il y aurait à m'apprendre :

« 1° L'autorisation du ministère d'ajourner mes examens jusqu'à parfaite guérison, dont M. le docteur Cauvière sera juge;

« 2° De savoir si un payement a été versé à Gabriel Ride par la maison Michel Albain, à la Nouvelle-Orléans;

« 3° Si Lenoir a fait partir sa lettre : je suis dans les plus horribles angoisses à ce sujet; en outre, pour l'autorisation demandée, il faut voir Gasparin.

« Je succombe à la fatigue d'écrire. Je te quitte avec une tendresse que rien ne peut surpasser.

« André-Marie AMPÈRE. »

Une fièvre ardente, un délire de vingt-quatre heures succédaient à cet épuisement; le mal, conjuré à la poi-

trine, envahit le cerveau, et le 10 juin 1836, une dépêche télégraphique annonce au ministère de l'Instruction publique qu'André-Marie vient de mourir ce jour même, à cinq heures du matin. Il était âgé de soixante et un ans.

L'élite de la ville de Marseille accompagna son convoi jusqu'au champ de repos. Sur la pierre tumulaire, la main d'un fils allait graver ces mots : « Il fut aussi bon, aussi simple que grand[1] ».

Pour Jean-Jacques, quel coup inattendu, foudroyant ! Aucune ligne écrite de sa main ne parle de son malheur. Il reçoit les hommages funèbres des amis de ce bien-aimé père, et des siens. Tous ces regrets exprimés sont là, sous nos yeux, conservés comme le glorieux témoignage de l'âme et du génie de celui qui n'est plus.

Parmi toutes ces feuilles en deuil, nous transcrivons la lettre de Jules Bredin.

De J. Bredin à J.-J. Ampère.

Lyon, 15 juin 1836.

« Pauvre ami ! Je sens quelle douleur est la vôtre. Vous sentez aussi quelle douleur est la mienne ! Je sais

1. En 1869, les restes d'André-Marie furent transportés à Paris, au cimetière Montmartre, à côté de ceux de Jean-Jacques Ampère.

depuis hier la terrible perte que nous faisons, perte immense pour nous, immense pour la science, pour le monde civilisé, perte irréparable, mal sans remède !!

« Depuis hier je voudrais m'entretenir avec vous, mais que vous dirai-je ? Que faire des mots pour exprimer de telles angoisses, une telle affliction ! D'ailleurs je n'ai pas une idée nette ; j'entends sa voix dans les chemins de Polémieux en 1804 ; je vois au coin du feu le petit Jean-Jacques, sa grand'mère dont la physionomie avait un calme qui m'inspirait tant de respect ; sa tante, figure angélique ! Voilà tout ! Des images sur tout, des retentissements de voix et point d'idées !....

« Vous savez, vous devinez ce que j'éprouve. Je suis en une sorte de sainte communion avec vous, communion à un calice d'amertume, mais aussi communion à de douces espérances.

« Celui que nous regrettons, ce puissant esprit, cette vaste intelligence, cette imagination ardente, élevée, ce cœur si généreux, votre père, mon André, est maintenant réveillé d'un rêve pénible, l'exil est terminé, le voilà rentré dans la céleste patrie où, grâce à Dieu, nous le rejoindrons un jour — ce jour ne tardera pas pour moi.

« Pauvre jeune ami, pensez avec quelque douceur à cette carrière si belle, à l'estime, au respect dont il a toujours été l'objet, à l'affection vive qu'il inspirait, à la grande renommée qu'il laisse. Ah ! toute grande qu'elle soit, elle reste encore bien au-dessous de la prodigieuse

étendue de cette intelligence, dont le monde eût été émerveillé si le monde eût connu sa portée réelle! Mais je l'avoue, les consolations de ce genre sont comme toutes choses de la terre, bien mêlées de peines; celles qui se rapportent à la vie véritable, celles-là sont pures et sans mélange. Toujours menacés de séparations qui révoltent notre nature, où trouver des forces ici-bas?

« Jamais homme n'aima comme il aimait. Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de ce cœur ou de ce cerveau......

« Une fois je vous parlerai de Saint-Étienne; là, il avait voulu me retenir jusqu'au lundi 23 mai. Hélas! j'attendais beaucoup du voyage et du climat méridional.

« Adieu, croyez que son vieil ami est du fond de l'âme tout à vous.

« J. BREDIN. »

Bredin raconte que pendant ces courts instants passés à Saint-Étienne, craignant pour la poitrine d'Ampère les fatigues d'une conversation prolongée, il évitait avec soin toute dissertation politique, morale ou scientifique: « Ma santé, ma santé, s'écria André qui avait deviné la préoccupation de Bredin, il s'agit bien de ma santé! Il ne doit être question ici, entre nous deux, que de vérités éternelles, des choses et des hommes qui ont été funestes ou utiles à l'humanité. »

Quelques mois après la mort d'André-Marie, Bredin, chargé par l'Académie lyonnaise de prononcer, en séance publique, l'éloge de son ami, écrivait à Jean-Jacques : « Cette tâche est au-dessus de mes forces, elle fait revivre trop de souvenirs attendrissants; je pleure devant ses lettres sans pouvoir rien choisir ni recueillir. Voilà cependant des notes que demande M. Arago, mais les dates manquent.

« Ballanche, Lenoir, Dupré, Touchon et moi restons seuls aujourd'hui; Degérando, d'Ambérieux, Camille Jordan, Ampère, ne sont plus. En 1830, nous marchions encore tous ensemble sur la route de Polémieux. André voulait absolument mettre la conversation sur sa science bien-aimée, sa passion, la psychologie; Degérando avait beau lui répéter qu'on ne pourrait captiver l'attention de promeneurs escaladant des rochers, il insistait et n'aurait peut-être pas cédé sans une considération très-puissante à ses yeux (il nous offrait l'hospitalité chez lui). « Donnez-nous plutôt, dit-on, une idée des dé« couvertes de G. Cuvier. » Ces questions l'intéressaient, mais elles ne provoquaient point la discussion, qu'il aimait par-dessus tout. Il se décide pourtant et, depuis la montée de Belmont jusqu'à Polémieux commence une leçon de paléonthologie que le dîner, le retour en voiture, n'interrompent point; cette prodigieuse leçon ne finit qu'à l'École vétérinaire, où je descendis avec mon ami, laissant les autres émerveillés de ce qu'ils

venaient d'entendre et d'apprendre, ne concevant ni cette force de tête ni les richesses poétiques de cette imagination... Encore une fois, quelle perte ! »

Aux derniers souvenirs de Bredin ajoutons ces paroles de Jean-Jacques, écrites en 1856, dans une page qui sert d'introduction à la *Philosophie* d'André-Marie :

« Chez mon père, les sentiments de l'homme étaient d'accord avec la doctrine du psychologiste. La timidité de ses manières, suite d'une jeunesse passée dans ses montagnes de Polémieux, ne l'empêchait pas d'aimer la liberté avec ardeur ; personne n'en observait partout les progrès avec une plus vive sympathie. Il a suivi pendant plusieurs années, avec un intérêt passionné, toutes les phases de la lutte qui a affranchi l'Amérique espagnole. Il s'enthousiasmait pour Bolivar et pour Canaris ; il savait par cœur les morceaux les plus énergiques de Lucain. Je lui ai plusieurs fois entendu dire que les trois événements qui avaient eu sur lui le plus d'influence, c'était sa première communion, qui, faite avec la plus grande ferveur, l'avait attaché pour jamais à la foi de ses pères ; l'éloge de Descartes par Thomas, qui l'avait transporté d'amour pour les sciences ; et la prise de la Bastille, qui, de loin, n'arrivant dans ses montagnes que comme l'explosion de la liberté, avait décidé des sentiments politiques de toute sa vie. Vingt-quatre ans après, dans ces derniers et sombres jours de l'Empire, je me souviens, quand il me ramenait enfant à travers

les rues de Paris, je me souviens encore de l'accent avec lequel il me disait sentir cette tyrannie sur sa poitrine comme un poids qui l'oppressait. »

André-Marie, peu habile à diriger sa fortune, toujours généreux avec de plus pauvres que lui, avait donné beaucoup aux siens; à part le traitement de ses places, il ne possédait presque rien. Jean-Jacques ne devait donc compter que sur son travail pour venir en aide à ceux que lui léguait son père.

Aux chagrins, à la ruine de Mme Gabriel Ride, s'ajoute un état de santé déplorable; elle est atteinte d'une tristesse mortelle; son esprit s'exalte sur les questions religieuses, et comme si la folie de son mari était devenue contagieuse, la raison de la pauvre femme s'ébranle. C'est alors que la situation de son frère devient extrêmement difficile. Obligé de subvenir aux pressantes nécessités du jour et du lendemain, Jean-Jacques doit s'occuper plus que jamais de l'histoire littéraire en France avant le XIIe siècle, il s'agit de remporter le prix Gobert : car cette victoire ne sera pas seulement pour lui un titre de gloire, mais la récompense matérielle qui l'accompagne, lui permettra de payer la pension de M. Ride et de faire soigner la malheureuse Albine; Albine avait pourtant une mère dont l'aisance était de la richesse, en comparaison de ce que possédait Ampère.

« Pendant que des amis dévoués livrent bataille pour le succès de leur candidat, celui-ci se dérobe un ins-

tant à la lutte et va conduire Mme Récamier aux eaux d'Ems.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Dimanche, 18 août 1840.

« La victoire n'est pas encore remportée, madame, mais elle devient de plus en plus probable; hier je n'ai manqué le prix que d'une voix, celle de Degérando qui m'écrit de tendres billets, et que je n'ai pu décider à venir voter. J'espère vendredi, non pas sa voix, mais celles plus sûres, de quelques absents, que je tâcherai de faire arriver d'ici là. M. Lenormant est toujours plein d'ardeur et d'espoir, Thierry a été dévoué, il s'est fait apporter deux fois de la campagne et va rester jusqu'à la décision qui, dans un sens ou dans un autre, ne peut manquer d'avoir lieu bientôt. Artaud aussi a été mon salut et a tenu très-ferme contre ses amis; il me parle beaucoup de vous. Pour moi, je suis harassé, excédé; heureusement que les eaux vous font du bien, et qu'on peut espérer un meilleur hiver.

« M. de Châteaubriand, mon compagnon de regrets, me montre un intérêt persévérant, mais quelles trois semaines je viens de passer! Et pour ma pauvre sœur il faut prendre un parti, retardé de jour en jour par ces

maudites tracasseries académiques. La vicomtesse de Noailles a agi vigoureusement dans cette affaire. Je vais lui écrire et l'en remercier.

« Nous voilà de nouveau à la guerre, je ne songe qu'à celle que je fais à M. Monteil.

« Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Vitet à J.-J. Ampère.

Avril 1840.

« Je ne voulais vous remercier qu'après votre victoire, et, Dieu merci, elle est complète. On nous a jeté dans les jambes une discussion acharnée et pitoyable : nous n'avons dit que quelques mots, et avons répondu par le plus éloquent des arguments.

« Maintenant que votre cœur ne bat plus, vous m'écouterez plus volontiers quand je vous dirai que j'ai été ravi de vos trois volumes : je les ai lus presque entièrement et j'étais assez bien armé pour rompre les lances en votre honneur, s'il s'était présenté dans la lice un adversaire achilléen. Mais on ne vous a tiré qu'au talon, et, Dieu merci, vous n'y étiez pas vulnérable.

« Mille pardons de ce gâchis classico-ridicule : je vous

écris de l'Académie, c'est mon excuse. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que je suis doublement content, d'abord parce que vous avez le prix, et ensuite que vous l'ayez si bien mérité.

« Mille compliments affectueux.

« VITET. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Paris 24 septembre 1840.

« Mon cher ami, je vous envoie mon article, pardonnez-moi s'il est en vers, je n'ai pas eu le temps de le faire en prose[1]. Toujours en route, toujours en course, agité de mille affaires et de mille soucis, ma consolation était de m'occuper de vous. Tel vers a été écrit sur le bateau à vapeur, tel autre en diligence, celui-ci en attendant un membre de l'Institut, celui-là dans l'antichambre de Mme Récamier. Si je suis parvenu à dire ma pensée, peut-être y trouverez-vous un résumé assez exact de vos principales idées, et alors, quoique les vers ne soient pas à la mode aujourd'hui, peut-être y a-t-il quelque avan-

1. Cette épître, de cent quatrevingt-deux vers, est imprimée dans le recueil de poésies de Jean-Jacques.

tage à ce que des idées si vraies et si utiles, soient traduites dans un langage qui peut les faire arriver à certains esprits. Dans tous les cas, je serai bien fier d'être votre truchement, cela me va mieux que d'être votre juge.

« En ce moment je suis écrasé d'examens, que j'ai acceptés par complaisance et qui me prennent toute la journée. J'en serai quitte à la fin de la semaine prochaine, et alors mon premier désir sera d'aller à Tocqueville. Mme Récamier est revenue d'Ems assez souffrante, M. de Châteaubriand est très-bien, M. Ballanche reprend doucement ; tous trois se recommandent à votre souvenir. Mille amitiés bien tendres.

« J.-J. AMPÈRE. »

Un an après avoir obtenu le prix Gobert, Jean-Jacques publiait un quatrième volume : l'*Histoire de la formation de la langue française.* Pendant qu'il corrige des épreuves, professe deux fois par semaine, donne des articles à la *Revue des Deux-Mondes* et termine un petit roman intitulé *Hilda*, il médite un voyage en Grèce.

Le cercle de l'Abbaye-aux-Bois le voyait toujours partir avec peine, mais sans essayer de l'arrêter. Mme Récamier savait que pour retenir ses amis, il faut avant tout respecter leur liberté, et ne pas leur couper les ailes.

Marcher en avant à l'aventure, se reposer en apprenant, sentir l'ardeur de ses affections se raviver par l'absence, goûter l'attrait des lointaines solitudes, de l'indépendance absolue, toucher aux limites de l'isolement, de l'abandon même, toutes ces émotions retrempaient l'âme de Jean-Jacques, sans lui ôter l'enthousiasme du retour.

Paris le fatigue et l'agite; ces larges boulevards, ces rues alignées, luxueuses, sans horizon, l'attristent. Il regrette les *vicoli* tortueux et pittoresques de Rome. L'uniforme, le convenu, l'élégance mesquine, dont il a perdu l'habitude en Italie, lui déplaisent et le choquent; les succès de salon ne suffisent pas à le dédommager des ennuis que lui causent souvent les luttes académiques, les rivalités d'amour-propre, les visites à rendre, les invitations qui se succèdent et mettent à bout les efforts de sa politesse. Il a besoin, pour se réconcilier avec le monde, de lui échapper et de l'oublier.

Mme Récamier ne s'étonne de rien : ni des contradictions du cœur ni des exigences de l'imagination; et elle écoute avec sa gracieuse indulgence les lamentations du voyageur qui, tout en s'éloignant, ne cesse de gémir sur la distance qui le sépare de ceux qu'il a voulu quitter.

De Châteaubriand à J.-J. Ampère.

Paris, 2 septembre 1841.

« J'ai éprouvé, monsieur, une bien vive joie et un grand plaisir, celle d'apprendre de vos nouvelles par vous-même et celui de recevoir une lettre de Rome. Ah! si nous étions tous à Rome! Nous parlons chaque jour de vous, nous voudrions vous revoir, et pourtant nous pensons que le soleil de l'Italie vous fait du bien et nous n'osons plus nous plaindre. Quand je songe que je pourrais parcourir avec vous la campagne romaine, les bords du Tibre, où vous avez placé votre voyageur des frimas, mon vieux cœur est tout rajeuni. Je vous rappelle mes promenades favorites, surtout les vallées sauvages plantées de grands roseaux, derrière Monte-Mario, à la descente de la villa Madama. Il y a là un rossignol de mes amis que je vous recommande, si vous êtes encore à Rome dans la saison des fleurs. Ménagez-vous bien, revenez-nous avec votre belle voix, que vous avez trop prêtée à mes rapsodies. Toute notre société vous aime et vous admire, mais personne ne vous attendra plus impatiemment que moi.

« CHATEAUBRIAND. »

« Mme Récamier et M. Ballanche vous disent un million de choses. Mme de Noailles et Mme de Mouchy de-

mandent toujours quand vous reviendrez. Nous changeons aujourd'hui de ministère : ça vous est bien égal, n'est-ce pas? Et à moi aussi. »

De Châteaubriand à J.-J. Ampère.

Paris, 1er octobre 1841.

« Je ne sais, monsieur, dans quelle échelle cette lettre vous rencontrera; je n'ai reçu, autrefois, qu'en France des lettres qui m'avaient cherché en Orient; si j'avais à choisir le lieu, je désirerais que ma réponse à vos lignes affectueuses de Rome, vous atteignît à Athènes: vous auriez changé de ruines, et moi je n'aurais pas changé de pensées. Au delà d'Athènes, il n'y a plus rien pour moi. Faites bien mes adieux au mont Hymette, où j'ai laissé des abeilles; au cap Sunium, où j'ai entendu des grillons; et au Pirée, où la vague venait mourir à mes pieds dans le tombeau de Thémistocle. Si vous rencontrez la petite Albanina, tâchez de lui ôter les années dont elle doit se plaindre. Y a-t-il encore des huppes et des*** ? Le silence de l'esclavage, mêlé à celui du temps, me plaisait en Grèce, cette double infortunée; il me faudra bientôt, renoncer à tout; j'erre encore dans ma mémoire, au milieu de mes souvenirs, mais ils s'ef-

faceront; et vous savez, monsieur, que j'ai chargé mes jeunes amis du soin de prolonger un peu ma vie.

« Nous parlons sans cesse de vous, à l'Abbaye-aux-Bois, avec Mme Récamier, par qui nous existons encore. Nous vous reverrons dans quelques mois; nous espérons vos beaux récits. Je m'attendrirai en vous écoutant, comme le voyageur qui se retourne, et voit derrière lui le pays qu'il a traversé. Mais vous n'aurez retrouvé ni une feuille des oliviers, ni un grain des raisins que j'ai vus dans l'Attique. Je regrette jusqu'à l'herbe de mon temps: je n'ai pas eu la force de faire vivre une bruyère.

« Dites bien des choses, je vous prie, à M. Lenormant; j'espère que M. Mérimée aura retrouvé Colomba, avec les souvenirs d'un personnage romain qu'il a si bien rappelé.

« Permettez-moi, monsieur, de vous embrasser, en vous léguant mon bâton de pèlerin, comme *Gauthier Sans avoir*, le compagnon de Pierre l'Ermite.

« CHATEAUBRIAND. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Malte, le 3 décembre 1841.

« Comment se fait-il, mon bien cher ami, que ce ne soit que de Malte que je réponde à votre lettre d'Ancône? Vous vous souvenez peut-être de ce que nous disions en nous promenant dans l'avenue de Tocqueville, que pour écrire il fallait non-seulement avoir le temps matériel de couvrir d'encre deux ou trois feuilles de papier, mais encore la liberté de se recueillir pour se mettre en communication de pensée avec ses amis. Or, si jamais j'ai été sevré de liberté, c'est dans ce voyage si constamment rempli par les impressions de l'âme et les fatigues du corps. Rome, Naples et leurs environs, vus de nouveau, pendant les ardeurs du mois d'août, avec Lavergne, à qui je tenais à montrer beaucoup en peu de semaines; puis la Grèce, un coin de l'Asie Mineure, Constantinople, et, à travers tout cela, un travail sur la poésie grecque, que je voulais commencer sur les lieux et que j'étais forcé d'entremêler de lectures assez considérables, des courses de quinze jours à cheval, pendant lesquelles l'usage d'un lit, d'une table, d'une chaise, demeurait entièrement suspendu. La diversité et la nouveauté des objets, des pays, des mœurs, l'intérêt du présent partout, à côté de celui du passé; tout cela

produisait chez moi un étourdissement qui n'étouffait pas votre souvenir, je vous jure. Un bout de vue par-dessus les arbres, un phare, un bouquet de bois, me rappelaient Tocqueville, en Grèce ou en Asie Mineure. Un détail sur les gouvernements, sur la politique, à Athènes ou à Constantinople, me faisait apparaître devant les yeux un passage de votre livre, ou une phrase de votre conversation. Et cependant le soir, en descendant de cheval, je cherchais dans Homère une épithète qui peignît cette nature que je voyais après lui; je prenais des notes, je m'étendais sur un tapis, fumant la pipe ou le narghilé, je m'abandonnais au *far niente* oriental; et je ne vous écrivais pas, attendant le moment où je ne fusse pas bourré d'images apparues dans la journée et encore en désordre dans mon cerveau. Je n'ai commencé à respirer qu'en entrant en quarantaine, et je puis dire que j'ai éprouvé une sorte de plaisir à me sentir emprisonné, à n'avoir plus à aller, à voir, mais à me reposer l'esprit et le corps. Ce repos est loin d'être complet, car, à peine établi dans une vie sédentaire, la rage du travail m'a ressaisi; je rédige une partie de mes études sur la poésie grecque en Grèce; je prépare mon cours en étudiant Rabelais; et le chinois, dont j'ai jeûné pendant plusieurs mois et qu'il eût été impie de se rappeler en pays grec, a repris ses droits. Au moyen de tout cela, le temps passe vite, dans notre prison magnifique. Nous avons la vue de la terre et de la mer, je suis avec mes amis, je prétends que nous

menons une vie de château; son seul inconvénient, c'est de nous arrêter. Nous sortirons d'ici le 11, et ne partirons de Malte que le 16, car il faut attendre le bateau; sans ce retard je serais maintenant sur la route de Paris, où vous arriverez, j'espère, aussitôt que moi, vers la fin du mois. Quel plaisir de causer longuement de l'Orient, d'oublier un peu la petite politique, qui plus que la petite morale est ennemie de la grande. Le spectacle des tracasseries personnelles me paraît encore plus fait pour vous décourager, que le contraste de la vie paisible des champs, avec la vie agitée de Paris. Cependant, il faut que vous teniez bon et restiez dans cette mêlée, afin de servir de votre caractère et de votre talent la cause des idées saines et des sentiments élevés. Quant à moi qui malheureusement trouve mes passions moins ardentes qu'elles ne l'étaient il y a quinze ans, j'ai senti dans ce voyage la passion du beau aussi vive que jamais, et par moments j'espère que Dieu me conservera assez de force et d'années pour faire aboutir à un ouvrage tous ces travaux, divers dans leur objet, mais dont la tendance a quelque unité. Cet espoir, peut-être ce rêve, me soutient, au milieu des tristesses de mon existence et de celles que me font éprouver tous les obstacles qui combattent le triomphe des idées que nous aimons. Voilà encore de fâcheuses affaires; en Grèce et à Constantinople il ne semble pas que la France ait l'attitude et l'influence qu'elle devrait y avoir;

on s'accoutume à ne pas nous compter et à ne pas compter sur nous. Comment cela finira-t-il? Pendant ce temps l'Angleterre et la Russie ont des plans et les suivent avec une persévérance inflexible.

« Mais nous parlerons de tout, cet hiver, au coin de votre feu, avec nos excellents amis Beaumont et Corcelle. En attendant, si vous leur écrivez ou si vous les voyez avant moi, dites-leur de ma part toute sorte d'amitiés vraies; mais surtout dites à Mme de Tocqueville combien j'ai été touché de son aimable et affectueux souvenir. Je me fais une grande joie, l'année prochaine, de ne pas aller plus loin que le département de la Manche, d'y avoir de bonnes causeries, d'y lire de l'allemand, d'y jouer au billard, et de mettre au service de vos intérêts électoraux tout l'avantage que pourra me donner, dans la question d'Orient, mon voyage à Constantinople.

« Adieu, très-cher ami, mille tendresses.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Châteaubriand à J.-J. Ampère.

Lyon, 17 juin 1842.

« Je reçois à Lyon, monsieur, à la fin de ma course, la lettre si aimable que vous avez bien voulu m'écrire à Marseille. J'avais déjà quitté une tombe qui vous intéresse et à laquelle j'ai laissé une croix, j'espère que vous ne m'en voudrez pas. J'ai été reçu partout comme en triomphe, et en vérité je ne puis m'expliquer pourquoi je porte un nom si populaire, à moins que ce ne soit à cause que je suis chrétien, et le peuple a l'instinct de cette *grande nation* qui a rempli la terre et reconnaît un frère qu'il n'avait pas vu. J'ai fini ma course au golfe Juan, la nuit, sur ce rivage où Bonaparte a débarqué. J'aurais voulu que vous fussiez avec moi au bord de cette mer si paisible, sous ce ciel plus beau que celui de l'Italie même, en face de ces îles de Lérins où le monde chrétien commence en Occident, civilisation que Bonaparte a tuée sur ces mêmes bords. Je vous assure que vous auriez tiré bon parti de ces divers mondes et de ces diverses destinées.

« Je vais enfin vous revoir, monsieur. J'espère trouver notre petite société établie à l'Abbaye-aux-Bois, auprès de celle qui nous charme tous.

« A vous, monsieur, bien sincèrement et pour jamais.

« CHATEAUBRIAND. »

De M. Lenoir à J.-J. Ampère.

Paris, 22 juin 1842.

« Cher ami, je n'avais point de vos nouvelles, Mohl non plus; M[me] Félix venait de partir pour Neuilly; enfin Ballanche me dit que vous êtes un peu mieux, grâce au silence gardé depuis quelques jours. Continuez donc ce repos, souverain remède pour les douleurs du larynx.

« Vous m'aviez donné la fièvre en m'annonçant, vendredi dernier, qu'il y avait une cabale contre vous. J'ai été aux informations et M. Lenormant m'affirme que les 9,000 francs Gobert vous resteront cette année. Dieu soit loué, cher Jean-Jacques, cela accroîtra le petit capital pour les vieux jours.

« A la Ferté-sous-Jouarre, j'étais parvenu à obtenir une meilleure chambre pour *le cousin,* sans augmentation de pension, fixée à cinq cents francs par an; il avait fallu discuter longuement avec la supérieure à ce sujet, et payer d'avance trois mois, c'est-à-dire *cent vingt-cinq francs.* Cette affaire réglée me semblait assurer votre

tranquillité au moins pendant quelque temps; mais voilà que ce matin je reçois une missive de la supérieure, laquelle m'apprend que M. de Soutières est encore une fois disparu. Attendons-nous à de nouvelles escapades. Quel affligeant animal! . . . .

« LENOIR. »

Cet affligeant animal est venu au monde avec un cerveau à l'envers, non pas complétement aliéné, mais assez extravagant pour attenter à chaque instant au repos et à la fortune des siens. Doué d'une certaine facilité et pourvu d'un entêtement indomptable, l'étude n'avait eu chez lui d'autres résultats que de favoriser les entreprises d'une imagination déréglée. Durant sa jeunesse, se servant de ses notions superficielles en chimie, il avait voulu faire de l'or; dans son âge mûr, il demandait à l'algèbre le secret de gagner au jeu. Un extérieur grotesque, des allures maladroites, ahuries, empressées, gênantes, achevaient les agréments du personnage, mais n'altéraient en rien la confiance imperturbable qu'il avait en lui-même. Vraiment digne de figurer dans un roman comique, il était devenu maintes fois le héros d'aventures étranges, toujours insupportables et onéreuses à ceux qu'il nommait ses bienfaiteurs. Tantôt il suivait une troupe de comédiens ambulants qui exploitaient son

physique et sa faconde intarissable ; tantôt il devenait la proie d'escrocs qui l'emmenaient de ville en ville, profitant de ses monomanies pour attirer les dupes et les dépouiller; devant un tapis vert les filous l'entouraient, vantaient sa science occulte, mystérieuse et certaine. Quand le tour était fait, le malheureux, abandonné par ceux dont il ignorait absolument les coupables desseins, appelait à son aide parents et amis. Mais ces derniers, à bout de patience et de générosité, ne répondaient plus. Un seul se laissait toucher encore, c'était André-Marie. Parmi les charges de la succession paternelle, le protectorat à exercer au profit du *cousin* n'était pas la plus légère; partout Jean-Jacques entendait parler de son persécuteur, dont les épîtres burlesques, interminables, traversaient les mers, le désert, et finissaient par arriver à destination. Cette prose, malgré les accès de mauvaise humeur qu'elle avait provoqués autrefois, faisait sourire le voyageur quand il s'en souvenait à quinze ans de distance.

Depuis 1812 jusqu'en 1836, André-Marie continue à secourir ce paresseux incorrigible. Jean-Jacques l'assiste et le fait vivre jusqu'à son dernier jour, et enfin le 1er février 1848, il achète au cimetière de Montrouge deux mètres carrés de terrain pour fonder la sépulture de feu M. de Soutières, qui vient de mourir à soixante-dix ans, dans la maison de retraite de La Rochefoucauld.

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 14 août 1842.

« Cher ami, vous dire qu'on vous désire à Tocqueville n'est rien vous apprendre de nouveau, et quelle que soit votre modestie, vous ne vous faites point d'illusion sur ce sujet-là. Quand y viendrez-vous? Ma préférence, je l'avoue, serait que vous laissiez s'écouler le mois prochain; voici mes raisons : je n'ai pas voulu faire de visite avant les élections, mais j'ai promis d'en faire après. Une partie de septembre, je serai occupé à courir dans le Cotentin et autres lieux où ma domination s'étend. De plus, j'aurai certainement des voisins qui iront et viendront pendant ce moment-là, et j'aime à vous tenir tranquillement, avec un ou deux intimes, entre quatre murailles : c'est là ce que j'appelle jouir réellement les uns des autres. C'est l'été qu'il faut recevoir ses connaissances à la campagne; mais, pour les vrais et bons amis, l'automne et même l'hiver, avec ses longues veillées au coin d'un grand foyer flambant, sont les saisons qui me plaisent. Si vous ne pouvez pas venir en octobre, venez le plus tôt possible. Ma femme ne me pardonnerait jamais mes *théories* sur l'amitié à la campagne, si le résultat était que vous ne vinssiez pas du tout. Ainsi, entendons-nous bien; mon

De J. Mohl à J.-J. Ampère.

Stuttgard, 19 octobre 1842.

« Mon cher Ampère, il y a un siècle que j'aurais dû vous écrire, mais l'excès du *far niente* dont je me régale m'en a empêché; des maladies de famille et l'attente de mon frère, qui revient d'Ischia, me retardent encore. J'espère cependant rentrer au bercail vers la fin du mois. Si vous avez tenu bon à Paris, vous aurez dû jouir d'une température sublime; ici tous les puits étaient desséchés et le bétail périssait faute d'eau et de nourriture.

« Heureusement l'automne est aussi beau que possible, et la population est depuis quinze jours dans les vignes à récolter, à lancer des fusées et autres légumes de ce genre. Le tout se complète d'une soulographie générale, grâce au vin nouveau. Stuttgard est une ville cruellement littéraire, et j'ai subi hier un souper esthétique des plus raffinés. J'étais à côté d'une dame qui a versé pendant trois heures dans mon oreille un torrent d'apophthegmes, de jugements sommaires, de sentences et de sentiments que je ne pourrai digérer de longtemps.

« Le beau monde n'est pas aussi savant, mais en revanche, il est adonné à toutes les folies qu'il peut accumuler. Les élégantes m'ont développé leurs systèmes homœopathiques, hydrothérapiques, sympathiques, ma-

gnétiques et autres. Elles croient aux esprits, au mauvais œil, aux présages de toute espèce, et j'ai eu soin de greffer sur leurs superstitions indigènes toutes les fantasmagories orientales de ce genre, dont je pouvais me rappeler dans le moment; de sorte que je les ai laissées terrifiées, à l'idée des malheurs qui les menacent à chaque instant, sans qu'elles s'en doutent. Il est curieux d'observer le contraste qu'il y a chez les gens de ce pays entre leurs opinions et leurs natures. Ils se plaisent aujourd'hui à des combinaisons parfaitement révolutionnaires et s'attendent *paisiblement* à un changement total de tout ce qui existe : si Dieu ou le diable veulent donner une secousse au monde, ils trouveront ce coin de l'Allemagne bien préparé, sans effervescence ni mécontentement. Le pays est prospère, le gouvernement doux et très-populaire; mais, je le répète, il y a néanmoins une conviction de l'instabilité des choses qui est singulière. . . . .

« Dans d'autres endroits c'est différent; on est réellement très-peu satisfait en Hanovre, en Bavière : ils souffrent des distractions asiatiques du roi; à Baden, le grand-duc boit, et sait à peine ce que les ministres lui font signer.

« En littérature, je ne vois rien de nouveau qui pourrait vous intéresser. On écrit énormément sur l'histoire; chaque ville fait la sienne, tirée de documents dont on ne s'est pas encore servi. On écrit la prose infiniment mieux qu'autrefois; il n'y a pas de grands auteurs, mais

la masse a fait des progrès que je n'avais pas soupçonnés. Les phrases sont plus courtes et mieux tournées. Le genre de Tieck et de Gœthe dans la seconde moitié de sa vie est tombé en mépris, le genre ambitieux de Jean Paul et de son école est oublié, mais il ne paraît pas beaucoup de choses remarquables. Les journaux ont une tendance très-nationale et dangereuse pour l'état actuel et les trente principautés. Louis-Philippe est adoré et admiré. Il est singulier d'entendre à quel point le ton change sur lui, aussitôt qu'on passe le pont de Kehl : c'est du noir au blanc. La disposition du pays est industrielle plus qu'en France, ce qui détermine une grande haine contre l'Angleterre ; le système protecteur est très-populaire ici. La Prusse s'y oppose et le roi en souffre dans l'opinion publique ; on lui forcera la main, je n'en doute pas, quoique le congrès des douanes qui a eu lieu à Stuttgard pendant mon absence, n'ait rien produit. Les congrès scientifiques sont devenus une épidémie, il y en a de toutes les couleurs, et *tant*, qu'ils ne savent où tenir leurs séances, parce que les villes et les princes refusent de payer les frais.

« Julien m'abreuve de sa querelle et m'a envoyé son bouquin, que je n'ai pas lu et que je ne lirai pas. J'ai assez protesté contre cette manière de confectionner une grammaire, pour avoir le droit de me dispenser de l'ouvrir. La guerre entre ce Chinois et Pauthier dépasse toutes les prévisions ; ils sont si ardents et si longs à se

réfuter que le journal y chavirera. Je ne sais où tirer l'échelle, car chacun veut le dernier mot. Je maudis le jour où cela a commencé. Pour mon propre compte, j'ai répondu à Quatremère, qui me menace d'une énorme réplique. C'est une maison de fous que la littérature orientale.

« Mignet m'a tiré une fameuse épine du dos en faisant rendre à Hogdson la croix, que nous lui avions fait donner, et qu'on venait de lui retirer par une stupidité de l'autre monde. Mais c'est tout un drame en cinq actes et des plus compliqués; les détails en rempliraient, comme dit Sancho, une peau de vache. En arrivant je serai sous une avalanche d'épreuves à moi et aux autres, qui finiront par me désespérer. Un jour je prendrai en toute hâte un grand parti et ne laisserai plus trace palpable de ma personne; ils corrigeront alors leurs épreuves tous seuls, ils se battront et même ils s'entendront; ils donneront des croix à tous les Américains qui leur plairont et je me frotterai les mains dans quelque coin, où l'art d'écrire est inconnu : je penche toujours pour les Cafres, il est vrai qu'ils commencent (*horresco referens*) à avoir des imprimeries pour se régaler d'A, B, C, d'almanachs, de bibles et de catéchismes. Tâchez seulement de ne pas courir le monde en ce temps-là, pour sauver de mes mains votre saint-frusquin, que je serais peut-être tenté d'aller porter aux Hottentots.

« MOHL. »

« *P. S.* Je vous prie de dire à Mme Félix de réparer mon tapis avec les morceaux qu'elle possède, de raccommoder ma robe de chambre et de faire poser le tuyau de mon poêle. »

Au mois de décembre 1842, Jean-Jacques est élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à la place de M. de Gérando.

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Bougy, 26 décembre 1842.

« J'ai lu hier dans le journal, mon très-cher ami, la nouvelle de votre élection. Je n'ai que faire de vous dire qu'elle m'a vivement réjoui : voilà un bon succès pour la forme et pour le fond, car il n'y a pas seulement majorité, mais majorité très-grande, si le journal dit vrai. Vous voilà plus pauvre de dix mille francs. Votre Académie, dont je disais beaucoup de mal avant qu'elle vous eût élu, ne vous aurait pas laissé jouir longtemps

de cette rente si méritée cependant, elle vous l'eût enlevée sous peu, malgré le jugement du public. Vous avez donc bien fait de troquer cette position incertaine, contre un siége de l'Institut noblement gagné et obtenu avec les deux tiers des voix.

« Vous m'aviez, si je ne me trompe, promis de m'écrire ici. Je ne vous aurais jamais pardonné de ne l'avoir pas fait si vous aviez été battu, mais la joie de votre victoire efface toutes les autres impressions. Nous retournerons, je pense, à Paris, de mercredi en huit, 4 janvier. Je veux assister le lendemain à la présentation de M. Patin, et c'est là, mon cher confrère, que je vous serrerai la main pour la première fois, comme il convient de faire, quand on a l'honneur d'appartenir à un aussi grand corps que celui de l'Institut.

« On me remet votre lettre, je vois que j'avais tort de me plaindre, recevez au contraire mille remercîments pour tout ce que vous me dites de Tocqueville ; vous êtes bien bon d'aimer un peu notre vieille demeure et d'en garder un souvenir agréable. Vous n'avez à vrai dire qu'une seule bonne raison pour vous y plaire, c'est que vous savez qu'on aime à vous y voir. Ce charme manque souvent à nos plus beaux palais. Je n'ai pas besoin de vous répéter que ma femme a pris une très-vive part à votre triomphe. Personne n'y a été indifférent ici, et l'article qui vous concerne a été lu à haute voix dans le salon, et accompagné de commentaires dont votre mo-

destie aurait eu à rougir, mais dont votre cœur aurait été content.

« Mille amitiés.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De Châteaubriand à J.-J. Ampère.

Bourbonne, 17 juillet 1843.

« Vous êtes un flatteur, monsieur; heureusement que vous ne parlez que de ma jeunesse dont je ne me soucie plus. Il y a bien loin des jours des *Martyrs* aux jours de ma décrépitude. J'écrivais seul alors, je n'avais pas besoin d'interposer une main étrangère entre moi et mes amis. La visite des collégiens a recommencé, ils sont tous arrivés avec leurs régents en faisant une musique à rendre les gens sourds. Mais mon oreille française est dure.

« Mme Récamier a pris beaucoup trop au sérieux ce que je lui disais de mes douches : elles m'ont agité un peu dans le moment, mais je crois qu'elles me feront beaucoup de bien. Nous pourrons paraître dignement cet automne. Je voudrais, s'il était possible, ne plus me traîner comme je le faisais aux yeux de mes amis; j'étais honteux de la peine qu'ils en éprouvaient. J'espère bien-

tôt partir pour la Chine avec vous; nous emmènerons Mme Récamier et le mandarin ès lettres, le grand Ballanche. Allons, monsieur, je vous demande la permission d'être moins respectueux que vous et de vous embrasser tendrement. Les vieillards sont comme cela, ils ne voient pas qu'on se soucie fort peu de leur accolade paternelle.

« Je m'en vais sur mes coteaux revoir quelques alouettes avec lesquelles je me suis fort lié, leur faire mes compliments de cette belle matinée d'Italie dont nous jouissons aujourd'hui.

« Je veux vous prouver que je puis encore signer et non pas faire une simple croix.

« CHATEAUBRIAND. »

Depuis longtemps, épris de la science de Champollion, Jean-Jacques prémédite un voyage en Égypte et veut s'y préparer, dès l'année 1843, en allant étudier pendant ses vacances le langage hiéroglyphique dans les musées d'Italie. L'automne suivant, M. Villemain décide que M. Durand, médecin et artiste, le suivra sur le Nil. Cette délicate attention du ministre avait un double but.

Parmi les hommes éminents et bons que Jean-Jacques avait choisis pour amis, on est heureux de nommer Ozanam et de trouver ici mêlés aux vœux du départ,

aux regrets de l'absence, des témoignages d'affection et de reconnaissance.

D'Ozanam à J.-J. Ampère.

Paris, le 12 novembre 1844.

« Monsieur et bien cher ami,

« Je viens vous apprendre la grande nouvelle. Enfin, samedi à deux heures, M. le ministre de l'Instruction publique a signé ma nomination[1]. Déjà la présentation du Conseil académique avait été unanime comme celle de la Faculté; il semblait donc que tout était fini. Et cependant, pour justifier ce que vous disiez si bien les alarmes du dernier moment, nous avons su que M. le Ministre ne voulait plus terminer l'affaire, et donnait ordre de poser l'affiche des cours avec ma qualification en blanc. Il a fallu que M. Leclerc y mît un zèle et une fermeté peu ordinaires et qu'il arrachât littéralement la signature. Enfin la chose s'est faite, exécutée hier par ma prestation de serment entre les mains du doyen, publiée aujourd'hui dans les journaux, portée à mes amis

1. Nomination d'Ozanam au Collége de France, à la chaire laissée vacante par la mort de Fauriel.

des quatre coins de la France par les organes de la publicité. Assurément nous attendions cette conclusion comme un grand bonheur, et toutefois il faut vous confesser que notre joie a été beaucoup plus vive encore que nous n'eussions pensé. Il est presque humiliant d'être si ému d'un avantage si temporel. Mais, dans le premier moment, cette fin mise à tant de craintes et de sollicitudes, cette sécurité naissante, ce sentiment de paix nous a touchés jusqu'aux larmes. J'étais si heureux de voir qu'une chère vie attachée à ma vie serait désormais assurée, autant que faire se peut humainement, contre les soucis et vicissitudes qui fatiguent les plus nobles cœurs ; qu'un rang honorable et digne d'elle lui était donné, et qu'en même temps je me trouvais dans des conditions d'indépendance qui me permettraient de faire mon devoir sans crainte de soupçons mortifiants et d'interprétations menaçantes !

« Bientôt les félicitations de nos amis sont venues ajouter à la douceur de ces premiers moments ; nous ne savons si nous sommes plus joyeux de notre succès que du plaisir qu'il fait à tant de gens de bien, à tant de personnes respectables, bonnes et dévouées. Je savais, et Dieu nous en avait fait faire l'expérience, qu'on avait besoin de ses amis dans la tristesse ; mais nous ne savions pas qu'on en eût tant besoin dans le bonheur. Nous nous en apercevons assez au vide que nous fait votre absence, et c'est pourquoi j'ai voulu vous dire

longuement et fraternellement, comme vous l'aimez, tout ce que nous avons ressenti dans une circonstance si grande. Il faut que vous jouissiez un peu de ce que vous avez fait : vous qui, après Dieu, êtes l'auteur de toute cette prospérité, vous qui m'avez pris comme un frère dans la maison de votre saint et glorieux père, qui m'avez mis en chemin, qui m'avez conduit d'épreuve en épreuve et de degré en degré jusqu'à cette chaire où je ne m'assieds que parce que le seul homme qui en fût vraiment digne n'a pas voulu s'y asseoir. C'est ainsi que la Providence miséricordieuse, dont les desseins paraissent si beaux quand on les voit d'un peu loin dans leur ensemble, me ménageait à Lyon, à l'âge de dix-huit ans, la connaissance de votre cousin, M. Périsse, qui voulait bien me faire faire quelques bonnes œuvres, afin que, par son entremise, je vous fusse adressé et que vous fissiez peu à peu, par vos exemples, vos conseils et enfin par votre généreux désintéressement, toute ma vocation littéraire. Je vois assez tout ce que m'imposent de si grands bienfaits. Vous m'aiderez à ne point m'en rendre indigne : je veux que vous n'ayez jamais à regretter votre ouvrage. Mais ce que je veux dès à présent, c'est que, à ce premier rendez-vous où vous allez trouver les lettres de vos amis, vous trouviez aussi mes tendres, mes chaleureux remercîments; c'est que durant cette navigation où toutes mes pensées vous accompagneront, le souvenir de la bonne action que vous avez faite ne

vous quitte pas, et qu'il soit en vous comme l'une de ces bénédictions infiniment douces que le ciel répand dans les belles âmes.

« Adieu, monsieur et cher ami, que vous dire encore, sinon que nous vous aimons, non pas seulement Amélie et moi, mais mes frères, notre famille, tous mes amis qui savent et qui admirent ce que je vous dois.

« Votre ami, votre heureux ami,

« A. F. OZANAM. »

De Ballanche à J.-J. Ampère.

Jeudi, 26 novembre 1844.

« Mon très-cher bon ami,

« Mme Récamier a eu ces jours derniers quelques atteintes de névralgie. Hier elle allait incomparablement mieux. M. de Châteaubriand est dans l'état où vous l'avez laissé, c'est-à-dire bien, à ses jambes près. Mérimée a lu à M. Lenormant son discours de réception. Il est très-bien et court. Mérimée a raconté avec beaucoup d'intérêt cette première jeunesse toute capricieuse, qui faisait déjà pressentir l'écrivain fantastique, au milieu même des scènes les plus désolantes de ces temps

odieux. Rien n'est encore fixé pour le jour des réceptions.

« Une intrigue de main de maître s'est organisée dernièrement. Il ne s'agissait de rien moins que de faire passer les *Mémoires d'outre-tombe* par l'ignoble filière du feuilleton. M. de Châteaubriand a revu son traité, dont il avait oublié toutes les stipulations. Or ce traité est une digue infranchissable : les spéculateurs en seront pour leurs manœuvres. J'ai eu hier l'occasion de voir M. Paulin ; il m'a raconté tous les détails du succès scandaleusement européen du *Juif errant*. Toute la terre le dévore : il voyage plus rapidement que le choléra. Les éditions illustrées se multiplient sur tous les points du globe. Les signes de décadence vont trop vite. Les saturnales du feuilleton français envahissent le monde. Apportez-nous les palimpsestes de ces vieilles civilisations que vous allez étudier : cela nous distraira de nos regrettables fantaisies. Toutefois, au milieu de ce débordement dont les honnêtes gens gémissent, il se forme des oasis pures et salubres où nous nous réfugierons et où nous vous préparerons une agréable retraite.

« J'ai jeté ce soir de l'eau froide à pleine effusion sur l'enthousiasme de Mme de Lajolais pour le *Juif errant*. Afin de vous donner une idée de la férocité de la contagion, je vous dirai que l'honnête Mme Tastu est aussi sous le charme de la reine Bacchanale.

« M. Lenormant reprend son cours d'aujourd'hui en

huit. M. Briffaut est retenu chez lui, avec des alternatives de souffrance et d'apaisement. Hélas! hélas! nous le visitons tant que nous pouvons; c'est une vraie pitié de voir un si digne homme atteint d'un mal dont l'issue ne peut être que funeste.

« Vos lettres sont vivement attendues, et le temps viendra où ce sera vous que nous attendrons avec bonheur.

« Je vous embrasse tendrement.

« BALLANCHE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Paris, 2 décembre 1844.

« Je ne veux pas, mon bon ami, laisser partir la lettre de Marie, sans ajouter un mot de mon côté. J'ai été très-contrarié, le jour de votre départ, de ne pouvoir aller vous dire adieu et vous serrer la main. Tandis que vous vous enfoncerez dans la haute Égypte, on pensera souvent à vous dans la rue Castellane et on s'occupera de vos pérégrinations. N'êtes-vous pas un peu de la famille? Vous êtes du moins de cette famille intellectuelle et morale qui a pour lien les sentiments et les idées. En ce sens,

je vous tiens pour un de mes parents et des plus proches. Que vous êtes heureux d'entreprendre un si beau voyage! Que j'envie votre sort et que je maudis le mien qui m'attache au centre de ce tourbillon au milieu duquel je trouve si peu de satisfaction véritable, tant de troubles, de misères, et loin duquel peut-être je ne pourrais plus vivre! Le cœur humain est un problème dont nous n'aurons jamais le mot, et nous ne nous comprenons pas plus que tout ce vaste univers. Ne nous oubliez pas, je vous prie, en arrivant sur les rivages égyptiens; je dis nous, m'identifiant pour le moment au journal. J'ai mis l'autre jour dans cette feuille un article signé, que j'aurais voulu vous faire lire.

« Je finis, non sans vous souhaiter toutes les prospérités qu'un voyageur peut désirer.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

Bien des merveilles à contempler, des hiéroglyphes à déchiffrer, à découvrir, attendaient Jean-Jacques dans ce voyage d'Égypte, qu'il devait prolonger et terminer fructueusement aux dépens de sa santé. « J'ai tenu bon, écrit-il, pendant qu'il est en quarantaine avant de rentrer à Paris, j'ai tout vu, je n'ai consenti à être atteint et je ne l'ai été *sérieusement* qu'après avoir accompli ma tâche. » Pour traverser une plaine brûlante

et arriver jusqu'aux tombeaux qu'il allait chercher, Ampère se faisait couvrir de laudanum et attacher sur sa monture, où la faiblesse ne lui permettait plus de se tenir sans aide. *Héroïsme* qui devait se payer par quinze mois de souffrances très-vives.

Plus tard, au coin du feu, racontant ses prouesses, il ne pouvait s'empêcher de sourire, en se rappelant les consolations philosophiques que lui offrait au plus fort de l'épreuve, son compagnon, le docteur Durand, décidément plus artiste que médecin. « Tout en retraçant avec un acharnement passionné la figure de Mme Sésostris, dont il était amoureux, ce bon et véridique docteur, disait Jean-Jacques, me confiait avec complaisance que sous le climat d'Égypte la dyssenterie ne se guérissait guère; mais qu'à tout prendre la vie ne valait pas grand'-chose et qu'il était bien moins difficile d'en sortir qu'on ne croyait. »

En dépit des notes à mettre en ordre, et de tous les cabinets de lecture du quartier Latin, le temps fut long pour le malade, cloué dans sa chambre, sur son lit, ou sur un fauteuil. Il fallut, tout d'abord, renoncer aux chères habitudes de l'Abbaye-aux-Bois. L'âge et la santé de Mme Récamier la rendaient sédentaire. M. Ballanche s'affaiblissait, M. de Châteaubriand sentait le poids des ans; ses jambes le soutenaient à peine, et son regard, toujours beau, semblait ne rien fixer avec intérêt : il s'ennuyait. La présence et le dévouement d'Ampère eussent

été plus que jamais nécessaires ; son cœur le devinait, et cette pensée lui rendait insupportable les lenteurs de sa convalescence. Quelle distraction, charmante en effet, son esprit et sa mémoire rapportaient à ce monde en déclin ! Quel passe-temps doux et facile de changer ainsi de ciel et de climat, sans sortir de chez soi, dans ces récits variés et lointains ! Que de souvenirs s'enchaînaient aux souvenirs !

Au commencement d'août 1846, Jean-Jacques, installé au château de Mouchy, soumis à un régime encore sévère que surveille la maîtresse de la maison, relit et corrige ses articles sur l'Égypte qui vont paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Entre Mme la vicomtesse de Noailles, et sa fille Mme la duchesse de Mouchy, l'hospitalité doit paraître douce à Jean-Jacques ; car il est auprès de deux amies véritables ; l'une et l'autre lui ont gardé, jusqu'à la fin de leur vie, une affection délicate et profonde.

En 1849, quand l'Abbaye-aux-Bois, devenue déserte, laissera sans foyer un homme désolé, la vicomtesse essayera de l'attirer sous son toit, dans un pavillon dépendant de l'hôtel d'Astorg. De cette personne remarquable, auteur d'une notice sur Mme la princesse de Poix, sa grand'mère, M. Ampère a tracé une esquisse frappante, dont nous détachons quelques lignes. « Douée pour les arts, dit-il, elle saisissait la ressemblance avec son crayon comme avec sa plume, en met-

tant en relief le trait irrégulier; âme sincère, cœur généreux, jugement ferme, charmant esprit, rapide et droit, mêlé de verve et de bon sens. Caractère tout plein de vraie noblesse, de bonté vraie, dont on entendait l'accent entre deux saillies. »

De la vicomtesse de Noailles à J.-J. Amoère.

Mouchy, 23 août 1846.

« Vous êtes aimable, monsieur, de nous regretter un peu; il me paraît impossible qu'un lieu où vous occupez tant de place n'en ait pas une dans votre souvenir. Je me flatte que vos amis ont été satisfaits de l'état où nous vous avons rendu à eux; conservez-le, soyez prudent, pensez à moi quand vous serez à table, et que votre conscience me questionne. Prenez bien garde à l'humidité, surtout à Maintenon; je voudrais être sûre que vous y trouverez le beau temps; ne vous laissez pas loger au rez-de-chaussée. Enfin continuez votre régime, et surtout continuez-nous votre amitié. Je ne vous cache pas que je me sens des droits sur vous depuis votre séjour ici, par l'intérêt qui s'est joint pour moi à mes vieux sentiments, et que j'ai besoin de vous suivre ab-

sent, et de savoir comment vous vous portez et comportez.

« Nous avons revu hier Henri, qui vous regrette. Notre ami Bonar est encore à Paris, labourant sa pauvre vie dans les locomotives et les railroads; mais n'est-on pas trop heureux quand on se compare aux habitants de cette vallée des environs de Rouen? Quelle horreur! Je voudrais bien voir une trombe (de loin). Quel bizarre spectacle qu'une pyramide à l'envers qui se promène en zigzag!

« Parlez de nous, monsieur, à Mme Récamier et à son salon, dont le nôtre est souvent occupé.

« Je voudrais savoir M. Briffaut mieux portant, et vous aussi content de votre santé qu'avant la haute Égypte.

« Recevez encore une fois l'expression de nos vœux, avec celle de notre tendre et sincère amitié; je dis *notre*, car mes enfants veulent y être compris.

« N. N... »

De J.-J. Ampère à M. Ballanche.

Vanteuil, 1846.

« Cher monsieur Ballanche, je serai content si par un de ces petits billets que vous écrivez si bien vous

m'apprenez que vous vous portez mieux, et que la santé de Mme Récamier est bonne. La lettre de M. David, assez satisfaisante sur ce point, m'a cependant fort troublé, en me représentant, sous des couleurs sombres, la disposition morale de l'Abbaye-aux-Bois. Il ne me parlait que d'*accablement* et de *tristesse*. On écrit ainsi d'après ce qu'on éprouve soi-même dans le moment, et celui auquel on s'adresse reste tourmenté d'une impression qui est peut-être changée, et qu'il continue à subir : c'est un des grands inconvénients de l'absence.

« M. de Châteaubriand ne se remontera-t-il pas, ne reprendra-t-il plus à quelque chose ? Je le désire vivement pour lui et pour Mme Récamier, qui porte tout le poids de ses abattements.

« Et vous, ne vous remettrez-vous point à un travail modéré dès que vos forces le permettront ? Vous avez certes le droit de vous reposer, votre œuvre est faite, cette œuvre est grande ; mais vous pouvez donner encore quelques coups de ciseau à la belle statue.

« J'espère que le passage de Mme Lenormant aura un peu ranimé la *morte-saison*. C'est une fatalité que ce moment soit celui où tout le monde se disperse ; mais comment faire ? Je ne pouvais et ne voulais pas me dispenser de venir à Vanteuil : c'eût été porter une atteinte sérieuse à des liens qui datent de mon enfance. Et en venant je sens un vrai déchirement. Que la vie est difficile ! Je ne puis non plus manquer à ma promesse don-

née et renouvelée à Tocqueville, et de cela encore je ne jouirai certes pas sans mélange. Enfin dans quelque temps tout sera fini, et l'hiver ne nous séparera pas.

« Adieu, cher monsieur Ballanche, ai-je besoin de vous dire comment il faut parler de moi à Mme Récamier, après elle, à M. de Châteaubriand et à M. David?

« J.-J. AMPÈRE. »

Avec l'année 1847 commence pour l'Abbaye-aux-Bois une succession de tristesses. Au mois de février, Mme de Châteaubriand est enlevée presque subitement. Jusqu'à cette époque, son mari, bientôt âgé de quatre-vingts ans, avait pu se transporter dans le salon de la rue de Sèvres; mais aujourd'hui, la paralysie envahissante rend tous ses mouvements difficiles, son deuil récent assombrit ses pensées, augmente sa passion de la solitude; plus que jamais indifférent aux événements de ce monde, une seule chose l'intéresse encore, interrompt parfois ses longs silences, ranime sa physionomie éteinte : c'est la lecture de ses mémoires faite à haute voix devant un petit groupe d'intimes, Ballanche, M. de Noailles, Paul David, Louis de Loménie, Mme de Cafarelly et enfin Mme Récamier, exacte et pressée d'ar-

river à ces rendez-vous sous la protection de Jean-Jacques.

« La porte s'ouvre, dit M. de Loménie[1], voici d'abord la Béatrix du moderne Alighieri ; elle s'avance toujours belle de cette beauté immortelle et suave de la grâce, mais elle s'avance d'un pas timide, les bras un peu étendus en avant, car sur ses yeux, dont le regard était si doux, pèse un nuage que la main de l'art n'a pu dissiper encore. »

Il y avait loin de ces réunions graves et restreintes à celles dont parle Sainte-Beuve[2], quand le glorieux auteur du livre d'outre-tombe, entouré d'hommages, fatigué d'adulations, voyait s'incliner devant lui ces élus choisis parmi les talents d'élite, ces femmes habituées à briller entre toutes les plus brillantes renommées d'élégance.

Malgré les efforts courageux de Mme Récamier, il devient impossible de retarder davantage l'opération qu'elle doit subir. M. Blandin enlève une première cataracte, et d'abord tout semble réussir. Malheureusement, au moment critique de la convalescence, alors que le repos du corps et un grand calme d'esprit sont de nécessité absolue, le philosophe de l'Abbaye-aux-Bois, l'ami fidèle par excellence, est menacé d'une

1. Article sur Châteaubriand, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1849.

2. Article de la *Revue des Deux-Mondes*. Avril 1834.

pleurésie. En vain cherche-t-on à cacher ce danger; Mme Récamier le devine; une vive inquiétude la saisit; elle arrache le bandeau qui lui dérobe encore la lumière, quitte sa chambre pour arriver au lit de Ballanche, le soigne, l'encourage et le console. Il succombe la main dans la main qu'il chérit, en disant : « Je m'endormirai dans le sein d'une grande espérance et plein de confiance dans la pensée que votre souvenir et le mien vivront d'une même vie. »

C'est M. de Tocqueville qui est chargé de prononcer quelques paroles sur la tombe de Ballanche.

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Le 20 juin 1847.

« Mon cher ami, je ne suis pas sans inquiétude sur vos affaires ; il paraît certain que Lamartine, fidèle à lui-même, votera pour M. Vatout. Quant à M. Molé, j'ai frappé deux fois à sa porte sans pouvoir me la faire ouvrir. Rémusat prétend savoir qu'il n'ira pas à l'élection ; il lui est bien difficile, en effet, de sortir de la solitude dans laquelle il se tient, pour se présenter à une réunion aussi publique.

« J'ai été hier, en votre honneur, voir Briffaut ; je lui

ai peint très-vivement les chances de M. Vatout en lui montrant toutes les conséquences du fait les plus propres à l'animer. Il m'a paru, en effet, fort animé sur la question; mais je n'ai jamais pu l'amener à dire qu'il irait, et je n'ai pas osé l'en presser directement, tant je trouvais qu'il ressemblait déjà à l'académicien dont vous serez bientôt appelé à prononcer l'éloge. Reste donc M. de Châteaubriand; croyez qu'il est *capital* pour vous qu'il vienne; faites de grâce tout ce qu'on peut dignement et utilement faire de ce côté; ne me donnez pas la douleur de proclamer jeudi le nom de ce gros et pourtant si plat homme.

« Tout à vous.

« Alexis DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère [1].

Mardi matin 1847.

« Mon cher ami,

« M. Guizot est venu solennellement hier à mon banc me demander si, lorsque viendra l'époque de votre présentation au roi, vous consentiriez à être présenté au

1. Dix neuvième lettre, imprimée dans le recueil Beaumont, deuxième volume.

susdit prince. J'ai répondu de vos sentiments mon
chiques et même dynastiques, et j'ai affirmé que v
accepteriez avec respect cette occasion d'entrer en cc
munication directe avec Sa Majesté.

« M. Guizot n'a pas voulu me croire sur parole; il ı
prié de vous adresser la question et de faire conna
votre réponse; écrivez-moi donc ou venez me dire d
mots aujourd'hui à la Chambre.

« Vous comprenez, du reste, que tout ceci n'est
fait pour vous, dont les opinions politiques sont c
nues. C'est un précédent qu'on établit pour avoir p
tard un prétexte de refuser la sanction royale aux en
mis du prince et de l'État.

« Tout à vous.

« Alexis DE TOCQUEVILLE. »

De la duchesse de Mouchy à J.-J. Ampère.

Vendredi, 17 juillet 1847.

« Je suis venue à votre porte, monsieur, et com
on m'avait menacée de ne pas arriver jusqu'à vous,
préparé ce petit mot, pour vous dire que passant un jo
à Paris, je voulais vous voir : je n'oserais reparaîtr
Mouchy sans l'avoir essayé. Mais voyez un peu m

impertinence ! Vous savez bien que nous sommes très-fiers de nos productions industrielles : eh bien ! monsieur, avec l'aide de Bénard, qui voudrait tant vous soigner encore, je suis venue à bout de faire faire sur *vos mesures*, par le *tailleur* de Mouchy, artiste distingué, un négligé d'étoffe de Mony. Il est pareil à celui de mon mari, et j'en ai offert à plusieurs amis qui ne s'en plaignent pas. Puis-je espérer que celui-ci aura le même sort, et qu'en vos jours de malaise, j'aime mieux dire de paresse, vous mettrez cette toilette en pensant à Mouchy, où vous deviez la trouver dans votre chambre ?

« Voilà bien des phrases pour vous dire que je vous envoye une robe de chambre; mais ce souvenir m'a paru si étrange qu'il fallait plaider les *circonstances atténuantes*.

« Bonjour, monsieur, je n'en finirais pas si je vous disais tout le chagrin que nous avons de vous savoir souffrant; nous souffrons aussi, puisque nous n'aurons peut-être pas le plaisir de vous voir : vous savez si bien que nous en sommes dignes.

« C.... »

Jean-Jacques, encore une fois repris d'une irritation de larynx et toujours sous l'influence du mal persistant gagné en Égypte, va partir pour les Eaux-Bonnes.

Mme Récamier pendant ce temps-là fera une visite au château de Mouchy et un séjour à Saint-Éloi, en Normandie, tandis que les médecins enverront M. de Châteaubriand à Dieppe.

Au pied des Pyrénées, Ampère visitera la terre de Villemartin, habitée et chantée par son prédécesseur à l'Académie, et recueillera sur place les éléments de son discours de réception. De la ville de Tours, première étape de son voyage, il adresse un billet à Mme Récamier.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Tours, 12 juillet 1847.

« J'espère, madame, que ces deux lignes écrites à la hâte seront assez à temps à Saint-Éloi pour vous souhaiter la bienvenue.

« Aujourd'hui je vous ai suivie avec une tendre anxiété sur votre route, et j'ai trouvé le soleil brûlant. Vous ne serez arrivée que demain, et moi je ne respirerai qu'en vous sachant dans le charmant cottage de famille, entourée de soins et d'une verdure qui, je l'espère, sera douce et salutaire aux yeux. Votre tristesse vous y suivra, hélas! mais du moins vous n'aurez près de vous

que des cœurs qui la comprendront et la partageront.

« Vous commencerez vos travaux sur cette chère mémoire, et bientôt vous pourrez me guider dans la pieuse tâche que j'entreprendrai.

« Adieu, madame, puisse ce temps pénible de l'absence nous donner à tous de la santé, de la force : il faut de la force pour vivre; il faut vivre pour s'aimer.

« . J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Cauterets (Hautes-Pyrénées), jeudi,
29 juillet 1847.

« Aujourd'hui, madame, je vous écris non pour avoir une réponse, mais pour vous parler, pour vous dire dans ma solitude quelques mots de tendre affection. Dieu veuille que vous soyez encore à la campagne! Dieu veuille qu'elle vous ait fait tout le bien que nous désirons, et que M. de Châteaubriand ne vous réclame pas trop vite. Mais si je ne sais où vous êtes, je sais bien les pensées qui vous poursuivent : vous êtes toute remplie du deuil et de la mémoire de l'ami qui ne peut se remplacer. Je m'associe bien intimement de loin à

ces pensées, à cette douleur, dans la vie monotone que je mène. Je suis sans cesse avec votre souvenir et avec le sien ; j'attends impatiemment le moment où je pourrai m'occuper de lui avec vous ; ce moment avance bien lentement.

« Je suis obligé de prendre les eaux avec un redoublement de précaution, pour qu'au lieu d'un bienfait, elles ne deviennent pas un inconvénient et même un danger. Je n'entends pas parler de M. Cousin, à qui j'ai écrit aux Eaux-Bonnes. Ce dont je suis bien convaincu, c'est qu'il ferait une haute imprudence de s'y arrêter.

« J'ai trouvé ici la sœur d'Adrien de Jussieu ; ce m'est une douce société.

« Après son départ je me plongerai dans le travail et la lecture. Je fuis toute distraction, toute liaison : quand on est loin de ses amis, il me semble qu'en étant seul on en est moins séparé.

« Adieu, madame, bien tendrement.

« J.-J. AMPÈRE. »

Il y a quelques mois à peine, la généreuse affection de Mme Récamier pour Ballanche avait anéanti tout espoir de succès après une première opération. Une seconde vient d'être tentée, et M. Blandin, en envoyant sa ma-

lade à la campagne, insiste pour qu'elle s'y repose longtemps ; mais l'isolement de M. de Châteaubriand à Paris abrége le séjour à Saint-Éloi, et la douloureuse préoccupation du déclin de son ami fait oublier à la convalescente sa propre vieillesse, ses ennuis et son infirmité. Décidée à ne pas ménager le reste de ses forces, elle déserte son salon et rompt avec les douces habitudes dont sa délicatesse croissante aurait un si impérieux besoin. C'est alors que Jean-Jacques revient plus que jamais à l'Abbaye-aux-Bois. Chaque jour il veut conduire lui-même Mme Récamier rue du Bac. Là, dans cette chambre solitaire, entre le paralytique et son ange gardien presque aveugle, Ampère passait des heures entières.

Qui dira les prodiges que sait inventer sa tendresse fidèle ? Son cœur, encore plus ingénieux que son esprit, les renouvelle sans cesse en essayant de ranimer quelques lueurs d'une *grande intelligence affaiblie*. Pour comprendre ce dévouement que rien ne lasse, il faudrait, comme nous, l'avoir mis à l'épreuve dix ans plus tard.

M. Blandin laissait croire à Mme Récamier que tout espoir de recouvrer la vue n'était pas perdu pour elle. Ses amis voulaient partager cette illusion ; chaque matin un petit billet de Jean-Jacques venait demander le bulletin de la nuit.

« J'étais bien triste hier soir, madame, écrit-il à la date du 15 décembre, de vous avoir laissée sous l'impression d'un de ces points d'arrêts dans ce que nous

considérons comme un progrès, hélas! bien lent, mais enfin un progrès. Je n'ose espérer beaucoup, mais j'espère cependant un peu (à force de le désirer) que le voile aura recommencé à s'éclaircir; n'oublions pas que les oscillations sont malheureusement nécessaires pour arriver à une amélioration soutenue et définitive.

« J'ai préparé mon travail sur M. Ballanche et vais m'y mettre en cessant de vous écrire. Je veux pouvoir vous lire bientôt *notre* ouvrage. Je suis pénétré, en m'occupant de lui, d'un sentiment à la fois bien triste et bien consolant; j'espère que nous aurons réussi : il me semble qu'il est un lien entre nous, je vous retrouve en le retrouvant. »

De la vicomtesse de Noailles à J.-J. Ampère.

Mouchy, 8 janvier 1848.

« Eh quoi! monsieur, c'est donc décidément M. Vatout qui va louer M. Ballanche! Je le prévoyais, et j'en suis surprise comme si je ne m'y étais pas attendue. Ne pouviez-vous donc troquer avec lui, et lui abandonner M. Guiraud? On m'avait chargée de vous solliciter pour cette élection, mais Bonar, à qui j'en ai parlé, m'a fait apercevoir que certainement M. de Beaumont passerait

pour vous avant personne. Je vous ai donc épargné ma prière en faveur de M. de Saint-Priest, pour qui M. de Maillé m'avait demandé mon *crédit* auprès de vous : j'ai donc du crédit ? Au moins on le croit, et j'en suis fière. Au cas où on aurait raison, j'en désire encore une preuve, c'est de tâcher de n'être reçu que le mois prochain : je reviens *lundi*, 31 *janvier*.

« J'espère trouver Mme Récamier un peu plus contente de sa vue. On m'écrit que M. de Châteaubriand est bien affaissé, hélas ! Les hommes de génie devraient, comme les rois, comme les belles femmes, n'avoir point de vieillesse.... Voyez nos sottises politiques : nous baissons, ce n'est que trop sensible. A propos de sottise, dois-je croire aux méchancetés des journaux pour un de nos amis qui a le malheur d'être ministre ? Que pensez-vous de la mesure qu'il a prise relativement à M. Michelet ? A-t-on raison contre lui ? Il ne faudrait pas se mettre dans son tort.

« Je vous écris au milieu d'une neige admirable, qui couvre nos arbres de cristaux, et qui résiste à un beau soleil, dont notre salon est tout égayé. Au lieu d'aller me promener, je m'agite dans la bibliothèque avec mon bon curé ; nous nous sommes enfoncés dans toutes les difficultés du classement : que n'êtes-vous là pour décider mille subtilités qui nous tourmentent ?

« Mes enfants et petits-enfants vous envoyent mille tendresses.

« Nous vous demandons trois billets pour votre réception.

« N. N. »

De la vicomtesse de Noailles à J.-J. Ampère.

Paris, 1er mars 1848.

« Je rentre dans Paris, qu'on me dit plus tranquille que la banlieue, où les modes arrivent plus tard ; on y brûle tant qu'on peut, au moins autour de Saint-Germain! Consolez-moi de tant d'agitations en venant me voir si vous pouvez.

« N. N. »

« Je ne sais si vous serez surpris d'apprendre que je suis portée à être républicaine. »

De M. de Barante à J.-J. Ampère.

Thiers (Puy-de-Dôme), 2 mai 1848.

« Cher confrère, vous aurez encore la bonté de me donner le bulletin, non point de la république, les journaux me suffisent pour être informé de son état fié-

vreux, mais vous me direz comment est Mme Récamier, en quelle disposition elle se trouve, et si M. de Châteaubriand ne donne plus aucune inquiétude.

« Je ne pense pas que le cercle de l'Abbaye ait retrouvé cette conversation douce et animée qu'encourage la bienveillance de notre amie : pourquoi serait-on moins triste ? — Quelle vue peut-on avoir sur l'avenir, en présence de l'inconnu ? On avait jusqu'ici fait des révolutions contre tel ou tel gouvernement, cette fois on en fait une contre le sens commun. On veut créer une société, ce qui comporte la nécessité de créer l'homme de nouveau : car apparemment il y a dans toutes les sociétés humaines des principes nécessaires, immuables, innés, dérivant de ce qui est immuable et inné dans notre âme. Jamais on ne s'est proposé aussi impudemment de supprimer la liberté.

« Je crains de ne pouvoir m'associer à votre confiance à moins qu'elle ne soit fondée sur l'inconséquence des événements.

« J'ai vu avec plaisir que vous conservez votre cours. Trouvez-vous des auditeurs qui aient l'esprit assez dégagé pour jouir du plaisir de vous entendre ? Y a-t-il encore de telles choses que les lettres et les arts ? Les mettra-t-on en ateliers nationaux ? Ce serait très-nécessaire pour rétablir l'égalité et réduire à néant cette maudite concurrence qui place le talent au-dessus de la médiocrité !

« L'autre jour, notre confrère M. Hugo demandait pardon à un club de s'être servi du mot premier.

« Croyez, cher monsieur, à mon attachement dévoué.

« BARANTE. »

De la vicomtesse de Noailles à J.-J. Ampère.

Mouchy, 11 mai 1848.

« J'étais bien sûre que votre bon cœur s'associerait à la douleur du mien, et je comptais, j'ose le dire, sur la sympathie de Mme Récamier. Quelle perte que celle d'un ami de quarante ans !

« Après avoir été le compagnon des amusements de ma jeunesse, il[1] avait dévoué sa vie à la mienne, et nos existences étaient devenues inséparables.

« Il avait sa part dans tous mes sentiments ; mes enfants, mes petits-enfants, mes parents, devenaient les siens. Si vous aviez eu besoin de lui, il eût été dévoué à vos intérêts, parce qu'il savait que je vous aimais, et tout cela gaiement, sans exigence, sans inégalité. De-

1. M. Anisson-Duperron.

puis la mort de M. de la Bourdonnaye, il ne me restait que lui pour parler de notre passé. Ah! la vie a de grandes amertumes! Aidez-moi, monsieur, à soutenir toutes ces peines, qui me vieillissent et m'attristent, en me continuant votre aimable et secourable affection. Des amis plus jeunes, qui ont connu ceux qu'on pleure, ne prennent pas leur place, mais ils prennent quelque chose d'eux en les regrettant avec vous. Ne vous ennuyez pas d'une si triste mission, acceptez-la avec cette bonté qui donne tant de charme à vos autres mérites; je voudrais que mon attachement en fût une suffisante récompense.

« L'élection nous occupe fort, comme vous pensez bien; elle eût été plus facile il y a deux mois.

« N. N. »

A cette époque, Jean-Jacques accepte du gouvernement de la République la mission d'aller examiner en province les élèves d'une future École administrative (soins inutiles, car ce projet ne devait pas se réaliser).

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bruxelles, mai 1848.

« Les chemins de fer ont produit des révolutions si extraordinaires dans la manière de voyager, qu'après avoir beaucoup consulté sur le meilleur moyen de se rendre de Douai à Metz, on a été unanime pour nous conseiller de prendre par la Belgique; c'est donc de Bruxelles que je vous écris, madame; nous y resterons quelques heures et serons demain soir à Metz, où j'espère trouver une lettre de M. David. Je suis bien impatient d'avoir de vos nouvelles, de celles de M. de Châteaubriand, de vous, madame, surtout de vous! Verrez-vous un peu mieux, comme on semblait pouvoir l'espérer avant mon départ?

« Nous passerons un bon été. Paris, je crois, sera plus calme. Non que je me sente bien rassuré sur l'avenir : l'Assemblée manque de consistance et d'initiative, je redoute un peu l'ivresse du succès, les excès des modérés et les folies des gens raisonnables; mais enfin tout s'arrangera peut-être! Je veux me donner le plaisir de ne pas parler aujourd'hui politique, mais académie; je n'ai pas encore lu les *Débats*, le *Constitutionnel* a été suffisant. Nous nous sommes assez bien tirés de Quinet. Dans tout cela l'Abbaye n'a pas été effleurée : c'est

e que je voulais. Pour moi, les journaux ne me touchent guère. Ce ne sont pas les indifférents qui peuvent me faire de la peine ; je réserve soigneusement ce privilége pour ceux que j'aime.

« J'ai bien pensé à vous, madame, en arrivant à Bruxelles, où nous eûmes notre aventure de chemin de fer, aventure où je montrai, ce me semble, un assez beau sang-froid. A Malines, vous rappelez-vous de nos inquiétudes quand nous pensions que la vapeur nous reconduisait à la frontière ? J'aime à retrouver ces souvenirs de voyage : en ce moment je me sens moins absent.

« Quand me disputerai-je sur la République avec Mme Mohl et M. le duc de Noailles ? Bientôt ! J'espère que je manque un peu rue du Bac, au moins comme trouble-fête. Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Dijon, 14 juin 1848.

« M. David me pardonnera, madame, de vous adresser ces dernières lignes, au lieu de répondre au bulletin extrêmement intéressant que j'ai reçu de lui ici.

« Après cette absence, qui me semble avoir commencé



il y a un temps infini, nous allons donc
chères et tristes habitudes. Nous allons r
chaque jour rue du Bac, épiant quelques l
grande intelligence affaiblie. Le soir vou
possession de votre lecteur. Les voyage
toujours de la force, ainsi j'espère vous
poitrine infatigable; ils ont aussi pour moi
taire au moral. Il est trop vrai que, malg
animée et un certain entrain d'esprit, je r
vent à part moi un cercle de pensées som
soin que je mette dans l'intérêt des autre
soigneusement toutes ces vapeurs, il se
fentes par où il en sort beaucoup plus q
drais. Il faut me pardonner ces explosions

« Je vais tâcher d'être bon à quelque ch
désennuyer de mon mieux en vous impatie
possible.

« J'aurais aimé être auprès de vous pour
de l'irréparable perte que vous avez faite;
de croire que le petit monument élevé par
mun à la mémoire de cet ami unique mêle
cœur un souvenir de moi au sien.

« Il m'est impossible, de loin, de rien co
qui se passe; je ne vois qu'une chose, c'e
lution de février avorte. J'avais rêvé que c
populaire pourrait être favorable à ceux
c'était encore une illusion. Il y a longtem

is guéri des illusions en général, et des illusions po-
:s en particulier; j'espère cette fois n'y être plus
. Il paraît qu'on va se donner à un prétendant
›nque. Quand l'ordre a triomphé, on va passer sous
g d'une dictature, sans l'excuse du désordre maté-
ette Assemblée ne fait rien, ne veut rien, ne peut
La même chose à peu près arrive en Allemagne.
la crise, c'est un tiraillement plein de malaise, qui
ıble au mal de cœur après la tempête. Vis-à-vis de
ela, mon intérêt pour le présent faiblit. C'est, dit-
jeune homme de Mme Salvage[1] qui a la chance du
nt. La République aboutirait à cette parodie de
ire! Ce serait la charge du passé. J'espère que
; n'est pas là dedans; qu'il soit président plutôt,
un autre; mais revenir à des princes, quand ils ne
lus des principes, faire la restauration de l'illégiti-
t de l'usurpation, c'est vraiment par trop reculer!
'oilà bien de la politique; je me suis laissé aller.
ıdieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

---

4 juillet 1848, M. de Châteaubriand achève de
:. Jean-Jacques, le nouvel élu de l'Académie fran-

1. ›uis Bonaparte.

çaise, réclame l'honneur d'aller conduire lui-même les restes de son ami au pays de Bretagne, sur la grève de Saint-Malo, dans le creux d'un rocher. C'est là que l'illustre mort a choisi d'avance un tombeau.

— —

De Madame la vicomtesse de Noailles à J.-J. Ampère.

Mouchy, 7 juillet 1848.

« Que je vous remercie de vous être souvenu de moi dans les tristes moments que vous venez de passer! Soyez mon interprète auprès de Mme Récamier. Dites-lui bien que j'ose prendre à sa douleur une part plus intime que beaucoup d'autres qui avaient le bonheur de vivre près d'elle et de celui qu'elle pleure. C'est presque dès l'enfance que j'ai pu admirer M. de Châteaubriand, et les sentiments que j'en conserve sont un culte pour ainsi dire filial. Ce souvenir me rend fière de mes regrets et m'enhardit à vous prier de les transmettre à Mme Récamier.

« Quel vide immense pour l'esprit de tout le monde! Quel événement dans un moment où on devrait ne prendre garde à rien! Il n'y a plus que le duc de Wellington dont la disparition puisse porter un caractère aussi imposant. Ce sont les dernières grandeurs de l'époque monarchique. Nous entrons dans une ère améri-

caine qui ne fournira plus de semblables renommées; mais je crois que nous sentons de même sur tout ce qui manque aujourd'hui à notre pauvre pays. Il y a ici d'excellentes gens qui, je vous assure, ne demanderaient pas mieux que d'être républicains, si on voulait bien leur concéder que la Convention a fait du mal; mais il est vraiment absurde de prétendre faire aimer un gouvernement en invoquant de pareils souvenirs. Il m'est démontré que si on avait eu le courage de les flétrir et d'appeler un chat un chat en commençant, on aurait tout rallié, la Royauté est si dégradée!

« Pardon de me laisser aller à cette vilaine politique, mais hélas! c'est notre vie. Encore une fois, de grâce, répétez à Mme Récamier que ce lieu est tout plein de sa douleur. Nos cœurs sont dignes d'unir nos regrets aux siens.

« N. N. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Saint-Malo, 17 juillet 1848.

« Je ne vous parlerai aujourd'hui, madame, que de M. de Châteaubriand; personne ici ne parle d'autre chose. Cette population, tout entière, est uniquement préoccupée de lui; les enfants même prononcent son

nom dans les rues, ou sur la plage. Tout cela donne ı sentiment bien vif de la gloire, de l'immortalité, de qui fait, en un mot, *le grand homme.* Je demeure da la maison où il est né; j'ai été visiter le lieu qu'il a choi et qui lui va si bien. J'espère qu'un jour viendra où vc pourrez faire ce pèlerinage; en ce moment vous av dû éprouver bien des émotions cruelles.

« Quand tout ce qui est à faire sera fini, quand il s entré pleinement dans son repos, vous penserez al avec consolation à cette vie si belle, si noble, si co plète en réalité, si heureuse; cette vie qu'accompagn toutes les espérances et tous les hommages. Vous vc direz que peu d'hommes ont reçu du sort le lot d'u pareille destinée; vous vous direz encore qu'il vous été donné d'ajouter un charme aux années heureuses, de consoler les années tristes... Mais à cette heure vo suivez, avec une espèce d'angoisse, tous les détails ce voyage funèbre; toutes les cérémonies aussi trist qu'elles sont glorieuses; qu'il vous soit doux à pens qu'un de vos amis qui fut aimé de lui, qui l'aima, est l

« J'ai reçu une lettre de M. Villemain en termes exc lents. Hugo viendra demain, je crois qu'il parlera et q sa grande notabilité sera une parure funèbre pour la s lennité.

« Je dirai quelques mots sur l'homme, je les dirai songeant à vous, pour vous; je tâcherai qu'ils soient que vous voudriez qu'ils fussent.

« Demain l'on va au-devant de notre illustre ami; après-demain aura lieu la cérémonie sur le rocher; les députations et la garde nationale arrivent déjà. C'est une impression comme un seul nom pouvait la produire.

« Adieu, madame, j'ai le cœur bien plein de lui et de vous.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Saint-Malo, mardi 18 juillet 1848.

« Je vous dois, madame, le récit détaillé des premiers honneurs rendus aux restes mortels de M. de Châteaubriand; en ce moment ils sont déposés dans une chapelle ardente, dans la cathédrale; ils n'en sortiront plus que pour aller demain prendre possession d'un repos qui ne sera jamais troublé.

« Je sens que, malgré votre douleur, vous éprouverez une certaine consolation en apprenant que ce triste voyage est terminé. Vous aimerez à savoir que tout s'est passé dans le plus grand ordre, de la manière la plus digne, au milieu du recueillement religieux de la population. A dix heures le maire (celui qui a suivi avec persévérance la pieuse négociation à une époque où l'on

avait cherché à l'entraver par un effet déplorable des passions politiques), accompagné du conseil municipal, du sous-préfet, de toutes les autorités et notabilités de la ville, précédé d'un clergé très-nombreux, est venu attendre le char funèbre sur le chemin qui lie Saint-Malo à la terre ferme; ce sillon, dont il est parlé dans les *Mémoires*, près duquel on voit encore le tronc de bois où les enfants se plaçaient pour regarder venir les lames au-dessous de leurs pieds, et où le jeune François fit tomber, sans le vouloir, la petite Hélène, par suite d'une espièglerie de *Gesril*. Vous jugez si ces souvenirs de l'enfance de celui que nous attendions aujourd'hui m'attendrissaient. Enfin la voiture est arrivée, M. Louis de Châteaubriand, son fils, M. Mandaroux-Vertamy et le curé des Missions étrangères en sont descendus; d'autres parents étaient présents, parmi lesquels M. Frédéric de Châteaubriand, le fils d'Armand, dont la mémoire était, vous le savez, particulièrement chère à son cousin germain; puis, j'ai aperçu François, et en le voyant je me suis mis à pleurer.

« Le maire a dit quelques mots très-convenables, le curé des Missions des paroles touchantes, le curé de Saint-Malo lui a répondu; puis l'on a marché vers la cathédrale; le cercueil était porté par des marins, et entouré par les autorités de Saint-Malo, qui tenaient les cordons du poêle funèbre. Cette journée est entièrement réservée aux Malouins, demain cet honneur sera pour

nous. Ce matin nous étions chargés d'accompagner les membres de la famille. Le maire était à côté de M. Louis, moi auprès du maire et de son fils Geoffroy; devant nous s'avançait, couverte d'un simple drap mortuaire, la bière, objet de la vénération universelle; la garde nationale d'un côté, la ligne de l'autre, formaient la haie, derrière laquelle une foule se tenait immobile, silencieuse, découverte; les enfants, qui étaient en grand nombre, restaient parfaitement tranquilles; je n'ai pas entendu prononcer une parole par cette multitude durant tout le trajet jusqu'à l'église: nous y sommes arrivés précédés d'une musique douce et grave, puis on a célébré l'absoute.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Saint-Malo, 19 juillet 1848.

« Je n'ai pas le temps, avant le courrier, de vous donner tous les détails de l'admirable solennité d'aujourd'hui. Je vous les écrirai demain; sachez seulement que cette dernière page de la destinée de M. de Châteaubriand a été digne du reste : tout était comme il eût aimé à le voir et à le peindre. Je ne crois pas que

rien de pareil ait couronné la carrière d'un autre mortel; le lieu de la scène, le temps, la disposition des âmes, le caractère de la cérémonie, tout réalisait ce qu'il aurait pu rêver; il semblait encore avoir composé ce spectacle avec son génie de poëte. Je vous enverrai demain mon discours, ainsi qu'à M. Villemain; on le copie en ce moment pour les journaux de Saint-Malo. Il a eu un succès d'émotion. Je suis trop heureux de ce succès, qui était un hommage de *nous* à lui, pour vous le taire. Les jeunes gens, les collégiens ont versé des larmes; les vieux Malouins ont été attendris; on m'a dit que le clergé était content. A demain les détails et le discours; aujourd'hui je me borne à vous apprendre le résultat, et à vous associer le plus tôt possible à la sensation profonde de toute cette journée.

« J'irai à Plancoët après-demain et à Combourg, puis je pars pour Paris, où j'ai besoin d'être auprès de vous, — plus besoin que jamais. Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Saint-Malo, le 20 juillet 1848.

« Je vais quitter Saint-Malo; mais je ne m'éloigne pas encore tout à fait de celui que j'y laisse, car j'irai à

Plancoët et à Combourg avec M. de Clezieux et un poëte qui s'appelle M. Morvouet. Avant de partir, je dois vous raconter la journée d'hier, journée bien triste, mais dont la tristesse était comme voilée sous la magnificence de ce deuil extraordinaire et l'incroyable poésie du spectacle. Après la grand'messe, nous avons traversé une partie de la ville au milieu du même recueillement que la veille; je portais un des cordons du char funèbre; j'étais tout près de François, la figure qui m'était la plus sympathique dans le cortége. Nous sommes arrivés à la plage, que la mer laisse libre quand la marée est basse; nous nous sommes donc avancés sur cette plage; un clergé très-considérable marchait processionnellement en serpentant sur la grève. A côté des surplis qui flottaient au vent resplendissaient les casques et les fusils, et ondulaient les drapeaux; tout le cortége guerrier et religieux s'avançait au son de la musique, entre les remparts et la pleine mer; les remparts et les récifs étaient couverts de spectateurs. On a gravi le rocher par une espèce de tempête. Arrivé à la pointe de l'îlot, où est le tombeau, un grand calme est revenu; alors la cérémonie religieuse s'est accomplie, et les discours ont été prononcés. Le mien a été accueilli, à plusieurs reprises, par des murmures sympathiques, et a causé, il m'a semblé, assez d'émotion. Rien de plus simple, car je parlais d'après nature. Mon but a été de montrer M. de Châteaubriand tel que je l'ai vu et aimé, tel qu'il aurait aimé à être présenté à

ses compatriotes, et tel que vous auriez désiré qu'il fût. Je ne sais si vous trouverez que j'ai réussi; voı verrez que je me suis mis sous vos ailes. J'avais bie envie de pleurer, en parlant de vous. J'étais entouré d la famille; j'ai cherché à être convenable pour elle. Victor Hugo n'est pas venu; je regrette l'éclat que son non eût ajouté à la cérémonie. Il avait là un beau souveni à mettre dans sa vie; — pour moi, il était mêlé de tristesse; mais cette tristesse était plutôt avant et après pendant, j'étais pénétré d'un sentiment d'hommage public, de gloire, d'immortalité d'apothéose! Aujourd'hu je suis retombé dans le sentiment douloureux en pensan à vous. Enfin, tous ces cruels moments sont passés dans peu de jours je serai à Paris; nous parlerons d lui.

« J'avais le projet de voir un peu la Bretagne de Vel léda, mais je n'aurai pas le temps. J'ai oublié, je crois un détail bien touchant : à l'Élévation, la musique a fai entendre l'air « Combien j'ai douce souvenance »; dan la circonstance, cet air, recueilli sur place, dans la tradition avait un grand charme pour moi, il prouve encore la véracité des *Mémoires*.

« J'ai visité M[lle] de Bede, petite vieille de quatre-vingt-sept ans, pleine de feu, qui se rappelle parfaitement l'enfance de son cousin et de mille choses curieuses. On m'a montré Mon-Choix, où l'on s'amusai tant chez l'oncle de Bede, et la chambre du jeune Châ

teaubriand, d'où la vue est admirable; rien ne pouvait émouvoir davantage.

« Adieu, madame, à bientôt; je vous écrirai demain de Combourg une dernière fois.

« J.-J. AMPÈRE. »

. .

De M. Fulgence Fresnel à J.-J. Ampère.

Djeddah, 5 novembre 1848.

« Mon cher ami, je vous sais un gré infini d'avoir parlé en ma faveur à M. Bastide, non-seulement à cause du service important que vous m'avez rendu, mais parce que ce service me donne l'occasion de renouer ma correspondance. Je n'ai point su, comme vous, profiter d'une situation extrêmement avantageuse. La fortune amie nous avait fait naître dans l'*aurea mediocritas*, et, pour ainsi dire, dans le sanctuaire des muses morales et intellectuelles. Lévite fidèle, vous êtes arrivé au pontificat. Lévite transfuge, je ne jouis, comme tous les transfuges, que d'une existence précaire. Tout cela est juste, tout cela est dans l'ordre, et je dois subir avec équanimité les conséquences de mes libres déterminations.

« Mon éducation qui, ce semble, devait être aussi

complète que facile, a été on ne plus lente, on ne
plus laborieuse. Vingt ans de pérégrinations et d'e
ont à peine suffi, et elle ne me paraît terminée que
puis la maladie quasi mortelle à laquelle j'ai failli
comber l'an dernier.

« En ce sens, je crois avoir atteint *le port* après
quante-trois ans de voyage, c'est-à-dire d'existence
blunaire. Je contemple le passé avec une mélancoli
ne ressemble en rien aux amers regrets. Le présen
affreusement triste en France; mais je n'ai pas eu
les yeux les massacres de Paris, et, grâce à la raj
des communications, je n'ai pas été longtemps inqui
le sort de mes amis. Je crois la guerre civile terr
depuis les quatre mortelles journées de juin.

« Je pense continuellement à vous tous, et les bc
lettres que je reçois me prouvent qu'on ne m'oubli
non plus. Croyez bien que j'en suis pénétré, ému
qu'au fond de l'âme.

« Quant à l'avenir, *in manus tuas, Domine, comn
spiritum meum.* Je vois sans effroi la mort en exil, co
la fin la plus juste et la plus *conséquente* de ma can
Je n'ai pas fait, il s'en faut de beaucoup, tout ce q
pouvais faire ici. Me voici en Arabie pour la cinqu
fois. Je viens seulement de commencer l'exploitatic
gulière d'une mine de renseignements qu'on obtier
difficilement ailleurs qu'à Djeddah, rendez-vous de
les musulmans du monde.

« Il faudrait conserver ce poste dans le seul intérêt des sciences, quand il n'y en aurait point d'autre à faire valoir. C'est ce que je n'ai peut-être pas suffisamment prouvé, et je dois mettre à profit le temps qui me reste à passer ici. J'aurais dû vous écrire plus tôt pour vous féliciter de votre assomption au Parnasse français. J'espère que M. Bastide ne vous refusera pas la permission de m'envoyer (avec une petite lettre et sous le couvert officiel) votre discours de réception, et l'oraison funèbre de M. Châteaubriand, dont j'ai appris la mort. Je sais que vous avez été jusqu'au bout son fidèle compagnon et le confident de ses dernières pensées. Sa biographie vous appartient, et par cela même vous nous la devez.

« Adieu, cher Ampère, conservez-moi un peu d'amitié, et lorsque vous pensez à moi tâchez de vous représenter non pas le Fulgence de la rue des Fossés-Saint-Victor, mais un Fulgence éprouvé par vingt ans de tribulations.

« Votre vieil ami,

« F. FRESNEL. »

---

sous lequel nous vivons a le mérite de nous débarrasser des publications médiocres. Il semblerait que les auteurs secondaires soient découragés par l'impossibilité de lutter avec les préoccupations politiques. Je m'arrangerais bien de cet état de choses, s'il pouvait m'enlever entièrement à cette situation énigmatique où nous ne cessons de nous agiter. Ceux qui désiraient tant l'*inconnu* ont satisfaction. J'avoue que la mienne est très-calme, et que je ne puis dominer ma répugnance pour cette fricassée d'empire et de république où nous barbotons. Je suis encore à comprendre ce que c'est qu'un *républicain bonapartiste*, parti nouveau qui me semble un composé du désordre et de l'arbitraire.

« Ne viendrez-vous pas vous reposer un moment ici après votre bataille académique, dont l'issue, grâce à vous, sera, j'espère, une victoire? Vous nous charmeriez, ne l'oubliez pas; accordez-nous-le, à titre de bonne œuvre.

« Tout notre salon vous remercie de vos souvenirs e vous aime avec moi. Bonar s'offre à vous amener ici après l'élection. Que ce serait joli!

« N. N... »

De M. Dartigues[1] à J.-J. Ampère.

Nice, 8 janvier 1849.

us avez beau être membre de deux académies, :ur de belles-lettres, bibliothécaire, etc., etc...., tiens, cher monsieur, pour un fort mauvais écri- ı point de vue de M. Prudhomme. Imaginez- ıe votre lettre ne m'a été remise qu'hier : les :s de la poste n'avaient pu déchiffrer l'adresse, gardaient comme curiosité calligraphique. Enfin teur, sachant que j'avais fait le voyage d'Égypte, mis vos hiéroglyphes, et j'ai, à grand renfort de ions, reconnu mon cartouche. Je souhaite bien ir aux Ampère de la postérité si, le sens de votre se perdant, ils ont à le retrouver sur vos carac-

ıi, qui sais en détail l'*immense fortune* que vous z, je suis tout heureux de vous savoir du pain et je me borne à rire au nez de ceux qui me u m'écrivent que vous avez, en dehors de vos quinze mille livres de rente. Si je vous les lègue, un autre, vous les aurez ; mais de votre fait, les

Dartigues, voyageant sur le Nil avec J.-J. Ampère, avait ıt soigné son compagnon pendant la première période d'une ıladie.

amasser! Louis Blanc deviendra un économiste, et Caussidière un élégant cavalier, avant que vous vous transformiez au point de combiner deux idées qui ressemblent à la plus innocente spéculation d'argent. Enfin, quoi qu'en disent les jaloux, vous tenez ce modeste nécessaire, qui vous permettra maintenant de laisser reposer votre gorge.

« La liberté est bien un peu écornée, mais patience, gardez cette situation, de grâce, et n'allez pas faire de mauvais coup! Nous irons en Chine quand le hasard, ce grand faiseur de surprises, nous y conduira; en attendant, je vous serre la main bien cordialement.

« DARTIGUES. »

De Madame la vicomtesse de Noailles à J.-J. Ampère.

Mouchy, 7 février 1849.

« Je vous félicite et je *nous* félicite tous de l'heureux début de votre cours, monsieur. J'ai été ravie de voir que votre généreux appui donné à M. Lerminier n'avait pas nui à vos succès, et j'en ai pris bonne opinion de votre auditoire. Je me flatte que la religion de Robespierre ne fait plus de prosélytes; ceux qui persévèrent n'en sont que plus ardents, à ce qu'il me semble, et nous

rons nous attendre à une agonie qui sera dure à pas-
. Plus cette Chambre se voit près de sa dissolution,
s elle grince des dents. Elle ne veut pas accoucher,
is les circonstances marchent : qu'en arrivera-t-il? Ce
sera sûrement pas une souris. Je ne suis point de
ıx qui voudraient que ce fût une monarchie; il nous
t encore la république longtemps, et quand ce serait
jours, cela ne me ferait nulle peine, pourvu qu'elle ne
t ni démocratique ni sociale.

« *Raphaël* m'a d'autant plus intéressée que je con-
s l'héroïne, indirectement, par des aventures très-peu
oïques, et dont le hasard fait que je ne puis douter.

« Comment ne nommez-vous pas M. de Cormenin
di? Une assemblée qui veut avant tout du style ne
ıt pas trouver un plus piquant spécimen du genre qui
nmortalisé les *Provinciales*. Ce serait mon choix, mais
crois que vous tournez au *Nisard;* ses titres ne sont
nt à mon usage ; on les dit très-respectables.

« Adieu, tout notre salon veut vous être rappelé :
é, docteur, etc. Moi, je voudrais vous espérer. Di-
, de grâce, à Mme Récamier notre joie des progrès de
vue.

« N. N... »

Le 11 mai 1849, Mme Récamier est enlevée à ses an par une attaque de choléra foudroyante. Treize ans pl tôt, Jean-Jacques, dans sa douleur filiale, avait trou un refuge près d'elle; aujourd'hui, tout est perdu po lui.

De Madame la vicomtesse de Noailles à J.-J. Ampère

Mouchy, 13 mai 1849.

« Ah! monsieur, quel coup! quelle désolation! Com je pense à vous. Votre nom a été le premier que j prononcé quand j'ai lu cet affreux journal.

« Croyez-moi, je vous en prie, bien digne de p tager cette douleur si juste. Laissez-moi vous fa une prière. Est-ce que vous êtes forcé de ne pas quit Paris? S'il y a moyen pour vous d'être libre, ve donc ici, je vous en supplie; nous y sommes seu Moi, je suis triste aussi pour mon compte; venez, ver trouver des cœurs qui vous comprennent, des amis c voudraient hériter de quelques parcelles de cette i mense affection dont l'objet vous est si cruellement e levé.

« Nous retardons notre retour à cause de cette fat épidémie. Je voudrais faire de Mouchy un lazaret po tous ceux que j'aime. Je le mande à mon beau-frère

qui sent bien vivement vos regrets, qui en a de grands lui-même, et qui n'en a pas? Cette admirable personne ne manquait son effet sur qui que ce soit. Quant à moi, je n'étais bien que chez elle et près d'elle. Où peut-on se plaire après avoir connu son salon?

« Venez, encore une fois, venez parler d'elle avec nous; venez, mon cher *ami* (ce mot m'échappe, je le sens si bien!), venez recevoir les expressions si vraies des sentiments que nous vous avons voués, mais qui semblent doublés par l'intérêt que vous inspirez dans ce triste moment.

« N. N... »

De M. Thiers à J.-J. Ampère.

13 mai 1849.

« Mon cher Ampère,

« Je sympathise fort avec votre chagrin, qui doit être profond : car je sais que Mme Récamier était pour vous toute votre famille.

« A notre âge, les douleurs sont amères : il n'y a plus cet avenir infini où l'on place tant de choses quand on est jeune. Mais faisons comme les bons soldats qui serrent leurs rangs à mesure que la mort y fait des vides.

Serrons-nous donc, venez nous donner le temps que vous ne devez plus à des amis perdus.

« Vous trouverez auprès de nous des idées et des sentiments conformes aux vôtres et un grand désir de vous posséder tout à fait; ajoutez l'habitude au goût.

« Adieu. Ces dames me chargent de vous parler d'elles, et je ne suis que leur fidèle interprète en vous écrivant ce que contient cette lettre.

« Tout à vous de cœur.

« THIERS. »

De M. Émile Deschamps à J.-J. Ampère.

Versailles, lundi 14 mai 1849.

« Monsieur,

« Je n'ai su que trop tard ce que je devais, hélas! apprendre toujours trop tôt, et je n'ai pu aller rendre les derniers devoirs à l'excellente et adorable femme pour qui nous avions tous autant de vénération passionnée que d'admiration. C'est ce que j'ai écrit à Mme Lenormant dès hier soir. Mais vous, monsieur, que Mme Récamier aimait et appréciait si particulièrement et avec une si glorieuse préférence, permettez-moi de venir la pleurer un moment avec vous sans témoin, et de vous remercier, au nom de tous, du charme et des douces

consolations dont vous avez entouré les chagrins et les maux de ses dernières années. Je l'avais vue quatre ou cinq jours avant celui qui devait être le dernier pour elle. Je lui parlai de vous, car je tenais à lui être le plus agréable possible, et elle me répondit que depuis sa cruelle séparation de MM. Ballanche et de Châteaubriand, elle tenait encore au bonheur, à la vie du cœur, par M. Ampère, en qui survivaient les plus chers et les plus glorieux objets de ses affections. Je vous répète ces paroles que vous avez entendues souvent, sans doute, mais elles motivent ma démarche auprès de vous, monsieur, et m'excusent de choisir un confident de ma peine dans celui pour qui elle venait de me confier sa prédilection suprême.

« Vous me permettrez encore, monsieur, d'aller causer un moment avec vous du sujet qui me fait écrire trop longuement peut-être, mais Mme Récamier avait été si bienveillante à mon égard, que j'ai presque des droits moi-même à quelques consolations, et où les chercher mieux qu'auprès de vous ?

« Votre tout dévoué en toutes choses,

« Émile DESCHAMPS. »

Quand des crises violentes troublaient son existence, Jean-Jacques, par un mouvement instinctif, changeait de

lieu. Fuir Paris, la société, les indifférents, rompre avec les choses, les hommes, les habitudes, lui parut encore cette fois l'unique moyen d'engourdir et de contenir sa douleur. Ce n'est plus l'intérêt d'une course studieuse qui le pousse à un départ précipité pour retourner à Rome : son cœur aurait eu besoin de se raffermir. À cette heure, il voulait des spectacles inconnus, et rien de ce qui pouvait provoquer chez lui de déchirants retours.

Le docteur Roulin, son ancien compagnon de route en Italie, devait le retrouver en Espagne. Avant de traverser les Pyrénées, Ampère se réfugie tout d'abord au château de Barante, où vit le souvenir de Mme de Staël et celui de Mme Récamier.

Quelques notes sur un carnet indiquent seules le chemin que fait Jean-Jacques en Espagne et permettent de le suivre dans les villes où il passe plutôt en courant qu'en regardant.

Interrogé par M. Ozanam à propos d'un itinéraire à suivre pour aller en Andalousie, Jean-Jacques termine ainsi sa réponse, datée de Lisbonne :

« J'ai vu un certain nombre de choses merveilleuses et aussi frappantes qu'il fallait qu'elles le fussent pour me frapper, car je n'étais pas d'humeur à m'en prendre aux détails. Il me fallait une suite de grands coups, et des intervalles vides pour retrouver une tristesse que je voulais bien étourdir par moments, mais non pas abandonner.....

« Je vais chercher maintenant l'éblouissement de Londres, cette extrême civilisation après l'absence de civilisation d'un pays où la plus longue route est de huit lieues. J'attends quelque chose de ce contraste ; je ne vois pas au delà. Je ne sais le temps court ou long que je resterai en Angleterre. Je crains Paris, où cependant je sens que j'ai de bons et vrais amis, surtout en vous écrivant.

« J.-J. AMPÈRE. »

Avant de s'embarquer à Southampton pour revenir en France, le voyageur adresse une lettre à Mme de Tocqueville.

De J.-J. Ampère à Madame de Tocqueville.

Glasgow, 9 septembre 1849.

« Quand je vous ai écrit d'Espagne, j'étais loin de me douter, madame, que je viendrais ici. Je n'avais qu'une volonté, qu'un besoin, celui d'aller devant moi, quitter un lieu où chaque moment de la journée me rappelait ce que j'avais perdu.

« J'ai trouvé un compagnon de voyage, un ami dont la tristesse allait à la mienne, et je suis parti pour l'Espagne.

« Arrivé à Cadix et ne pouvant encore supporter la

pensée du retour, j'ai pris le bateau à vapeur qui m'a conduit en Angleterre ; d'Angleterre je suis allé en Écosse. Je viens de faire une course dans les montagnes, ce qui vous explique pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai été très-touché de ce souvenir. Bien qu'atteint au plus profond de mon cœur et de ma vie, je sens encore tout ce qu'il y a de consolant à inspirer un peu d'affection, et surtout à en ressentir. Au milieu de mon chagrin j'ai joui de loin des succès d'un ami dont je suis fier, succès sérieux qui se sont produits dans des circonstances difficiles et périlleuses, et qui lui ont permis de montrer à la fois les qualités de l'intelligence et celles de l'âme. Vous avez eu aussi les vôtres, madame, et au fond de l'Écosse les journaux anglais m'ont appris que Mme de Tocqueville avait fait à merveille les honneurs du salon des Affaires étrangères, dans la grande réunion du *Peace congress*. Cela m'a été fort doux, et il y a bien peu de choses qui me soient douces.

« L'espérance de retrouver M. de Tocqueville et vous m'aide à supporter la pensée d'un retour dont je suis effrayé.

« J.-J. Ampère. »

En effet, que va devenir Jean-Jacques ? Que fera-t-il de cette mélancolie cachée sous les saillies de son esprit, sous le charme de la gaieté de son caractère, sous les satisfactions vives de la science ?

Comment échapper désormais à cette *couvée d'idées sombres* dont il nous a fait plusieurs fois confidence ? Le travail aura toujours pour lui un immense intérêt, mais son cœur blessé ne guérira qu'en aimant davantage. Le lien qui l'unit à M. de Tocqueville va se resserrer plus étroitement que jamais.

De M. de Barante à J.-J. Ampère.

Janvier 1850.

« Monsieur et cher confrère,

« J'avais espéré que vous reviendriez par le même chemin, que vous prendriez encore étape en Auvergne. Mais le désir de voir et l'humeur inquiète l'ont emporté et vous avez ajouté l'Océan et deux ou trois royaumes à votre itinéraire, de sorte que je ne sais quand je vous reverrai. Peut-être sera-ce à Paris : nous avons le projet d'y passer quelques semaines cet hiver. Je voudrais que vous placiez dans vos habitudes annuelles un séjour dans notre retraite. Vous y travailleriez tout à votre aise

et nous deviserions en nous promenant. Allez-vous écrire vos voyages de l'année dernière? Je suis content que vous ayez été en Angleterre, ce que j'en sais me donne estime, admiration et envie. Je conçois que vous y soyez devenu un peu conservateur, vraiment vous ne l'étiez pas assez. Votre bienveillante imagination vous donnait goût à une société idéale, les conditions de l'ordre vous semblaient grossières et brutales. Les honteux essais que nous venons de faire vous avaient causé un grand dégoût, mais vous gardiez encore quelque espérance que des honnêtes gens sauraient mieux s'y prendre. Vous aurez vu en Angleterre comment honorer le passé et respecter le présent, ce qui ouvre la meilleure et la plus sûre voie pour le perfectionnement. Vous retrouverez notre pauvre France toujours sans lendemain, et ne sachant pas même quel est celui qui pourrait lui convenir : lorsqu'on a laissé tomber un gouvernement par frondeuse indifférence, à plus forte raison on n'a pas en soi de quoi en établir un autre.

« Votre retour à Paris sera triste. Hélas! vous ne serez plus le secrétaire de la correspondance qui nous a mis en rapport, mais il y aura toujours une pensée commune entre nous deux.

« Adieu. Croyez à mon sincère attachement et conservez-moi le vôtre.

« Barante. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, ce 26 juin 1850.

« Cher ami,

« Votre lettre me montre qu'il faut ajourner à peu près d'un mois la réalisation de nos désirs. Je m'afflige de ce retard, et me console pourtant en songeant que si vous nous faites attendre, c'est pour nous satisfaire plus complétement. Je vous aurais possédé tout entier à présent, parce que je suis seul ; mais je vous aurai longuement dans cinq semaines. Le mal et le bien se compensent. Ma femme se trouve à merveille, et moi assez bien. Je jouis singulièrement du lieu que j'habite, tant vieux et laid qu'il soit. J'ai décidément un faible pour ces prairies, ces haies vives, et tout ce labyrinthe humide et vert qui m'environne : je suis calme et je m'y repose ; j'y supporte l'isolement et l'oisiveté avec une facilité et même un agrément qui me surprend un peu. Je suis étonné de la faculté que j'ai acquise, de vivre sans agitation et presque sans travail. Je me demande si cela tient à ce que je suis plus sage ; j'ai bien peur que cela s'explique tout simplement parce que je suis plus vieux. J'ai vu quelquefois les hommes devenir différents de ce qu'ils étaient, mais rarement se corriger, et je crois qu'on fait d'ordinaire honneur à la volonté de ce qui devrait être attribué à l'âge.

« N'imaginez pourtant pas, mon cher ami, que je vive absolument comme les habitants de nos prairies. Je griffonne un peu tous les matins. Je vous montrerai, mais à *vous seul*, ce travail à votre arrivée, si d'ici là il prend une forme qui puisse le rendre digne d'être mis sous vos yeux. J'y trouve l'occupation de quelques heures, et non la préoccupation constante de toute ma journée, comme dans mes sérieux travaux d'autrefois. Quant à la politique, je ne la lis point, je n'en parle jamais, je n'y pense guère : que ne puis-je l'oublier tout à fait ! Mais cela est impossible ; je sens que ma chaîne est momentanément détendue, et non brisée.

« Adieu, mon cher ami, venez le plus tôt possible, et en attendant, écrivez-nous souvent. Vous ne trouverez point de correspondants qui reçoivent vos lettres avec plus de plaisir et qui vous aiment davantage.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 19 juillet 1850.

« Cher ami, je vous demande pardon de vous écrire encore, mais je suis comme ces gourmets qui, n'ayant

qu'une bouteille de bon vin, veulent du moins la boire à leur aise, et au moment qui leur plaît le mieux. Je viens d'apprendre, d'une source que je crois certaine, que le Conseil général ne sera convoqué que le 6 août; cela nous donne beaucoup de marge. J'espère donc qu'en vous pressant, vous pourrez voir vos momies en Hollande, et venir passer au moins quinze jours ou trois semaines avec nous à Tocqueville. En partant pour le Conseil général, je vous mènerais dans ma voiture jusqu'à Saint-Lô, ce saint à moitié chemin de la Bretagne. Faites ainsi, je vous prie, car il peut faire une telle température en septembre que je sois obligé de déguerpir pour aller dans un climat plus hospitalier, et alors, que deviendraient nos projets?

« Je vous embrasse de cœur, ma femme en dit autant, en dépit des convenances.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De M. de Humboldt à J.-J. Ampère.

Potsdam, ce 29 août 1850.

« Comment vous remercier assez vivement, mon cher et illustre confrère, de ce souvenir d'amitié qui date de

si loin, et qui se lie aux souvenirs de ce père dont vous agrandissez le nom par de si beaux travaux, de Mme Récamier et du chantre des *Martyrs?*

« Je vous attends de pied ferme dimanche au château de la ville. C'est un sacrifice de temps qui vous coûtera moins, nos « robes noires » ayant prohibé votre culte d'Isis les jours fêtés par les chrétiens. Il est tout naturel que Lepsius et ses belles découvertes absorbent tout votre intérêt; je désirerais cependant que vous vissiez un jeune homme de talent, qui a poussé bien loin les études démotiques, et s'est trouvé honoré de persécutions dues à l'absolutisme égyptien. Je parle de M. Bruzick, qui, à l'âge de dix-huit ans, a déjà offert des marques de sagacité et d'une érudition linguistique très-solides.

« Vous ne direz rien de cet alinéa de ma lettre à mon confrère M. Lepsius.

« Agréez, je vous supplie, mon excellent ami, l'hommage de mon affectueux attachement et de ma haute considération.

« HUMBOLDT. »

De Madame la vicomtesse de Noailles à J.-J. Ampère.

Mouchy, 27 septembre 1850.

« En revenant ici d'une petite course que j'aurais bien aimé faire avec vous, monsieur, j'ai trouvé votre lettre de Vienne.

« Vous voilà donc retrouvé! Vous avez été visiter votre vieille amie l'Allemagne, où l'on voit à peu près les mêmes misères que chez nous, car il me semble que nous donnons toujours la mode des sottises.

« Je vais porter avec fierté de vos nouvelles à tous ceux qui, moins heureux que moi, n'en savent pas encore. Mon beau-frère et le duc de Noailles sont les premiers à en désirer; je me flatte que dans le courant du mois d'octobre nous finirons par être réunis à Mouchy, pour enlever encore un bon moment à ce temps si odieux et si fatigant. Vous avez ouï parler, sans doute, de la satisfaction avec laquelle quelques légitimistes sages ont rencontré au bord du Rhin un jeune prince qu'ils ont pu enfin observer à leur aise, et qu'ils ont trouvé tel qu'on n'osait se le représenter. Et puis voilà qu'après avoir conçu des espérances bien éloignées, mais qu'on se flattait de conserver pour de meilleurs jours, voilà une grosse bêtise, signée *Barthélemy*, qui vient nous tomber sur la tête, que tout le monde se renvoie, que

personne ne peut réparer. Il n'y a que notre pauvre parti pour s'abîmer ainsi de lui-même.

« Adieu. Je ne suis pas toujours contente de ma santé; mais je me trouverai bien en vous revoyant.

« N. N. »

M. de Tocqueville vient de subir de si profondes et de si cruelles émotions, en s'occupant directement des affaires du gouvernement de son pays, que sa santé est altérée; un séjour dans le Midi lui devient indispensable. Les deux amis, qu'une suite de combinaisons manquées a séparés trop longtemps, se donnent rendez-vous à Palerme au commencement de l'hiver; pour réaliser ce projet et reconquérir sa liberté, Jean-Jacques renonce à sa place de bibliothécaire en faveur de M. Daremberg.

Plus que jamais épris de la science de Champollion, le voyageur s'arrête au musée de Florence en rentrant en Italie.

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Rome, 27 novembre 1850.

« Je suis resté en route plus longtemps que je ne pensais, mon très-cher ami, retardé d'abord par ce coup

:nt qui vous a été si contraire, et par la rencontre
cette ville de Livourne si dénuée de toutes res-
es intellectuelles, d'une collection qui m'a retenu
urs, couché sur la poussière et les araignées, à
:rire des hiéroglyphes. Ce ne sont pas seulement
otes que je prends, mais des textes. J'en suis où
était avant l'imprimerie, obligé de copier les ma-
its. Comme il s'agit ici de manuscrits de pierre, la
est encore plus nécessaire, car il n'y a aucun moyen
emporter. Enfin j'approche du but. Après Rome et
s, j'aurai tous les matériaux déjà en grande partie
ffrés et classés dans ma tête, pour commencer mon
l, dont les conclusions naîtront naturellement des
ments.

:'est là ce que je ferai près de vous. Sera-ce à Na-
u à Palerme? Naples est bien tentant, il n'y a pas
:r à traverser, cette mer qui vous a tant fatigués
leux; mais on me dit que le climat de Palerme est
nent meilleur. Avertissez-moi ici de ce que vous
décidé, car les recherches ne vont pas vite à
:, et j'en suis toujours aux négociations pour arriver
tican. J'espère qu'elles ne tarderont pas à réussir, et
ôt je me mettrai à la besogne avec cette ardeur qui
naturelle et que double l'envie d'être plus tôt près
us. Je ne vois qu'enchantement dans ce bon temps
ensemble, travaillant, causant, faisant quelques
enades au soleil, sur des chemins bordés d'aloès,

jouissant le premier de quelques pages précieuses, écloses sous ce beau soleil, près de cette mer étincelante, voyant votre santé et celle de Mme de Tocqueville raffermies.

« Je m'arrête sur une si douce perspective, et sors en finissant pour aller hâter le moment où cette perspective se rapprochera, et où je me trouverai moi-même dans le tableau.

« Bien à vous de cœur.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Naples, le 29 novembre 1850.

« Mon cher ami, ma femme montre une répugnance si grande pour se remettre en mer que je me décide à ne point la rembarquer. Reste donc la question de savoir où nous passerons l'hiver. Le lieu qui me paraît le plus indiqué est Sorrente. Vous le connaissez ce lieu; il est charmant. J'y ai vu plusieurs appartements garnis très-agréables, et d'un prix raisonnable. Notre désir serait, dans quelques jours, d'aller nous établir là, et d'y louer une maison pour un mois, bail que nous continuerions ensuite si l'endroit nous plaisait réellement. Ce que je

voudrais savoir maintenant, c'est si cette idée vous agrée? Voulez-vous que nous fassions préparer une chambre dans la maison que nous habiterons? vous convient-il de vivre avec nous? Je suis convaincu, et je ne crois pas me faire illusion par le plaisir que je trouverais à cette existence commune, que vous vivriez à meilleur marché de cette manière que d'aucune autre. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que nous pouvons passer là trois mois plus agréables que la plupart de ceux qui se sont écoulés pour vous et pour moi depuis longtemps. La société manquera, mais nous aurons des livres à la maison, et au dehors des promenades admirables et sans nombre.

« Répondez, je vous prie, le plus tôt possible. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Sorrente, 13 décembre 1850.

« Le délai que vous nous fixez est bien long, et j'ai presque autant murmuré, en lisant votre lettre, contre les lenteurs de l'administration romaine que je le faisais

en parcourant les dépêches de Corcelles ou de Rayneval, il y a dix-huit mois.

« J'attends aujourd'hui même de Naples mes caisses parmi lesquelles se trouve celle des livres ; je me fais une fête d'en tirer les ouvrages, fort divers, que j'y ai mis. Il y a un peu de tous nos grands auteurs, et j'espère me remettre, en les lisant, de l'ennui que m'a causé, depuis trois semaines, la conversation des diplomates et la littérature des journaux. Quant à vous, qui respirez avec délices la poussière des papyrus et l'odeur des momies, vous mépriserez peut-être des œuvres qui ne datent que d'un siècle ou deux seulement. Je n'en crois rien pourtant, car vous avez le rare privilége de vous intéresser à toutes choses, et de regarder avec une égale curiosité, tantôt littéraire et tantôt savante, tout ce qui vient de l'homme.

« A bientôt, écrivez-moi, et dites-nous surtout que vous arrivez. Je vous embrasse tendrement.

« A. de Tocqueville. »

De Madame la vicomtesse de Noailles à J.-J. Ampère.

Mouchy, 15 septembre 1850.

« Cher bibliothécaire, j'ai besoin de vous remercier tout de suite de votre bonne lettre de Rome. Je com-

mençais à être inquiète..... Vous ne me donnez point d'adresse, ce qui aurait l'air de ne pas vouloir être trop importuné de réponses. N'importe, je risque le paquet, et renvoie le mien à cet aimable valet de chambre que nous voyons toujours avec plaisir. Je pense qu'il garde le logis jusqu'à ce que votre générosité vous en chasse. Je vous avoue que je n'aimais pas cette longuignole l'appartement dégingandé et sans vue. Je ne puis vous blâmer, autant que bien d'autres, de vous en éloigner. Je vous connais, je vous conçois, et je vois d'ici que vous serez mieux ailleurs. Quel malheur que la rue d'Astorg soit si loin du pays Latin! Quel plaisir il y aurait à vous posséder! Mais voyons, pourquoi pas? N'en disons rien, mettons *cuire* ce projet, comme disait Mme de Sévigné. En attendant, je songe avec bonheur à cette liberté qui vous permettra de donner à vos amis et entre autres à Mouchy, l'année prochaine, autant de temps que nous vous en demanderons. Quel délice de vous y tenir, par le beau temps ou le mauvais, entouré de livres et d'amis auxquels vous conterez ce que vous me mandez aujourd'hui!

« Le sort précaire du beau pays où vous êtes fait peine et me rappelle le nôtre. Je trouve tout ici plus vague que jamais; nous n'avons à nous féliciter que d'un sentiment de paresse générale qui saisit tout le monde, et qui a le mérite de nous faire tendre au repos. Je le trouve sensible, même chez les socialistes; malheureu-

sement je crois que c'est reculer pour mieux sauter aux futures élections ; ce qui est humiliant, quoi qu'il arrive, c'est la déplorable médiocrité dont tout est envahi. Le reste de l'Europe attrape cette triste maladie ; le besoin d'un homme un peu distingué *se fait généralement sentir*, et où y en a-t-il ? Le Président est à présent fort mécontent de la formation d'une réunion des amis de l'ordre chez M. Molé. Je ne sais s'il préfère celle que préside M. Thiers, et deux ou trois autres que j'oublie. Les fractions sont plus nombreuses que jamais, et, en fin de compte, ce sera, je crois, encore Napoléon qui gagnera la partie, à cause de cette quantité de divisions.

« Faites des hiéroglyphes, c'est plus sage que tout cela; mais ne nous oubliez pas.

« Nous nous ennuyons sans vous ; ne manquez pas au rendez-vous de l'année prochaine.

« N. N. »

En 1861 et 1862, pendant ses derniers séjours à Rome, une des occupations de Jean-Jacques était de mettre en ordre de touchantes lettres qu'on réservait à une enfant trop jeune encore pour comprendre l'intérêt que cette lecture aurait un jour pour elle.

. . . .

Aux réflexions inspirées par cette correspondance, il mêlait des souvenirs personnels, et racontait ainsi une partie de sa propre existence. Arrivé à cette période de notre tâche, nous citerons de temps en temps quelques pages de ces notes ou commentaires, afin de suivre Jean-Jacques dans le monde nouveau où il va entrer jusqu'à la fin de sa carrière. Ici se place une sorte d'introduction que nous abrégerons, comme le reste, quand le récit deviendra trop intime. . . . .

Souvenirs écrits à Rome en 1861. — « Moi, si jaloux de ce que j'appelais ma liberté, mon indépendance; moi, qui conservais l'intention formelle de voyager toujours et de vivre seul, j'ai associé mon sort à celui de tes parents. . . . .
. . . .

Aujourd'hui 25 février 1861. « Me voici encore à Rome, continuant à relire ces lettres destinées à faire arriver l'âme de celle que tu as perdue jusqu'à la tienne. En formant ce précieux recueil, je n'ai rien retranché, pas même les bonnes paroles qui me concernent; j'ai laissé sous tes yeux des jugements trop favorables que la bienveillante amitié porte sur moi: j'en suis fier de ces juge-

ments, parce qu'ils sont les témoignages d'une affection qui a été un des honneurs de ma vie, et que je voudrais espérer être aimé de toi, en souvenir de l'attachement qu'ont eu déjà pour moi deux générations de ta famille.

« En revenant dans cette ville, je me sentais effrayé et attiré tout ensemble ; je savais bien les grandes amertumes qui m'y attendaient, cependant j'éprouvais un douloureux attrait à rentrer dans ce cadre où j'ai été tour à tour si heureux et si malheureux.

. . . .

« La première fois que j'entendis parler de ton grand-père, ce fut chez M. Thiers, après 1848, à propos d'un coup de fusil tiré en son intention sur Mignet, au moment où celui-ci venait de passer la grille de M. C..., place Saint-George ; et se dirigeait vers la maison de son ami. A ce propos donc, M. Thiers racontait qu'on avait envoyé sept balles, *toujours en son intention*, dans la fenêtre de M. C... son voisin. Ce nom, prononcé ainsi devant un indifférent, c'était celui de tes parents ; cet indifférent, c'était moi.

« Vers 1838, je fis une rencontre que les circonstances ne m'ont pas permis d'oublier depuis. Achevant ma course dantesque en Toscane, je trouvai au monastère des Camaldules Édouard Bertin et Delaroche. C'est là que ma liaison a commencé avec le premier, nous devînmes intimes à Rome, où ma passion pour cette ville

me ramenait toujours, passion irrésistible, mais vraiment singulière, n'ayant jamais été artiste, alors moins archéologue que je ne le suis devenu.

« Ce fut à Rome, en 1850, qu'Édouard Bertin me mit en rapport avec ta famille, pendant ces deux mois qui précédèrent mon départ pour Sorrente J'avais donné ma démission de bibliothécaire afin d'aller passer l'hiver auprès d'un ami souffrant, et séduit par la pensée de léguer la succession de cette place à Daremberg. On jeta les hauts cris en apprenant ce coup de tête, qui était un coup de cœur, sans mérite, du reste, la liberté de voyager à mon gré me paraissant le bien suprême que je devais conserver à tout prix. Comme je me suis applaudi de ce parti ! Sans cette bienheureuse démission, je ne vous aurais peut-être jamais connus.

« J'étais alors à une époque où je me reposais d'agitations, de froissements, d'inquiétudes qui m'avaient fait beaucoup souffrir. Ce repos m'empêchait de regretter la jeunesse passée, la vie de mon cœur semblait comme épuisée, je n'avais pas même le pressentiment de cette amitié si vive pour Tocqueville que mon séjour près de lui allait développer. Tout entier aux projets illimités de travaux, de courses lointaines, amoureux des hiéroglyphes, je commençais à rêver l'Amérique, toutes les études m'intéressaient, la politique me passionnait, le monde m'animait. J'avais des goûts, des relations sans nombre, quelques amis, mais au fond point de liens,

d'attaches sérieuses à rien. Je m'en félicitais, car u triste expérience me laissait croire que le seul bonhe possible pour moi était dans cette disposition d'âme e d'esprit.

« C'est à la villa Ludovizi que Mme Édouard Bertin m'a présenté à ses bons amis les C... Nous marchâmes tous dans ce beau lieu à travers une grande allée droite, bordée de cyprès, inondée de lumière. Qui m'eût dit que je commençais alors la première de ces innombrables promenades que je devais faire plus tard avec les tiens ! Le soir même de cette matinée, j'accompagnai les Berti chez Mme C..., à l'hôtel d'Allemagne. Ces dames firen de la musique. Mlle L. C... chanta, cette personne s distinguée, d'une distinction si à part, et charmant d'un charme qui n'appartenait qu'à elle.....

« Après quelques semaines de connaissance, je me sou viens d'avoir été frappé des soins que les membres d la famille C... prodiguaient à Bastiat mourant. Chacu à leur tour se succédait près de lui, pendant les heur si longues de ses pénibles journées. Le pauvre malad avec un courage stoïque, essayait, sans y réussir, d cacher sa faiblesse et une partie du mal qui le torturai Après le déjeuner, qu'il ne pouvait plus prendre en com mun, Mlle C... lui jouait du piano ou lui lisait quelqu pages. Quand le temps s'adoucissait, je voyais Mme C. l'emmener en voiture au soleil, tandis que nous allio parcourir les galeries, les églises, le Forum, ou regard

les horizons dans la campagne. Bien des petits faits de cette année me reviennent en tête : d'abord, la gaieté malicieuse de Mlle L... qui, riant déjà de mes distractions, assurait qu'en venant visiter sa mère, un matin, je l'avais prise, *elle*, pour un jeune garçon d'hôtel en lui remettant ma carte. Je me rappelle le bavardage du bon docteur N..., les histoires interminables du capitaine ***, le violon de M. Sturler, le portrait qu'il fit du commandant, l'originalité amusante de ce bon commandant, qui appelait imperturbablement toute espèce de peinture *des Andrea Delsarte*, prétendant que c'était la seule manière de généraliser un peu ses impressions artistiques en Italie; puis l'enthousiasme qu'il inspirait à une veuve anglaise, âgée de 45 ans, laide, mais disposée, disait-on, à offrir son douaire considérable à un officier français.

« Par une belle journée de décembre, nous allâmes tous ensemble faire la course de Longheza. Je n'y allais pas, comme hier, pour chercher l'emplacement du Collatin, avec Rosa et Bénouville, mais uniquement pour jouir, en si aimable compagnie, de l'air, du soleil et de la beauté unique de ce pays romain. J'ai revu ce lieu tout de silence, dont je goûtais tant la poésie, mais qui ne m'inspirerait plus aujourd'hui un chapitre de *Christian*, de ces pages que j'avais passé la nuit à écrire, et que nous lisions le lendemain dans nos chères promenades. »

Pendant que Jean-Jacques et Alexis de Tocqueville sont à Sorrente, heureux d'être ensemble, empruntons encore à Ampère le récit de ce bonheur si court, qu'il retraçait à Rome en 1859[1], quelques semaines après une perte irréparable :

« Ce mot de Sorrente a soudain évoqué un souvenir délicieux et poignant auquel je ne puis, quoique je fasse, m'arracher sans lui donner une larme; souvenir des temps heureux, supplice durable de l'existence qu'ils ont un moment embellie et dont on ne voudrait cependant pas les effacer; souvenir qui fait répéter vingt fois par jour ces vers de Dante si profondément vrais :

Nessun maggior dolore
Che recordarsi del tempo felice
Nella miseria.

« Il faut me reporter à ces moments pendant lesquels j'ai pénétré dans l'âme de cet illustre et cher ami : car mon devoir est d'y faire pénétrer le lecteur avec moi, et si je parviens à retracer quelques traits de sa physionomie que je cherche à peindre, c'est à ces moments mêmes où il me fut donné de vivre auprès de lui que je les devrai.

« Nous habitions une maison située au-dessus de la route, un peu avant Sorrente, sur les premières pentes

1. Notice d'Ampère sur M. de Tocqueville, 2 juin 1859.

de la montagne. D'un toit en terrasse, l'on voyait à droite Naples et le Vésuve; à gauche, l'œil plongeait dans des vallons remplis d'orangers dont les fruits étincelaient au soleil, et d'où sortaient des dômes, des clochers, de blanches villas : c'était une perspective enchantée. Que de choses bonnes, fines et élevées, je lui ai entendu dire sur cette terrasse!

« Puis nous faisions de longues promenades à pied, dans la montagne : car, tout frêle qu'il était, il était très-grand marcheur, et pour suivre la ligne droite, qui semblait sa direction naturelle, il franchissait au besoin une haie, un fossé, un mur. Parfois nous nous arrêtions dans quelque bel endroit, ayant en face de nous la mer, et le ciel de Naples sur nos têtes. Alors, essoufflés, nous nous reposions quelques moments, et les entretiens recommençaient.....

« Son inépuisable esprit, qui n'était jamais plus actif et plus libre que dans ces moments-là, allait sans précipitation, sans secousse, mais avec un mouvement doux et varié, d'un sujet à un autre. Tous ces sujets se succédaient sans effort, depuis les considérations les plus hautes jusqu'aux remarques les plus ingénieuses, jusqu'aux anecdotes les plus piquantes, qu'il racontait avec un enjouement aimable et une malice sans fiel. Toujours d'un naturel parfait, il avait, au sein de la plus grande familiarité, un besoin d'élégance et de perfection dans le langage dont il ne pouvait se départir. Il parlait

aussi bien pour un ami sans prétentions que dans les salons, où je l'ai vu si gracieux avec les femmes, qu'à l'Académie, où ce qu'il disait avait un caractère de propriété, de convenance, de modération, qui ne se démentit jamais. Assis sur un rocher, dans la montagne de Sorrente, on aurait pu écrire, et que n'ai-je écrit tout ce qui lui échappait dans l'abandon de l'amitié! Il avait horreur de la phrase; mais je ne lui ai jamais entendu commencer une phrase sans l'achever.

« Nos promenades se terminaient en faisant, des larges violettes qui croissaient au bord des chemins, un gros bouquet pour Mme de Tocqueville, retenue sur sa terrasse, où une faiblesse de santé la confinait. Elle était heureuse de ces courses, dont le succès était un symptôme toujours plus rassurant. J'admirais en elle cette sérénité constante que la souffrance n'altérait pas, cette égalité d'une âme forte, et je les bénissais : car je sentais combien ces qualités étaient nécessaires à son mari, dont l'âme ardente, disposée à des irritations généreuses, sujette à des abattements mélancoliques, avait tant besoin d'être calmée et soutenue. »

Ces joies profondes et douces, goûtées en commun, finissent trop tôt : le Collége de France réclame son professeur. Obligé de retourner à Paris, Jean-Jacques emporte avec lui son butin hiéroglyphique et, ce qui vaut bien mieux, des souvenirs de cœur ineffaçables.

De Sorrente et de Naples un double adieu, confié

presque en même temps aux *marirani* qui partent des deux rives, va répéter à l'ami qui s'éloigne et à celui qui reste le témoignage de bien tendres regrets.

Souvenirs écrits à Rome en février 1861. — « Après l'hiver de Sorrente, je ne m'arrêtai à Paris qu'un instant, le temps d'y terminer mon cours et d'y voir quelques amis; puis j'allai m'embarquer pour l'Amérique, à Southampton, le 15 août. »

La première nouvelle que le voyageur reçoit de France en arrivant à New-York lui cause un véritable chagrin. Mme la vicomtesse de Noailles a succombé le 13 septembre. « Sa pensée vous suivait au delà des mers, écrivait M. Causse à Jean-Jacques; elle aimait à parler du plaisir qu'elle éprouverait à vous revoir. L'idée que Mouchy s'offrait à vous, au milieu de vos courses vagabondes, comme une espèce de *home*, la charmait. Au mois de mai dernier, lorsqu'elle a été malade, dans un entretien dont sa santé était le sujet, vous m'avez exprimé en termes pleins d'effusion l'attachement que vous aviez pour elle. Je lui ai répété vos propres paroles, et cette indiscrétion, que vous me pardonnerez, l'a rendue bien heureuse. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Paris, 6 octobre 1851.

« Nous avons eu une grande joie l'autre jour, mon cher ami, en recevant votre première lettre, datée de Boston. Nous commencions non pas précisément à être inquiets, mais à nous étonner de ne pas avoir de vos nouvelles. Nous en tenons enfin et elles sont excellentes. Vous avez fait un bon voyage, vous êtes content de ce que vous voyez, voilà qui va bien! Que je serai curieux, au retour, de vous faire causer sur les pays que vous êtes occupé à parcourir; de savoir ce que vous avez vu de même ou autrement que moi, ce qui est changé depuis vingt ans non-seulement dans l'aspect superficiel et marériel, mais dans le fond : car il est impossible que le tempérament même du peuple ne s'altère pas au milieu d'une si rapide croissance.

« Mais ce n'est pas de l'Amérique dont vous avez envie en ce moment d'entendre parler, c'est de la France, de vos amis, de vos connaissances. Quant à la politique, rien de nouveau ou de marquant à vous en dire. L'élection inconstitutionnelle du président me paraît toujours l'événement déplorable et inévitable; point de concurrent jusqu'à présent qui paraisse sérieux. La candidature du prince de Joinville est encore à l'état d'em-

ron et il ne m'est pas bien démontré qu'elle arrive à ne. Du reste, le monde parlementaire est mort; Paris désert, et il se passerait quelque chose dans les sou-ains de la politique, que je n'en saurais rien.

Votre *fugue* est encore peu connue; elle jette dans lus profond étonnement tous ceux qui l'apprennent, ime si l'Amérique était à trois mois de la France, et l s'agît pour vous de visiter les Antipodes.

Villemain m'a demandé *si vous aviez des chagrins;* répondu que je ne vous connaissais que le chagrin de ias connaître l'Amérique. Mérimée m'a paru un peu ; de n'avoir pas appris par vous votre nouveau ige; je crois que vous ferez bien de lui écrire. Du :, je dis à tout le monde, que je n'en ai rien su moi-ie, et que c'est d'Angleterre seulement que vous rez confié vos résolutions et demandé des lettres. ;arde pour moi la distinction que votre amitié m'a rdée, et me borne à vous en savoir gré sans m'en er.

Il est probable que votre absence sera constatée iellement par la lecture qu'un autre fera de vos ix vers[1] à la séance solennelle du 25 courant.

Nous avons pensé à vous en apprenant la mort de comtesse de Noailles, qu'on vous a sans doute an-:ée, et qui, j'en suis sûr, vous a affligé. Il paraît

Épître à M. de Tocqueville.

qu'elle a été enlevée presque subitement. La duchesse de Maillé, que nous connaissions beaucoup, a été frappée mortellement par une catastrophe affreuse : elle a été brûlée !

« Pardon de vous envoyer de si tristes bulletins à travers l'Atlantique, mais la vie n'en est-elle pas semée?

« Il me tarde bien de savoir de quel côté vous allez diriger vos pas. Les États-Unis me sont si connus, et encore si présents, que vous ne sauriez aller nulle part que je ne puisse facilement vous suivre en imagination.

« Adieu, cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur, ma femme vous envoie encore mille vœux affectueux.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

New-York, 7 novembre 1851.

« Mon cher ami,

« Je suis revenu ici il y a quelques jours, après une excursion d'environ mille lieues, qui de Québec m'a mené dans l'Illinois et à Cincinnati. Je suis arrivé extrêmement intéressé, mais passablement fatigué de mon voyage, souffrant à la fois de tous mes maux : de la gorge et des entrailles. Je n'ai donc pas hésité à me re-

poser cet hiver, d'autant plus que quelques jours de froid anticipé m'ont prouvé combien çette température m'était contraire.

« J'ai eu ici quelques moments fort tristes : je n'avais pas retrouvé M. Sedgwick, que je croyais à la campagne, et dans ce moment m'est arrivé une nouvelle qui m'a causé un profond et sérieux chagrin : la mort de la vicomtesse de Noailles, pour laquelle j'avais un véritable attachement.

« J'ai fait ici plusieurs connaissances et rencontres intéressantes. Je suis allé à Albany porter votre lettre à M. Spencer ; il a été sensible à ce souvenir, et m'a comblé des marques d'un empressement tout à votre intention. J'ai eu très-beau temps sur l'Hudson, et suis satisfait de cette excursion, comme de toutes les parties de mon voyage. Je venais chercher ici des idées et des notions nouvelles : j'en ai trouvé plus encore que je ne m'y attendais. La curiosité de mon esprit, tournée vers un ordre de faits nouveaux, s'en rassasie avec délices.

« Je n'ose vous demander de m'écrire, je sens combien vous devez être absorbé par les circonstances actüelles.

« Cependant un mot me serait bien doux.

« Adieu, mon cher ami, je vais me diriger par Philadelphie et Washington vers le Sud. Partout et toujours, à vous de cœur.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

New-York, 12 novembre 1851.

« A peine ma lettre était-elle partie, mon cher ami, que la vôtre m'est arrivée. Je vous en remercie extrêmement, sachant combien vous devez être assombri et préoccupé.

« Depuis que vous m'avez écrit il s'est passé un événement qui change peut-être quelque chose à la certitude déplorable dont vous me parlez [1]. Mais je suis très-peu au fait de la situation, étant si loin et ne lisant point de journaux français : ils sont très-rares ici. A la *Reading-room*, qui est un cercle très-bien monté en revues anglaises et journaux américains, on ne reçoit que la *Presse*, et une fois par mois !

« En revanche, je cause avec des hommes distingués, ou bien informés du moins, dans tous les genres ; chaque jour j'apprends beaucoup. Et moi aussi j'aurais bien du plaisir à m'entretenir de tout cela avec vous, à parler de ce qui a changé. Rien au fond, je crois : empire de la majorité, énergie des efforts individuels, puissance de l'association pour faire ce qui, ailleurs, se fait par le gouvernement, tout cela subsiste sur les points essentiels. Chaque objet que je vois, chaque incident de

1. Réélection à la présidence de Napoléon III.

mes journées est un commentaire et une démonstration de votre ouvrage. Les changements sérieux survenus depuis vous tiennent surtout aux chemins de fers, qui s'étendent chaque jour et qui ont déjà tant influé sur le développement de l'Est, de l'Ouest, et dans la partie septentrionale de l'Union. Ce qui me paraît un changement plus profond, qui tend à transformer la politique fondamentale des États-Unis, c'est une disposition à se mêler des affaires de l'Europe qui commence à prévaloir. L'enthousiasme pour M. Kossuth a de l'importance comme démonstration de cette nouvelle tendance, si contraire à la direction ancienne. Il y a à ce sujet beaucoup d'exagération dans les journaux qui rêvent une croisade antiabsolutiste et parlent de bombarder Saint-Pétersbourg; mais il y a aussi quelque chose de réel, et M. Sedgwick pense que ce nouveau principe dans la politique du pays ne saurait être non avenu. C'est une suite de la disposition qui a commencé avec la guerre du Mexique, mais cela augmente chaque jour et prend un caractère tout particulier.

« J'incline à ne pas être de votre avis sur l'avenir religieux des États-Unis. Je ne vois pas jusqu'ici cette propension à la philosophie et au catholicisme, mais c'est une question que j'ai encore besoin d'étudier beaucoup.

« Adieu, mon cher ami; mille hommages, je vous prie, à Mme de Tocqueville.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame de Tocqueville.

Washington, 29 décembre 1851.

« C'est à vous que j'écris, madame, vous pensez avec quelle inquiétude. Je suis tourmenté par les nouvelles qui nous arrivent, et dont les détails sont souvent contradictoires. Quand cette bombe a éclaté, vous imaginez bien que ma première pensée a été pour M. de Tocqueville. Je savais que nul ne serait plus ferme que lui et, par conséquent, plus exposé. J'ai vu qu'il avait été arrêté, puis, selon un journal, mis en liberté; mais je ne sais si cette seconde nouvelle est exacte. Je souffre de sa douleur et songe à son indignation, à sa santé, que tout cela a pu exposer gravement, et je n'ai pas un moment de tranquillité.

« Le courrier pour la France venait de partir quand nous avons reçu nos lettres, de sorte que c'est aujourd'hui seulement que je puis vous adresser celle-ci. Je n'aurai de réponse que dans plusieurs semaines; soyez du moins assez bonne, je vous en supplie, pour m'expédier quelques lignes à Charleston (Caroline du Sud); je ne respirerai pas jusque-là.

« Je suis resté ici bloqué par les rivières qui sont gelées.

« Il est bien cruel, dans ces moments-là, d'être loin

les uns des autres. En m'en allant j'espérais qu'il n'y aurait rien jusqu'à mon retour. A l'époque de la réélection, il y a dix jours, je le croyais encore. Je ne me suis pas trompé seul. Je ne vous enverrai pas de Washington des réflexions sur les événements de Paris, qui auront peut-être changé à l'heure où ma lettre arrivera.

« Adieu, madame; une ligne, au nom du ciel, à Charleston. Bien à vous et à lui, de cœur, et avec un cœur bien inquiet et bien oppressé.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Nouvelle-Orléans, 23 janvier 1852.

« Je vous remercie tendrement, mon cher ami, de m'avoir écrit. Après ce qui vient de se passer, j'avais grand besoin d'être rassuré par vous-même, car un journal annonçait votre arrestation.

« Maintenant, je songe aux souffrances morales que vous éprouvez en voyant les idées de liberté vraie si étrangères à la France, aux partis qui la divisent, et la force brutale triomphant en décembre comme en février. Je crois, en effet, que sous le régime qui commence il

n'y aura plus de place dans ce qui s'appellera une assemblée pour un ami sincère de la liberté; mais il y a pour vous mieux à faire que d'y figurer. Je me réjouis d'avance de vous regarder travailler, et de travailler près de vous à Tocqueville. Mon impression est que si quelque chose peut, dans l'avenir, rendre des chances à la monarchie constitutionnelle, c'est ce qui arrive aujourd'hui; car cette monarchie se présentera comme un retour au bien. En présence d'un danger réel pour la société, la France peut se livrer à un maître qui la défend; mais la lassitude vient tôt ou tard. Quoi qu'il en soit, heureux ceux qui, comme vous, peuvent attendre, en écrivant l'histoire, l'heure de la faire! Ici le public ne comprend pas, et s'en tire en assurant que les Français ne sont point mûrs pour un meilleur gouvernement. Les hommes politiques que j'ai vus à Washington, disent qu'il était peut-être nécessaire que les passions anarchiques fussent contenues par une dictature. Je ne suis vraiment pas fâché, dans un pareil moment, de sortir des États-Unis. Je crois y avoir appris quelque chose. J'ai été au nord, à l'ouest, et je suis au sud; j'ai vécu partout avec les personnes les plus distinguées, énormément causé, interrogé et reçu quantité d'informations. Je n'ai de malheur que pour la température.

« J'espère trouver la chaleur à la Havane, me chauffer au soleil et me reposer. Peut-être irai-je aussi à la Jamaïque avant de revenir faire mon cours au mois de

mai. Mille affectueux hommages à Mme de Tocqueville. Je vous embrasse de tout cœur.

« J.-J. AMPÈRE. »

En effet, le voyageur, exact cette fois, rentre à Paris au mois d'avril 1852. Mieux que jamais accueilli par le public du Collége de France, après avoir terminé sa brillante et dernière leçon, il s'empresse de courir en Normandie écrire son voyage d'Amérique, en comparant ses impressions avec celles de son hôte.

Au commencement de janvier 1853, la santé de M. de Tocqueville est atteinte de nouveau, une pleurésie menace encore sa poitrine et le retient à Paris, confiné dans sa chambre, pendant une partie de l'hiver. Au printemps, le convalescent va s'établir en Touraine, pour recevoir assidûment les soins du docteur Bretonneau. Jean-Jacques, qui cette année-là n'a pas abandonné sa chaire de littérature, va de temps en temps retrouver son ami à Saint-Cyr.

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Paris, 16 juin 1853.

« Mon cher ami,

« J'ai bien besoin de respirer, et de respirer avec vous, l'air des champs.

« Je viens de donner de suite deux articles, dont l'un était en grande partie à faire, et l'autre à compléter par beaucoup d'étude (la partie scientifique de Washington). En même temps, les sujets que je traite à mon cours m'obligent à un grand travail. Je dors très-peu et tombe de fatigue ; je crains de ne pas voir lever le soleil aux Trétorières. J'y ai cependant aussi de grands projets ; j'y finirai mon livre avec mes notes, et j'y écrirai *le Mexique*, pour obéir à Mme de Tocqueville. Mais ici, j'ai à lire au comité historique, le 1er juillet, ce rapport sur un recueil de poésies populaires françaises, qui a pris la tournure d'un ouvrage, et m'a beaucoup occupé. Je ne regrette pas de m'en être chargé, car, sans cela, ce qui peut être, je crois, un monument de l'esprit national, et une collection à opposer à celles des Anglais et des Allemands en ce genre, serait devenu en d'autres mains un moyen de publication industrielle ou, qui pis est, une collection de chansons à la gloire de l'Empire. Cela et l'article sur Cuba me retiendra jusqu'au 15 juillet loin

de vous. Alors, par exemple, rien ne pourra m'arrêter.

« J'ai dîné hier avec l'ambassadeur de Turquie, qui est fort belliqueux. — Mais on croit maintenant que l'empereur de Russie entrera dans les Principautés, et qu'alors on traitera. Ce qui ne me paraît pas triomphant.

« Amitiés de cœur, mon cher ami, et mille hommages affectueux à Mme de Tocqueville.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Madame la duchesse de Mouchy à J.-J. Ampère.

Dieppe, 17 juillet 1853.

« Je vous remercie de votre lettre, cher monsieur Ampère, et je suis charmée que votre cours soit fini. Vous allez respirer à Tocqueville pendant cette chaleur si malsaine à Paris. Ce séjour de votre ami n'est pas très-loin de Dieppe : pourquoi ne viendriez-vous pas retrouver des souvenirs qui vous sont chers, et me sont bien précieux, car je n'oublie pas que c'est ici que je vous ai connu, et j'aimerais à vous y revoir encore?

« Vous voulez bien vous rappeler mes chants, mais vous savez qu'il y a des oiseaux qu'on appelle des *inséparables*: quand ils restent seuls, ils ne chantent plus.

C'est mon histoire. A Dieppe comme partout, je regarde le passé, j'en vis, pour supporter le présent. Vous ne sauriez croire combien je retrouve le souvenir de ma mère chérie, même en ce lieu. Je lis sur les visages des bonnes gens qui nous connaissaient l'étonnement de me voir dépareillée. Ils ont pitié de moi, et ils ont bien raison!

« Il faut que je vous remercie encore du plaisir que j'ai eu à relire *Hilda*. C'est charmant; et puis quel style! J'aurai de la peine à aimer autant l'Amérique que cette jeune esclave.

« Il y a beaucoup de monde sur cette plage. Je voulais en profiter, mais je suis un peu sauvage. Ma robe, et surtout mon chagrin, l'expliquent.

« Adieu, cher monsieur Ampère; je n'ose pas vous demander de m'écrire souvent. Avec vous ma devise sera toujours cette célèbre

Poco spera, nulla chiede.

« N'oubliez pas cependant que je n'ai jamais trouvé personne d'aussi aimable que vous, excepté ma mère.

« C. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Paris, 15 juillet 1853.

« Cher ami,

« La *Havane* a paru ce matin, je vous porterai cela avec la *Nouvelle-Orléans*.

« J'espère vous trouver en plein travail, et entendre quelques bonnes lectures. Je me fais une grande joie de retrouver cette vie de Tocqueville transportée aux bords de la Loire. Nous n'aurons ni la mer ni le Capelier; mais j'aurai de bonnes promenades, de bonnes soirées avec vous et Mme de Tocqueville, et Black lui-même sera là pour compléter l'illusion.

« Je ne sais plus rien de la politique, parce que tout le monde est absent; mais il me semble que l'affaire s'engage plus directement entre la Russie et les puissances alliées.

« Je viens d'éprouver encore un grand chagrin: j'ai perdu Adrien de Jussieu, un ami d'enfance; je vois chaque jour une famille désolée. Nous parlerons de lui ensemble.

« Adieu, et à bientôt.

« J.-J. AMPÈRE. »

Après son séjour à Saint-Cyr, Jean-Jacques, repris d'un accès de nostalgie romaine, se disposait à repartir pour l'Italie, quand il apprend la mort d'Ozanam. Depuis 1851, trois existences qui lui sont chères viennent de se rompre. C'est d'abord la vicomtesse de Noailles, souvenir vivant de l'Abbaye-aux-Bois, qui disparaît; puis l'ami d'enfance, Adrien de Jussieu, son premier compagnon de voyage, de promenades et d'études, le discret confident de ses amours à vingt ans; savant modeste, tendre, narquois philosophe, rimeur joyeux dans sa correspondance, « Adrien, cinquième héritier de la dynastie des Jussieu, membre de cette famille de Vanteuil, d'un autre temps, comme dit Ampère, alliant la simplicité des mœurs et des vertus antiques aux plus rares qualités du cœur et de l'esprit ». Ce dernier a été prématurément enlevé aux siens il y a quelques mois, et voilà qu'aujourd'hui il faut se séparer d'Ozanam, jeune commensal de la maison de son père, dont il a protégé la carrière et va servir la mémoire en aidant à publier ses œuvres.

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Dimanche soir, 3 octobre 1853.

« La lettre que nous avons reçue ce matin de vous, mon cher ami, nous a vivement affligés. La mort de

M. Ozanam laisse un grand vide parmi les gens de talent et les gens de bien. Que d'hommes de mérite disparaissent!

« Je ne sais si c'est parce que je commence à prendre les travers de la vieillesse, mais il me semble que tout médiocre que nous soyons, nous valons encore mieux que ceux qui doivent nous suivre.

« Je vois que votre voyage est un peu retardé, et je m'en afflige. Maintenant que vous n'êtes plus avec nous, je vous souhaiterais à Rome. Au milieu de l'effrayante accumulation d'occupations dont vous nous parlez, vous êtes en vérité trop aimable et trop bon de songer à nos lectures. Le *Juif* sera très-agréable à Mme de Tocqueville. Quant à un livre anglais, ce n'est qu'un besoin très-secondaire, car nous ne lisons presque jamais tout haut en cette langue. Notre plus grand besoin est d'avoir des voyages intéressants, traduits ou écrits en français.

« C'est après le départ de mon père que j'ai résolu de mettre enfin la main à l'œuvre, de cesser de fouiller dans les vieux papiers, de fermer les livres et de tâcher d'écrire.

« Je suis plein d'anxiété sur le point de savoir comment je me tirerai de cette première et décisive épreuve. C'est maintenant seulement que je vais commencer ce livre dont je parle depuis dix ans bientôt. Existe-t-il réellement? Pourrai-je le faire? Je croyais, au début, le voir

clairement ; il me semble aujourd'hui que je l'aperçois au milieu d'un nuage qui s'épaissit de plus en plus.

« J'ai réuni pour ce premier chapitre, qui réellement doit être le germe de tout l'ouvrage, prodigieusement de notes, de documents, d'idées secondaires.

« Mais je vois de moins en moins l'idée neuve et mère qui doit se trouver dans cet amas de paperasses. Je me sens las d'avance.

« Je vais faire pourtant un grand effort ; priez Dieu qu'il soit productif : car, en vérité, je ne sais ce que je ferais de mon temps et de ma vie si j'échouais dans cette entreprise.

« Dites-nous quel jour a paru ou doit paraître dans es *Débats* votre article sur M. Ozanam. Tout ce qui est écrit par vous nous plaît et charme notre solitude.

« Adieu, cher ami ; encore une lettre, je vous prie, avant de quitter Paris. Surtout des nouvelles d'Italie, et pensez que nos regards vous suivent avec une affection toute fraternelle.

« Mille amitiés de cœur.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Saint-Cyr, ce 18 novembre 1853.

« Nous avons reçu, il y a deux jours, une lettre de Florence, mon cher ami ; je vous laisse à juger si elle a été bien accueillie.

« Mais, avant tout, que je vous dise le plaisir que nous a causé la lecture de votre article sur M. Ozanam, qu'on regrette encore bien plus après vous avoir lu. Cette notice est un chef-d'œuvre, vous n'avez rien fait de mieux ; c'est intéressant, c'est touchant ; le cœur et l'esprit se sont mis à l'œuvre pour produire ce petit écrit, et ont agi de concert, sans se nuire. Combien vous faites aimer l'homme dont vous parlez, et qu'on est heureux de rencontrer après soi des amis qui fassent si bien valoir votre mémoire ! Vous avez beaucoup augmenté le regret que j'éprouvais déjà de n'avoir pas connu M. Ozanam, et vous me montrez que sa perte est encore plus regrettable que je ne pensais

« J'ai fini, il y a trois jours, toutes les lectures préparatoires que je m'étais imposées avant de tenter de créer moi-même quelque chose.

« J'ai renvoyé aux bibliothèques de Paris tous les livres qu'elles m'avaient prêtés, et, pour ne pas succom-

ber à la tentation de lire davantage, je n'ai fait aucune demande nouvelle d'ouvrages.

« Me voilà donc, cette fois, au bord du grand fossé !

« Vous ne vous attendez pas, sans doute, que je vous donne des nouvelles publiques ou autres. Je suis maintenant, que l'hiver a éloigné les amis voyageurs, l'homme le plus ignorant de ce qui se passe. Je vois, comme tout le monde, que les affaires deviennent graves en Orient, plus graves que je ne pensais qu'elles deviendraient, en considérant l'humeur peu guerrière des nations de l'Europe et de leurs chefs. Mais il en est des peuples et des rois comme des simples particuliers, parmi lesquels on a vu l'orgueil engagé faire battre tant de poltrons. Je ne comprends rien, je vous l'avouerai, à l'attitude de notre gouvernement dans cette question : il fait trop, s'il veut en définitive laisser écraser les Turcs, et pas assez, s'il entend les sauver. S'il veut les abandonner, après qu'ils auront été vaincus, c'est une insigne faiblesse et une grande inconséquence ; s'il veut les soutenir, il était moins dangereux de le faire quand leurs forces étaient encore entières, que quand elles sont déjà détruites.

« Je vais vous adresser cette lettre à Florence, où vous devez, me dites-vous, rester jusqu'au mois prochain. Je me doutais bien que vous trouveriez là des trésors ; Florence était, plus encore que Rome, la véritable capitale intellectuelle de la fin du moyen âge. Je vois

que vous y rencontrez, en même temps que des livres et des manuscrits, d'anciennes connaissances, entre autres cette belle fille de Gœthe qui était restée brillante dans votre mémoire, et que vous revoyez vieille, blanche et malingre. Les gens qu'on revoit après tant d'années sont, comme des bornes qui vous montrent le chemin déjà parcouru, vilain spectacle ! Mais vous avez bien mieux à faire que des réflexions chagrines.

« Vous avez entrepris de traiter un des sujets les plus intéressants du monde, et vous faites ce qui était nécessaire pour le traiter avec supériorité : il y a dans cette vue de quoi vous laisser regarder philosophiquement les cheveux blancs de Mme de Gœthe.

« Nous occupons toujours agréablement notre imagination du voyage d'Allemagne. De plus en plus acharnés à l'étude de la langue, nous avons repris ce cuistre joufflu notre professeur. C'est décidément un idiome abominable.

« Adieu. Mille amitiés très-tendres du ménage.

« Vous avez beau vous en aller au bout du monde, ma pensée vous ramène sans cesse près de nous.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1861. — « En quittant Tours, où j'avais passé avec Tocqueville la fin de l'automne, je me rendis d'abord à Florence. Là je vous manquai de quelques jours ; mais ta famille vint bientôt à Rome. J'allai la recevoir chez Cerni, place d'Espagne. Une semaine plus tard elle s'établit via Babouino, dans un appartement plein de meubles dorés, de lustres et de glaces, splendeurs qui faisaient sourire ces dames, parce qu'on y manquait du nécessaire. La via Babouino, malgré sa physionomie insignifiante et son nom grotesque, est une de celles que j'aime le mieux ici. C'est là, en face de l'église grecque, que demeurait Mme Récamier en 1823. J'y ai vécu avec Ballanche, le plus ancien ami de mon père qui m'avait tenu sur ses genoux à Polémieux, avec Dugas-Montbel, le duc de Laval, si bon pour moi, Guérin, Léopold Robert, Schnetz, Delécluze, etc.

« Mlle Amélie, devenue veuve de M. Lenormant, était là aussi ; elle et moi sommes à peu près aujourd'hui les seuls débris de cette Abbaye-aux-Bois alors transportée en Italie, abbaye qui fut ma famille, ma patrie pendant près de trente ans.

« De cette année 1853 à 1854 datent les véritables souvenirs de mon intimité avec M. et Mme C***. Je prenais déjà un grand plaisir à me réunir à eux, leur cordialité faisait tout pour m'attirer ; ils accueillaient mes amis comme les leurs, et recevaient avec une bonté par-

faite ce pauvre Alexis de Jussieu, que j'avais trouvé sur le bateau à vapeur, venant à l'étranger, selon son habitude, chercher la fortune sans la rencontrer, Alexis, toujours bon, expansif, facile, d'une faiblesse de cœur souvent mal placée, mais généreuse. En l'entretenant alors de ce temps du Jardin des Plantes où s'était passée notre enfance, de nos camarades dispersés ou disparus, je pouvais parler avec lui de mes relations nouvelles; jouissant de tout avec une sérénité que je ne connaissais plus depuis longtemps, je ne songeais qu'à la nature, aux arts, à étudier à fond l'histoire romaine, tout en m'occupant de la Renaissance. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Saint-Cyr, janvier 1854.

« . . . .
. . . .
. . . .

« Ma femme, cher ami, voulait absolument remplir ses huit pages et ne me laisser rien, tant elle prenait goût à la conversation; mais je réclame ma part. Comme, en mari discret, je n'ai pas lu sa lettre, je ne sais ce qu'elle contient; mais j'imagine qu'elle vous donne des

nouvelles de nos santés et de notre genre de vie. Je ne vous en parlerai donc pas. J'ajouterai seulement, quant à mes travaux, que cette fois je suis entré en plein dans mon sujet.

« J'ai fait, ou plutôt ébauché, le premier chapitre du livre, celui dont l'objet est de montrer quel a été le but véritable de la Révolution; quels sont les traits particuliers qui caractérisent cette révolution parmi les grandes agitations des hommes. J'ai déjà entamé le second chapitre, où je vais rechercher ce qui fait que cette révolution générale a commencé en France plutôt qu'ailleurs; ce qui lui a donné, chez nous, les traits particuliers qui la distinguent, au milieu de toutes les révolutions qui sont sorties d'elle.

« C'est un grand sujet; mais qu'il est difficile! De temps en temps, je me sens aussi content de moi-même et aussi charmé de mon œuvre que pourrait l'être un sot, ce que j'espère pourtant ne pas être. Dans d'autres moments je suis au fond d'un abîme de désespoir. C'est dans ce chapitre que se place le produit de l'immense travail entrepris depuis un an; cette montagne de notes m'accable et m'étouffe. Je ne sais comment m'y prendre pour choisir entre tous ces faits et pour en faire sortir les idées générales qu'ils renferment. Je suis tenté de dire, comme ce pauvre Chénier : « Il y a pourtant là quel-« que chose. »

« Vous ne m'avez jamais plus manqué. C'est à pré-

ient que j'aurais sans cesse un conseil à vous demander, sans cesse à vous prier de me dire le point précis où les faits cessent d'intéresser pour fatiguer l'esprit du lecteur, ce qu'il en faut mettre pour faire comprendre les idées générales, ce qu'il y faut mêler d'idées générales pour qu'ils fassent réfléchir. Tout l'art est là, et vous êtes un de ses maîtres !

« Je ne suis pas le seul qui soit content de votre beau et bon travail sur la vie de M. Ozanam. Corcelles m'en a écrit l'autre jour; il était charmé : en lui, l'homme de goût, le libéral; et, ce qui est plus rare, le catholique, étaient satisfaits. Je vous fais connaître ce suffrage parce qu'il compte.

« Écrivez-nous, cher ami: vos lettres, qui nous sont agréables à recevoir partout, réjouissent ici notre solitude.

« Je finis, mais non sans vous embrasser deux fois en l'honneur du jour de l'an.

« Alexis. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Rome, 19 mars 1854,

« Je serai bien heureux de vous retrouver en Allemagne. Ce voyage aura un intérêt fort actuel, car ce pays

me paraît destiné à jouer un rôle important dans les événements qui se préparent et dont l'attitude que prendra surtout l'Autriche déterminera, je crois, en grande partie le caractère. Les symptômes des terreurs parisiennes que vous me signalez m'arrivent ici de tous côtés, et, comme vous, je les trouve une bien juste expiation pour ceux qui ont voulu le repos à tout prix et qui sont fort étonnés des chances d'agitation qu'ils se sont données. Les Français passent pour le peuple le plus brave de la terre; mais c'est aussi le plus capable de faire, par excès de peur, d'énormes sottises. Dieu veuille qu'il retrouve un jour ses qualités naturelles! Cette alliance anglo-française est une chose bien étrange : d'un côté on semble oublier complétement le passé, et de l'autre glisser bien légèrement sur le présent. Tout cela est-il sincère? Peut-il être durable? Ou, si c'est un jeu joué, qui est-ce qui se moque ici de l'autre, comme dit Figaro? En attendant, le présent étant, je cherche dans le passé le sentiment du beau, dont je veux essayer d'écrire l'histoire. Ces jours-ci j'ai fait une excursion qui m'a reporté au milieu des monuments les plus anciens qui soient probablement en Europe, aux murs appelés cyclopéens, d'une ancienne cité pélasgique. Ceux d'Allatri sont au nombre des débris les plus imposants que j'ai eu l'occasion de contempler. Des restes semblables se trouvent en Grèce et en Asie Mineure; on ne peut les attribuer qu'à ce peuple de Pélasges, déjà disparu quand com-

nce l'histoire grecque, et dont on ne connaît ni la gue, ni la religion, ni les lois. Quelle chose singu-e qu'un peuple capable de bâtir de telles fortifica-ıs pour défendre des villes considérables, n'ait laissé : cette trace solitaire, mais gigantesque! Cette course ıs les montagnes du pays des Volsques et des Herni-:s, habitées par des populations que le contact des angers n'a pas modifiées, m'a extrêmement intéressé.

« Toute la terre semble s'être donné rendez-vous à me cette année.; ce n'a été que bals, concerts, routs, n entraînant l'autre, et les invitations amenant les 'itations. Je respire un peu depuis le carême et me :e d'oublier tout cela : car une voiture vous mène en e heure au désert, dans cette campagne de Rome 'on préfère presque à Rome même ; j'y passe la moitié mes journées, ce qui fait un peu de tort aux biblio-:ques.

« Adieu ; nous avons devant nous l'Allemagne et un 'er de Paris ensemble, avec nos bons amis : Beau-nt et Corcelles. Celui-ci est bien heureux de n'être pas Vatican : car il serait exposé à rencontrer chez Sa inteté M. de Saint-Arnaud, qu'on attend pour demain, nant prendre la bénédiction du pape avant sa croisade ur les Turcs. Tout ce qui se passe est si plein de tarrerie ! Heureusement la place me manque ; ainsi int de commentaires.

« Je veux seulement, madame, mettre sous votre

protection (car je n'ose solliciter directement l'académicien) Lavergne, qui se présente à l'Académie des sciences morales et politiques, et qu'en bonne conscience je crois un esprit supérieur à ses concurrents. Cela dit, j'y joins de bien sincères amitiés pour vous, madame, et pour Alexis l'expression de ma vive et tendre affection.

« J.-J. AMPÈRE. »

De M. de Sacy à J.-J. Ampère.

Paris, 15 avril 1854.

« Mon cher ancien camarade,

« Eh bien! voilà ce que c'est que d'être un coureur, un vagabond, un juif errant. Vous n'aurez pas le plaisir de voter pour moi à l'Académie française, ou de me refuser votre suffrage si vous jugez que des articles de journaux ne sont pas un titre suffisant d'académicien. Comment! il y a deux places vacantes à l'Académie, et vous ne viendrez pas pour vous procurer la jouissance de voir en suppliants à vos pieds deux grandes puissances: un évêque et un journaliste, ce dernier bien déchu, il est vrai? Voyons! m'auriez-vous donné votre voix, monsieur? J'ai écrit autant que saint Thomas d'Aquin. Je pourrais

former de mes œuvres quelque chose comme trente volumes in-folio imprimés à deux colonnes. N'est-ce rien ? Sans compter que j'aime les lettres de tout mon cœur, et que je donnerais mes trente volumes pour un petit morceau bien simple, bien délicat, comme il en est sorti de votre plume. Hélas ! je sais bien qu'il ne restera pas une igne de moi ; et, ce qui est pire, tout ce que j'aimais, out ce que j'ai défendu pendant mes belles années, a éri. Aujourd'hui me voilà presque vieux, fatigué, épuisé, vec des yeux détestables qui me refusent le plus souvent ur service. Je demande à me reposer dans un fauteuil 'académicien. Allez, ce ne sera pas pour longtemps : ma nté est pitoyable ! Ne voyez-vous pas comme je suis ûté ? comme j'ai la voix cassée ? Ne craignez pas qu'une is nommé j'entonne le *Gloria in excelsis* en Sixte-Quint. on, non, ancien camarade, je resterai toujours un uvre diable de journaliste, n'en pouvant plus, écrasé r les événements et par une santé débile, mais heureux fier, je l'avoue, d'être devenu votre confrère.

« Voilà une lettre qui ne sent pas trop le candidat. us la pardonnerez à notre vieille familiarité.

« *Oui* ou *non*, vous savez bien que je suis et que je serai ujours votre très-cordial ami et serviteur.

« De Sacy. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « C'était le temps des excursions étrusques, des visites archéologiques aux ruines, aux murs pélasgiques, le moment des pique-niques dans la campagne romaine, avec Mme Sartoris et sa sœur Fanny Kemble[1], surnommée le Turban à cause de l'abus qu'elle faisait de cet ornement.

« Sur la via Appia, par un jour splendide, devant les montagnes revêtues de leur brillant azur, les promeneurs descendaient de voiture sur ces dalles antiques, et parmi les tombeaux (les tombeaux étaient encore pour nous des objets qui amusaient notre curiosité).

« La première fois que nous rencontrâmes l'abbé Aulanier, ce fut sur cette route ; il s'y trouvait avec des amis communs et m'aborda sans préambule, en me disant : « Cette campagne est belle, mais j'aime encore mieux les environs de Ninive. » Ce début m'étonna : j'y crus apercevoir une envie un peu pressée de poser pour un grand voyageur ; son ton doucereux, ses déclarations de tendresse exagérées, ne me plaisaient guère ; cependant je ne tardai pas à me sentir attirer vers lui, quand je fus accoutumé à ce qui me choquait d'abord. Mais, sous le rapport de la science et des sentiments, nous lui prêtâmes tous, pendant quelques années, une perfection idéale dont il fallut terriblement rabattre. On l'appelait alors en riant le *Dictionnaire passionné*, faisant du même

1. Mme Butller, fille de l'acteur Kemble.

up allusion à son érudition et à ses protestations d'a-
itié exaltée. Nous visitions les catacombes de Saint-
exandre avec de Rossi. Visconti nous accompagnait à
stie : là on conduit tout d'abord les étrangers à cette
ace où saint Augustin reçut le dernier baiser d'adieu
sainte Monique. Pour assister aux fouilles dirigées
r l'antiquaire romain, nous partîmes un matin en
mbreuse compagnie. Schnetz et quelques artistes
aient de la partie. Un déjeuner, préparé par les soins
Mme C***, attendait les voyageurs : j'entends encore
vives saillies de ces dames provoquées par la muni-
ence toute italienne d'un certain grand seigneur, *prin-
e* de ***, qui dans un élan de générosité déclare
iir absolument à fournir quelque *dolci* à ce repas
ampêtre. « La brioche manque, je l'apporterai. »
ectivement, après l'avoir commandée pour le compte
Mme C***, chez son pâtissier, il l'apporta. De ces
isodes comiques, de ces gaietés d'enfants heureux,
me souviens beaucoup mieux que des antiquités
Ostie...

« Ce matin je me suis mis à avancer au hasard, à
ler autour de la place du Peuple, quartier le plus
tiartistique de Rome ; mais dont j'avais fait le centre
ma vie, à côté de mes amis : la via Babouino, le pa-
s Gaetano, s'offraient subitement à moi et m'en-
yaient au cœur toutes les douceurs d'un passé perdu.

« Au Corso, en face de la place Colonne, je revoyais

la fenêtre où nous avions tous livré si joyeusement une bataille de bonbons et de fleurs pendant la semaine du carnaval. Pour ta mère, le plus gentil bouquet de la fête c'était toi déguisée sous le bonnet de la nourrice bourguignonne, avec ta cape rouge et tes souliers à bouffettes. A Ripetta je reconnaissais l'appartement des Bertin. Puis, gagnant la promenade des bords du Tibre, j'aperçus le grand pin parasol qui s'élève à mi-côte du Monte Mario, à la villa Mélina, cet endroit de la colline où la voiture s'arrêtait pour laisser aux promeneuses le temps de jouir de la vue. Je passai devant Saint-Jean de Latran, où nous ramenait si souvent le coucher du soleil à l'*Ave Maria;* puis je voulus aller à la villa Albani m'asseoir sous le portique de marbre, aux pieds de l'Agrippine. Dans une des salles du Casino, je contemplai longtemps ce petit bas-relief d'Orphée, chef-d'œuvre de l'art antique, devant lequel nous revenions toujours avec attendrissement.

. . . .

« A la fin de cette journée je repris lentement le chemin du Capitole, où je suis logé, en traversant le Forum, si souvent visité, raconté à ceux que j'aimais, et je gravis la roche Tarpéienne pour rentrer dans ma chambre solitaire.

« Dans les jours rigoureux de l'hiver, Saint-Pierre était la seule promenade qui fût permise. Celle-ci me plaisait beaucoup, car ce lieu est intéressant par tous les

temps : admirable quand la clarté l'inonde, et magnifique encore sans l'éclat du soleil. Nous entrions par la porte de côté, en soulevant une lourde portière. Je vois le bénitier où l'on trempait ses doigts ; voilà les bobèches allumées autour du tombeau de l'Apôtre, où chacun allait s'agenouiller et faire une courte prière.

« J'y ai prié aussi ; mais quelle différence entre la foi profonde, simple et soumise, que j'avais sous les yeux, et la mienne !

. . . .

« Au nombre des relations intimes que nous retrouvions le soir chez Mme C*** étaient M. Barbet de Jouy, homme de cœur, doué d'un sentiment exquis pour l'art, sa femme, excellente et fidèle amie, le jeune Geoffroy-Saint-Hilaire, Mlle de Stamp, la naïve Danoise ; Janina, si originale dans son culte inexorable, et militant pour la vérité, qui lui faisait mépriser absolument le qu'en-dira-t-on. La physionomie de cette aimable fille rappelait celle du phoque ; son esprit réjouissait parfaitement notre compagnie lorsque sa franchise ne la consternait pas trop.

« Je me souviens d'un certain « *pas tant que vous* « *croyez* » que son flegme du nord répondait à toutes nos questions.

« Madame votre mère, lui disait-on, paraît aimer « beaucoup les arts. — *Pas tant que vous croyez,* bien « plus les artistes que les arts. »

« A l'arrivée du courrier, elle apprend un jour en notre présence la mort d'une tante. « Ah, mon Dieu ! voici « qui va vous faire bien du chagrin ! » observe Mme L***. « — Pas tant que vous croyez : j'ai tant de parents ! »

« Un jour, dans le salon de la via Babouino, son père, le baron de Stamp, vermeil comme une peau rouge, sous des cheveux d'un blanc de neige, peu versé dans l'idiome français, s'embrouilait, s'agitait en essayant imprudemment la description de son pays. L'assistance, mal à l'aise, cherchait à tendre une perche hospitalière au malheureux naufragé, tandis que sa fille, stoïque, d'un imperturbable sang-froid, au beau milieu de cette laborieuse narration, s'écrie tout à coup : « Oh ! je vois « bien que j'ai trop vanté le génie de mon père, il « n'a que celui des jardins.... »

« Adieu, dit Janina à ses amis en quittant Rome, je « vous aime, et me rappellerai de vous longtemps ; mais « *toujours*, je n'ose le promettre. »

« Ce caractère, où l'affectation n'entrait pour rien, nous intéressait.

« Le 4 mai, entraînée par une ardeur voyageuse, la famille quittait Rome pour retourner en France par la route la plus longue. »

---

*De J.-J. Ampère à Madame C***.*

Rome, 18 mars 1854.

ɜrci mille fois, madame, d'avoir rempli votre se.

anchement, malgré les charmes de Venise, j'ap- sans regret que vous allez directement à Côme, : droite étant la meilleure quand il faut avant tout ɜr une santé délicate.

mon tour, je vous donnerai des nouvelles de *, avec qui, grâce à l'aimable idée de nos jeunes Ɔumery, Baudry, etc., nous avons passé une der- ournée à la villa Pamphili. Après déjeuner, il fort question des absentes. Depuis ce moment, ıtinuait encore un peu les bonnes habitudes de la bouino, nous sommes, Hébert et moi, comme des ans âme; nous faisons peine à voir dans son ate- ndis que la charmante petite figure de Crescenza toute triste aussi d'être loin de vous.

ıjourd'hui, il y a eu béatification d'une Française; ı compatriote, j'ai assisté à cette cérémonie, qui n peu, comme toujours, l'inconvénient de rappeler es solennités plus profanes. Cependant, le fond lise Saint-Pierre illuminé, le moment où le portrait ainte s'est dévoilé, où l'on s'est mis à genoux en

chantant le *Te Deum*, et où le canon de Saint-Ange a retenti, ce moment a produit un grand effet.

« Votre humeur contre les Étrusques ne m'a point indigné, et je l'ai trouvée très-piquante et très-gaie. S'il s'était agi d'antiquités égyptiennes, je n'aurais pas pris la chose si philosophiquement.

« J'ai ravi l'*Académie* en faisant part à ceux qui composaient la partie de Frascati des gracieux souvenirs que vous avez bien voulu conserver de cette charmante promenade. J'ai donné, comme vous le faites, une place à part à Hébert dans ces souvenirs ; il en est digne.

« Notre course à Véies a été retardée jusqu'ici par la santé de l'abbé Héry, mais nous partons sans faute demain matin. Je dirai à cet aimable abbé que vous parlez de lui, et cela lui sera fort agréable.

« Je ne sais point de nouvelles que vous n'ayez apprises par les journaux. L'Académie française va nommer ou a déjà nommé Mgr Dupanloup et M. de Sacy, un évêque et un journaliste. Ce sera, je crois, deux beaux choix. L'*alto personnaggio* qui figure dans un certain dossier vient d'échouer à l'Académie des sciences.

« Le cardinal Lambruschini est mort, et, le cardinal Antonelli, qui n'est que diacre, va se faire prêtre pour hériter de quelques postes dont le défunt était investi.

« J'espère que vous avez été contente de Pérouse et d'Assise et que Mlle Madeleine a été le modèle de la

voyageuse, recueillie et silencieuse; qu'elle n'aura pas laissé trop bruyamment se trahir ses impressions.

« Je regrette bien de n'avoir pas été *enlevé*. Peut-être le tête-à-tête prolongé de la route m'aurait-il fait faire quelques progrès dans les bonnes grâces de cette *mademoiselle*, en attendant qu'elle puisse apprécier les vieux académiciens comme ils le méritent.

« Présentez, je vous prie, à Mme L*** nos affectueux hommages, et recevez l'expression particulière du sentiment d'attachement bien vrai que j'ai pour les trois générations de la rue Babouino.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Saint-Cyr, 20 mai 1854.

« Je veux d'abord vous parler de ce qui m'intéresse par-dessus tout, du voyage d'Allemagne.

« Si je ne vous savais depuis longtemps le meilleur et le plus aimable des amis, votre lettre dernière nous aurait appris, et la façon dont vous faites dépendre vos projets des nôtres nous touche plus que je ne puis le dire.

« Je ne veux pas cependant accepter la chose préci-

sément dans les termes où vous l'offrez. Sérieusement vous nous affligeriez si nous nous apercevions que vous avez sacrifié vos affaires à notre plaisir.

« Nous avons gardé, comme programme, les deux séjours de Bonn et de Dresde. Nous comptons donc nous rendre à Bonn vers le 15 juin et y rester au moins jusqu'au 15 juillet.

« Je veux vous parler de la séance académique. Vous savez déjà par les journaux que l'évêque d'Orléans et Sacy ont été nommés : le second a passé sans obstacles; mais le premier a été l'objet de l'opposition la plus vive de la part des amis du gouvernement. Il était amusant de voir l'agitation de Nisard et de Sainte-Beuve; le dévouement moins actif mais non moins sincère de Lebrun et de Mérimée; et enfin, le petit troupeau famélique que vous connaissez marchant sous la conduite de ces bergers. On n'a pu déterminer personne de marque à se mettre sur les rangs contre l'évêque, de sorte qu'on s'est borné à tâcher de rendre l'élection impossible. Ils ont réuni treize voix dans ce but, ce qui est plus que je ne croyais, et leur but a failli être atteint par le retard de deux des nôtres, qui, pleins d'ardeur cependant, ne sont arrivés qu'à trois heures passées. Enfin nous l'avons emporté du premier tour, et nous nous sommes réjouis de ce petit succès, puisque nous n'avons pas de plus grandes victoires.

« Ce qui me chagrine, c'est que je n'aurai rien à vous

lire. Il y a presque un demi-volume de fini. Tous les chapitres en sont *bâtis*, mais deux mois de travail au moins seront encore nécessaires pour que l'ouvrage soit présentable. Nous nous bornerons donc, en Allemagne, à deviser révolutions et surtout révolution française chez les Allemands.

« Adieu, bien cher ami.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Bonn, ce 21 juin 1854.

« Mon cher ami,

« Nous avons loué hier un petit appartement meublé situé près du Rhin et en face du jardin de l'Université, dans Coblentzer strasse ; je n'ai pas besoin de dire à un vieil habitant de Bonn comme vous où cela se trouve.

« Nous aurons là une promenade charmante, à notre porte, et du bon air. Si ma femme se sent bien remise au bout de cinq à six semaines, peut-être irons-nous à Heidelberg et à Francfort ; dans le cas contraire, j'irai sans elle ; car, ayant entrepris ce voyage dans un but sérieux, il faut sacrifier tout à l'utile, et l'utile me paraît être de visiter plutôt deux ou trois lieux où j'aurai le

loisir d'étudier bien à fond les hommes et les choses que de parcourir superficiellement beaucoup de pays.

« Nous avons eu hier une aventure qui nous a précipités tout à coup en pleine société allemande et universitaire. J'avais été le matin faire connaissance avec l'aimable et bon Brandis. Là, j'apprends que Bunsen, se rendant à Heidelberg, vient de descendre chez lui, reste un jour, et part le lendemain. Brandis nous presse de venir, ma femme et moi, passer la soirée avec lui. J'accepte, me figurant qu'il s'agit d'un petit comité : c'était l'Université en masse ; les femelles aussi bien que les mâles. A neuf heures il a fallu s'attabler à un immense souper, où nous n'avons touché à rien, mais où les indigènes ont mangé comme des Allemands du XVI[e] siècle.

« Tout ce monde-là a été d'une amabilité extrême, mais on nous a présenté successivement tant de personnes que nous étions étourdis en sortant et que nous avions la tête pleine d'un chaos dont nous n'avons jamais pu sortir depuis. J'espère que peu à peu nous nous débrouillerons et arriverons à nous faire une idée claire de toutes ces physionomies et de tous ces noms. En somme, nous avons été enchantés de notre soirée. Je vais tâcher maintenant de revoir tous ces gens-là et de tirer d'eux tout ce que je pourrai. Mais quelle misère de ne pas savoir la langue ! car en être au point où j'en suis, qui consiste à déchiffrer assez aisément une page

ande, c'est n'avoir encore qu'un instrument de tra-
ropre à rien. Aussi, vais-je m'appliquer à le per-
nner.

ai été frappé de ce que vous me dites sur la diffi-
que vous trouvez maintenant à causer avec des
is. Que cela est vrai pour moi aussi! et combien
ıanières de sentir restent semblables, malgré le
et l'espace. Cette complète sympathie qui existe
nous sur toutes les choses principales est, en vé-
ıne consolation qui m'est précieuse : car au fond
; bien triste. Je ne puis changer cette manière
en changeant de lieu et j'éprouve qu'on quitte
ıcilement la France que les pensées qu'elle a fait
Ce temps, quoi qu'on fasse, est lourd à suppor-
même événement qui a ôté un homme comme
la vie active, lui a enlevé en partie les moyens
passer d'elle. Quel courage ou quel plaisir prendre
e, en effet, quand on sent que le public échappe
ɔn reste presque seul avec des opinions et sur-
es passions qu'il abandonne. Mais que faire? Le
est donc de n'en pas parler, à moins qu'on ne
tre un ami de votre espèce, espèce rare assuré-

lressez votre première lettre à Bonn, où nous
s pour plus d'un mois. Adieu, mon bon ami;
; embrasse.

« A. de Tocqueville. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Au milieu de juillet, je suivis Hébert à Subiaco, lieu sauvage où l'artiste poëte aimait à aller chercher des modèles. Ce fut pendant ce petit voyage, sur la route de Tivoli, tandis que les chevaux se reposaient, que je lus à Hébert, au pied de la cascade, les premières lignes de l'*Histoire romaine à Rome* ; il me dit alors franchement que mon tableau de la campagne romaine le laissait froid. Cette critique m'a été fort utile : sans elle je n'aurais pas pris, dès le principe, le ton qui convenait à ma composition, et tout l'ouvrage s'en serait ressenti. En descendant du rocher de Subiaco, je revins à Rome passer encore quelque temps, attendant le signal de Tocqueville pour aller le rejoindre en Allemagne. Sa santé et celle de sa femme, toujours chancelante, retardèrent notre rendez-vous, et ce ne fut qu'au mois de septembre que j'allai le retrouver à Wildbad.

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Vienne, 1er septembre 1854.

« N'était le bras de Mme de Tocqueville, mon cher ami, et les contrariétés que ce malheureux et douloureux rhumatisme a apportées à votre voyage, je serais

u comble de la joie. La course ensemble dont vous me arlez, la visite à Heidelberg et à M. Bunsen, est ce que aurais pu rêver. Ne vous tourmentez point à mon sujet. : suis parti de Rome le jour où j'ai eu terminé mon avail, mais pas un jour avant. M'arrêter un instant dans ne université allemande pour me mettre au courant des avaux récents de ce pays, des publications qui se rap· ortent à mon sujet, me sera très-utile, et nulle part je : puis le faire plus vite qu'à Heidelberg, où M. Bunsen :ra un centre qui abrégera la besogne, et me mettra de iite en contact avec tout le monde. Il est vrai que ma ission pour Rome m'y aurait peut-être fait rester :core sans motif sérieux, ce qui aurait été une sottise, t été (choléra à part) étant un des plus malsains qu'on iit vus depuis longtemps. J'y devenais un phénomène : n-seulement il n'y avait plus d'étrangers, mais parmi Romains tout ce qui pouvait fuir avait décampé.

« J'ai vu Ancône, Trieste, que je ne connaissais pas. chemin de fer qui traverse la Styrie est une ravissante menade, et le passage du Semmerin une merveille, où dustrie et le pittoresque se rencontrent comme peut- : cela ne leur est arrivé nulle part. De plus, je viens ller à Pesth voir les Madgyars. J'ai trouvé là dans musée, en bijoux, parures, armures, etc..., toute :pression artistique de cette curieuse *renaissance* isportée d'Italie en Hongrie au XVe siècle par le roi thias Corvin, ce qui est un des épisodes les plus cu-

rieux de mon sujet. Vienne même a des collections qu'il était bon pour moi de revoir en ce moment; je ne regrette donc pas la route la *plus longue*. Probablement ce qui augmente un peu l'enchantement de tout cela, c'est la perspective de vous embrasser dans quelques jours.

« Voici mon itinéraire. Je pars demain dimanche à sept heures du matin par le bateau du Danube. Je serai mardi soir à Ratisbonne. De là, à Nuremberg, une des villes d'Allemagne qui a reçu les influences de l'Italie. Ainsi je pourrai être d'aujourd'hui en huit à Francfort. Ne vous pressez pas si vous, ou Mme de Tocqueville, étiez malade.

« Je suis accoutumé à m'établir et à travailler partout. Si par impossible vous étiez encore arrêtés en route, j'aurais un grand regret, vous aussi un peu, j'espère, mais vous ne pourrez avoir aucun remords. Mille bien tendres amitiés au ménage.

« J.-J. AMPÈRE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Au retour de ce voyage d'Allemagne, pendant lequel j'avais poursuivi vainement mon cher de Tocqueville, je m'arrêtai avec lui un instant chez son père, aux environs de Compiègne (ce fut à Clairoix que j'écrivis le premier article de mon *Histoire romaine* dans la *Revue des Deux-Mondes*), avant de revenir à Paris prendre mes quartiers d'hiver

et travailler à la publication des œuvres d'Ozanam. Je faisais là une bonne action, j'obéissais à mon cœur en m'occupant de la mémoire d'un homme éminent, mais cela aurait pu se faire l'été suivant, et il y aurait eu dans ma vie de bien heureux souvenirs de plus.

« Emprisonné dans la rue de Fleurus, je perdis ainsi une saison dont j'aurais pu jouir à Rome. C'eût été autant de gagné pour les progrès d'une intimité précieuse avec les tiens, et je n'aurais pas le regret d'en avoir goûté la plénitude si tard. »

A la fin de l'automne, Jean-Jacques rentre à Paris, laissant M. de Tocqueville à Clairoix, où il va passer l'hiver pour ne pas exposer sa poitrine délicate au climat trop rigoureux de sa chère Normandie.

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Mardi matin 1854.

« Cher ami, l'ouverture de mon cours a été fixée au 6 décembre ; très-heureusement, car mon travail avec Mme Ozanam avance lentement. Ce travail minutieux est fort difficile, précisément par la conscience qu'on apporte à n'y rien mettre du sien. Il serait beaucoup plus aisé et plus rapide si l'on se donnait un peu de li-

berté. Du reste, il me fournit à tout moment l'occasion d'admirer, dans l'auteur de ces leçons, une vigueur extrême d'expression et un mouvement de pensées que nous tenons à conserver, en le dégageant de quelques négligences.

« Tout en faisant ce travail, je classe pour mon cours l'effroyable masse de petits papiers qui s'y rapportent.

« J'écrirai à Compiègne une petite introduction pour le premier volume de l'œuvre d'Ozanam, et je causerai avec vous de mon cours ; j'espère vous trouver en pleine composition.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Dimanche, 17 décembre 1854.

« Cher ami, le grand événement a eu lieu, et, malgré la concurrence que me faisait une séance de l'Académie où parlaient Mignet et M. Guizot, la salle était plus que pleine. Les dames n'ont pu tenir toutes dans l'enceinte qui leur était destinée ; quelques-unes se sont réfugiées chez les gentlemen.

« Je me suis lancé assez résolûment dans mon nouveau système. J'ai parlé à l'auditoire ; j'ai tâché de cau-

ser avec lui. Il m'est revenu qu'on avait remarqué ce changement. M. Hochet, un des adversaires de ma première manière, m'a dit que c'était ma meilleure leçon. Voilà ce que c'est que de passer, auprès de chers amis, quelques jours à la campagne, d'avoir de bonnes conversations et d'écouter de belles lectures. Cela électrise et l'on se tire d'affaire devant le public. Je pense déjà au jour où je retrouverai tout cela, et surtout la suite des chapitres. Je souhaite que tout le reste vaille ce que j'ai entendu. Ce sera un fameux livre, allez ! C'est du moins ma conviction, très-arrêtée, et on ne m'ôtera pas de l'idée que je m'y connais un peu.

« Adieu; je demande des nouvelles du bras de Mme de Tocqueville. Mille amitiés.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Vendredi matin 1854.

« Je vous écris deux mots, mon cher ami, tout en préparant mon cours, qui réussit mieux que jamais, grâce au parti que vous m'avez fait prendre.

« *Confiteor quia peccavi* : j'ai égaré, hélas ! que d'égarements dans ma coupable vie ! la note des livres que

vous voulez que je demande aux bibliothèques, renvoyez-la-moi le plus tôt possible. En même temps, donnez-moi des nouvelles de vos travaux et des rhumatismes de Mme de Tocqueville.

« J'ai vu hier Mme Fillimore, qui dit avoir une cassette précieuse où elle met vos lettres.

« Voilà Baour-Lormian mort. Il me semble que si l'on nomme, avant et après M. de Broglie, les deux candidats littéraires qui se partageront à peu près également les voix cette fois-ci, on fera sagement; mais, il faut que le duc de Broglie se présente, et, quoi qu'en disent Cousin et M. Pasquier, je n'en suis pas absolument sûr. Rencontrant l'autre jour un ami de M. Falloux, j'ai dit que celui-ci ferait bien de ne pas mettre dans l'embarras M. de B. en faisant une démarche aujourd'hui à l'Académie. J'espère qu'on le lui aura redit; du reste, point de nouvelles.

« A bientôt; mille bonnes amitiés.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Ce samedi 1854.

« Mon cher ami, nous avons été enchantés de ce que vous nous dites du Collége de France. C'était un

peu difficile de modifier une ancienne méthode, et je n'étais pas sans inquiétude sur le résultat de l'entreprise; bien que je vous eusse conseillé de la tenter. Mais l'esprit vigoureux et souple à la fois change facilement d'attitude à tout âge. Maintenant que vous venez d'entrer dans la voie du *laisser-aller*, continuez à y marcher et votre succès grandira à mesure que vous y ferez des progrès.

« Je vous renvoie la note que vous avez perdue; je vous prie très-instamment de ne pas l'égarer une seconde fois, parce que je viens de passer une demi-heure à la rechercher dans mes vieux papiers. Vous êtes en vérité un grand pécheur.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Mardi matin 1855.

« Voilà enfin le temps qui semble s'amollir; je voudrais bien, cher ami, qu'il s'adoucît tout à fait, un peu pour moi, beaucoup pour vous.

« J'ai repris ma vie de coureur, mais toujours craignant le mal de gorge; bien décidé cependant, s'il

est possible, à faire mon cours deux fois par semaine, pour ne pas provoquer la clameur du pouvoir.

« Nous avons fait notre triste élection à douze voix seulement de minorité. J'ai entendu le discours, étant du bureau; on peut être indiscret sous le sceau de l'amitié et à distance. Le discours de Berryer m'a paru plus sage que brillant : l'éloge de la légitimité y est très-explicite, mais amené naturellement par l'histoire de la royauté de Saint-Priest. S'il le dit comme il peut dire, le discours pourra faire de l'effet, mais il en a besoin. Pour Salvandy, il a comme toujours des traits heureux, des développements un peu longs, des choses risquées. Son ardeur de néophyte l'avait entraîné si loin que, dans un passage, M. Guizot a réclamé pour 1830, et dans un autre, nous tous, contre une espèce de justification des ordonnances.

« M. Thiers, que le sort, dans sa malice, avait aussi nommé de la commission, s'est excusé; la complication eût été trop complète ! Pendant ce temps-là, Pongerville admirait, et, le lendemain de son élection, il était à l'Académie des inscriptions, à côté de M. Guizot, pour porter au ministre l'annonce de son élection. M. de Salvandy a, du reste, promis des suppressions. Scribe lui disait : « Votre discours est une ville où il y a de « beaux palais, mais ils sont trop cachés par les mai- « sons. »

« Rien de nouveau ici que les bruits de départ pour

la Crimée qui commencent à reprendre consistance.

« Adieu, mon cher ami; mille amitiés de cœur.

« J.-J. Ampère. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Paris, ce samedi matin 1855.

« Je vous envoie, mon cher ami, la notice en question. Soyez l'arbitre absolu de son sort, décidez et tranchez. La famille Lepeltier, qui me l'a demandée, désire la *Revue des Deux-Mondes;* mais peut-être qu'il y aurait un peu de prétention à mettre ce petit écrit dans la *Revue?* — Je n'en sais rien. J'ai fait ce portrait aussi rapidement que vous dessinez les vôtres, en deux heures, mais non pas avec la sûreté de main que le bon Dieu et l'expérience vous ont donnée en ce genre. Dans ce qui est la peinture de l'homme moral que j'avais à représenter, il ne peut manquer de se rencontrer de cette sorte d'originalité qui se trouve dans un dessin fait exactement d'après nature, et auquel l'imagination n'a rien ajouté. Mais dans les accessoires il y a peut-être des *common places;* je vous prie de couper sans hésitation et en ami. Enfin je m'en rapporte à vous; j'aurais dû me borner à ce seul mot.

« Je me suis applaudi d'avoir fait, hier soir, la connaissance de M. Macleons, dont j'avais si souvent entendu parler. Ce n'est pas seulement un des Américains les plus agréables que j'aie jamais rencontrés, mais un des plus *françaisement* agréables.

« Cette relation nouvelle s'est faite dans un livre, bien entendu, car vous savez que je suis prudemment resté toute la soirée d'hier au coin de mon feu, comme il était sage de le faire par une froide nuit de mars.

« Je vous embrasse, à bientôt. Je suis toujours de l'avis de La Fontaine : « qu'un véritable ami est une douce chose ».

« A. DE TOCQUEVILLE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « A la fin de mai 1855, je reçus une lettre de Rome :

« Mon cher monsieur Ampère, m'écrivait-on, nous « comptons au nombre des vrais plaisirs du retour, celui « de vous revoir et de renouer le fil d'une des plus douces « intimités que nous ayons connues. Nous vous parlerons, « alors, tout à notre aise, de l'intérêt avec lequel nous « avons lu à Rome, votre *Histoire romaine ;* en attendant, « il faut vous dire presque brutalement que rien n'est plus « charmant, parce que rien n'est plus vous-même, et

« qu'aucune de vos œuvres ne reflète peut-être aussi fidè-
« lement les dons si rares et si divers de votre esprit.

« Sous l'impression du second article, nous avons fait « hier une promenade dans la Rome du Vélabre et du « grand cirque; la semaine prochaine ce sera, j'espère, le « tour de Véies.

« Ma mère, comme tant d'autres, est sous le charme « de ces pages de la *Revue*. Grâce à vous, mon cher mon- « sieur, sa connaissance topographique des lieux devient « tellement précise, qu'elle ne demande plus que très- « rarement de revenir par l'Acqua-Accetosa lorsque nous « sommes à la porte Saint-Jean.

« L'Académie, plus que jamais éprise du camarade « absent, s'arrête avec délice à la pensée de le retrouver « prochainement. M. Hébert explore la montagne depuis « une quinzaine de jours; votre lettre est allée l'y rejoin- « dre. Nous commençons à craindre que notre ami ne « rencontre à San-Germano, ou dans les environs, quel- « ques nouveaux prétextes de chefs-d'œuvre qui le re- « tiennent loin de Paris. Vous pouvez, sans doute, à pré- « sent admirer Crescenza.

« Hier, on a chanté à Saint-Louis un *Te Deum* à l'oc- « casion du coup de pistolet manqué, il y avait peu d'a- « mateurs libres, on ne voyait que des épaulettes... »

« Tous les pensionnaires de l'Académie, que j'appe- lais en riant « les camarades », avec une bonne grâce héréditaire pour moi, m'invitaient au déjeuner tradition-

nel de Castel-Fusano. J'y suis retourné cette année pour ne pas refuser ni blesser ces aimables garçons. J'ai pu alors sentir et mesurer l'effet de la tristesse sur mon esprit. Il n'y a pas bien longtemps encore, j'apportais à cette réunion d'artistes ma part d'entrain juvénile; ce jour-là, cette jeunesse elle-même qui m'entourait, me fêtait, m'a semblé terne, sans vrai gaieté. Schnetz, le beau brun de 1825, le sauvage amant des brigands, m'apparut comme une ruine dans cette belle forêt de pins, où nous étions venus si souvent. . . . .
. . . .

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Paris, 9 juillet 1855.

« Cher ami,

. . . .

« Je vous remercie tendrement de vos bons soins d'amitié, qui vous font exiler, à mon intention, ces voisins ailés qui avaient pris possession de mon empire.

« Je n'ai pas encore pu joindre Lavergne; M. Guizot m'a dit qu'il n'avait pas eu une voix parmi les nouveaux membres. Je ne comprends pas comment il a pu être nommé; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il l'a été. Pour la réception de Sacy, le public y était renforcé de soixante-

dix invités, grâce à M. Fortoul qui a tout simplement exigé de Pingard un égal nombre de billets. On a lu dans les Académies, avant moi, un rapport à l'empereur dans lequel il abandonne, mais ce me semble *en fait* seulement, toutes les innovations non encore mises à exécution, sauf pour la commission du prix Montyon; on a 'air de trouver cela un succès: le temps où nous vivons tant donné, c'est possible, et je ne demande pas mieux ue de triompher.

« J'espère qu'après les premiers jours d'installation, ous allez vous remettre au travail, et que je vous trouerai tout entier dans votre œuvre. En attendant la rande lecture, adieu, mon cher ami, mille amitiés à ous, et des hommages affectueux à Mme de Tocqueille.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, ce 12 juillet 1855.

« Cher ami,

« Tous mes travaux intérieurs ont absorbé mon temps; e n'ai pu donner une minute ni, ce qui est pire, une ›ensée à mon œuvre, ce qui fait que je m'y sens comme

étranger maintenant; et j'aurai, je crois, assez de peine à m'y remettre.

« Vos corbeaux ont abandonné la partie quand *ils* ont vu que décidément *la patrie* ne leur donnait que des coups de fusil. Mais quelquefois, le matin, ils rôdent encore à une grande hauteur en croassant : c'est leur manière de faire de l'opposition; elle vaut bien, entre nous soit dit, celle de l'Académie. J'espère que vous viendrez bientôt appuyer l'autorité, et mettre l'hydre de l'anarchie en fuite. Ah ! mon cher Ampère, qu'on fait bien d'aimer ses amis et de se plaire avec eux par le temps qui court ! car hors de là on trouve bien peu de satisfaction à vivre. A propos de cela, je vous garde un recueil de lettres qui, depuis quinze jours, nous sont écrites par les Corcelles et les Beaumont, afin que vous voyez de vos propres yeux, ce qu'on pense et dit de vous à d'autres. Je crois que cette lecture vous fera plaisir parce que vous y sentirez la sincérité et l'affection véritable.

« Adieu; mille et mille amitiés de cœur.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

20 juillet 1855.

« Cher ami,

« J'ai fini l'impression du livre de l'Amérique ; je me suis permis de vous le dédier et de citer un fragment de l'épître que je vous ai adressée autrefois. J'espère que cela ne vous déplaira pas.

« Je vais passer à Tocqueville un temps meilleur que jamais, car c'est une progression ; chaque fois que je vous retrouve je vous aime davantage.

« A vous de tout cœur.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Samedi, 21 juillet 1855.

« Mon très-cher ami,

« Vous recevrez une caisse de livres peut-être avant moi, et, ce qui est beaucoup plus important, un paquet contenant les manuscrits philosophiques de mon père, dont je veux m'occuper à Tocqueville.

« J'arriverai le plus tôt possible, comme une pilule

contre le spleen, mais je ne me flatte pas de valoir celle du docteur Bretonneau contre les maux d'estomac. Ce cher docteur, j'ai appris une curieuse histoire de ses dernières amours. Je vous conterai tout cela.

« Mille hommages d'amitié, je vous prie, à Mme de Tocqueville. *Vale et me ama.*

« J.-J. AMPÈRE. »

C'est en 1845, alors que J.-J. Ampère allait en Égypte, que M. de Loménie le remplaçait pour la première fois dans la chaire du Collége de France. Depuis cette époque jusqu'en 1864, l'auteur de la *Galerie des Contemporains illustres* devait suppléer son titulaire pendant quatorze ans.

Heureux d'avoir aidé un homme de cœur et de talent au commencement de sa carrière, Jean-Jacques, dix ans plus tard, achevait son œuvre en contribuant au mariage de celui qu'il estimait chaque jour davantage. « Quand j'ai dû choisir un suppléant pour la chaire de littérature au Collége de France, écrivait M. Ampère à un ami intime, quelques années avant sa mort, j'ai tenu beaucoup à ce que M. de Loménie voulût bien accepter ces fonctions. J'avais en son talent, en son savoir et en son caractère une confiance égale ; cette confiance n'a pas été trompée. Il a mené la vie d'un parfait galant

homme. L'excellent Ballanche me disait autrefois : « Ce « jeune de Loménie est devenu un écrivain d'un ordre « élevé, un professeur qui a le plus légitime succès. » A ces paroles, j'ajoute aujourd'hui : s'il veut, il sera membre de l'Académie française, quand il aura fait *Mirabeau*. Qu'il se hâte donc, et me donne le plaisir de le voir assis bientôt à mes côtés. »

---

*De J.-J. Ampère à Madame C***.*

Tocqueville, par Saint-Pierre-Église, 1855.

« Madame,

« J'espère être à Rome avant le milieu du mois prochain, et la perspective d'y rencontrer la rue Babouino et la place Saint-Georges augmente pour moi beaucoup le charme de ce voyage, ce que je n'aurais pas cru possible. J'espère qu'Hébert y sera et que nous retrouverons les belles promenades, les soirées intimes, et, par-dessus tout, le raffermissement de la santé de madame votre fille. Comment a-t-elle supporté ce qu'elle a fait déjà de pérégrinations ?

« Nous avons eu ici et nous avons encore, après quelques jours de bourrasque, un temps admirable. Je suis avec des amis que j'aime tendrement, et vous savez que

cette vie-là est fort de mon goût. Entre la *république romaine* et l'*empire*, que je ne veux reprendre qu'à Rome, j'ai placé quelques intermèdes de travail. D'abord des madrigaux sur la situation, qui vous scandaliseront peut-être par leur fadeur, et que je vous confierai dans la campagne romaine, un jour où vous n'aurez pas invité M. Mangin[1] à venir avec nous. Et puis, ce que je ne vous lirai pas, de peur de vous ennuyer, mais ce à quoi j'attache un grand prix : mon exposition des idées de mon père sur la philosophie, que je veux placer en tête des fragments qu'il a laissés sur la *Métaphysique*. C'est un devoir pour moi de les publier, et de tâcher de mettre le lecteur en état de les comprendre. Je terminerai cette besogne ici et la publierai à mon retour. Puis, si mon ami de Loménie, qui va épouser Mlle Lenormant, veut bien se dépêcher de se marier, je serai son témoin, et, après avoir donné ma bénédiction à lui et à sa charmante femme, je m'embarquerai pour Civita-Vecchia. Imaginez que cet infortuné, au moment où il va faire un mariage qui le rend parfaitement heureux, est nommé du jury. O Scribe! n'y aurait-il pas un vaudeville à faire de cela? Du reste, il n'est pas étonnant que je pense à votre spirituel ami, car j'ai apporté ici son *Théâtre* pour en orner la bibliothèque de Tocqueville, et le soir nous lisons, ou plutôt je lis, un ou deux de ses vaudevilles ou

1. Préfet de police à Rome.

ıne de ses comédies. Cela nous ravit comme si nous ne es connaissions point, malgré l'insuffisance de la troupe, que je représente à moi seul. et l'absence de sujets chantants.

« Cela me fait penser que peut-être j'entendrai quelquefois cet hiver chanter Mme L***.

« Adieu, madame, mes plus sincères respects, mes plus affectueux hommages. Adieu, madame, à bientôt.

« J.-J. Ampère. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

1855.

« Ai-je besoin de vous dire, mon très-cher ami, com-ien j'étais triste de vous quitter. J'ai éprouvé un pénie sentiment en me voyant isolé sur la grande route, ı lieu de me sentir dans cette bonne intimité d'amitié famille à laquelle vous et Mme de Tocqueville m'aviez coutumé.

« Je suis arrivé à Broglie vendredi, à trois heures après idi, par un reste de beau temps qui m'a permis de jur que le pays est charmant et le parc magnifique.

« On m'a tout de suite parlé de vous, questionné r votre ouvrage, et, sans entrer dans aucun de ces

détails qui déflorent un livre avant son apparition, j'ai pu m'exprimer avec l'accent d'un homme qui en était rempli.

« Corcelles est venu nous joindre samedi ; il est toujours le meilleur et le plus affectueux des hommes. Il repartira trop tôt pour entendre la fin de ma lecture philosophique. Du reste, ce mot philosophie a tout de suite éveillé chez lui l'appétit de tout autre chose que les *sensations*, le *moi* et les *rapports*.

« M. de Broglie, son fils, M. Doudan, m'ont paru contents de l'exposition et très-frappés du fond des idées. Cette dernière impression, celle naturellement à laquelle je tiens le plus, ne peut qu'aller en augmentant.

« J'ai fait une petite scène en diligence; j'ai lu ici les madrigaux, qui ont attendri tous les cœurs. Quant aux nouvelles, on n'en sait pas plus que nous n'en savions; on explique la baisse par la perspective d'une guerre qui commence, au lieu d'être prête à finir. Les paysans sont inquiets sur les subsistances, et disent : « Le règne « est dur. »

« Jamais je ne m'étais senti mieux emboîté, mieux engrené dans votre vie à tous deux. Il en résulte que jamais je ne me suis senti plus disloqué après la séparation.

« Adieu; mille amitiés bien intimes.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Marseille, 1er octobre 1855.

« Je ne veux pas quitter la France sans vous envoyer, non très-cher ami, mes plus tendres adieux. Il n'y a :ertainement pas dans cette France un coin qui me soit ıussi cher que celui que vous habitez, vers lequel se ournent plus souvent mes regrets et mes projets. Je re-'ois votre cabinet si recueilli, le salon si lumineux et si ;ai; la tour, ma chère tour; et même le billard de Toc-ueville; je revois tous ces environs charmants, que j'ai-ıais tant à parcourir, en fumant mon cigare, et en cau-ant avec vous, quand l'amour de Mlle Willy pour les ıpins ne venait pas attirer votre attention et la détour-er un moment des plus graves discussions de la méta-hysique, ou des plus profonds aperçus politiques. Je :nse à ce que vous m'avez lu, et la distance est un peu ımme le temps, elle met les choses en perspective. Je ıis vous assurer, en toute sincérité, que la perspective t aussi favorable à votre œuvre que la vue rappro-ée.

« J'ai passé à Paris les jours les plus occupés et les ıs agités: préparatifs de voyage et de mariage, un :icle pour les *Débats* à imprimer, etc... J'ai même ıuvé le moyen d'aller, à dix lieues de Paris, entendre la

lecture du discours de réception de Legouvé, et lui l
près de quatre actes. Il tenait beaucoup à sa lecture
moi à la mienne : moi, étant pour lui un vieil acadé
cien ; lui, un auteur dramatique expérimenté à consult
Son discours est spirituel, honnête et brillant; il aura
crois, un grand succès. Il m'a donné quelques bons c
seils, je les suivrai. J'avais lu les trois premiers actes
cette pièce à M. Albert de Broglie et à sa femme, dans
compartiment de chemin de fer, où nous étions seu
ils ont ri, surtout lui, ma foi! de très-bon cœur.

« Je suis resté hier une bonne journée à Lyon a
ma famille et les amis d'Ozanam; ici, je n'ai trouvé p
sonne de connaissance, et n'ai fait qu'une visite au to
beau de mon père, qui compte dans mon besoin de pr
dre de temps en temps la route d'Italie. Arrivé ce mat
je repars cette nuit; vingt-sept heures après, lundi
très-bonne heure, je serai à Civita-Vecchia. J'espère q
cette rapidité tentera un jour Mme de Tocqueville.
attendant, écrivez-moi à Rome. Tout à vous.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Madame la duchesse de Mouchy à J.-J. Ampère.

Mouchy, mercredi, 3 octobre 1855.

« Vous n'êtes peut-être plus en Normandie, cher monsieur Ampère; mais cependant c'est là que j'adresse ma lettre, on saura sûrement vous la faire parvenir. Vous serez bien aimable de me donner de vos nouvelles, car je pense « qu'il ne faut pas laisser pousser de l'herbe « sur le chemin de l'amitié ».

« Je suis ici dans une grande solitude, qui convient également à mes goûts et à mes deuils. Je vis du passé; mes enfants, de l'avenir; vous voyez qu'il y a peu de place pour le présent, et la prise de Sébastopol, n'assurant pas la paix, ne m'a pas causé de grands transports.

« La visite du duc de Noailles, qui m'a donné huit ours, a été une douce distraction. J'ai beaucoup aimé on discours sur les prix de vertu; il a trouvé moyen de éveiller l'intérêt du morceau par ce trait final sur l'armée. En tout, cette brave armée est le seul point sur leuel les yeux et les cœurs soient d'accord. Dieu veuille ue sa bravoure ne soit pas mise à de trop longues preuves.

« Je suis assez inquiète de notre hiver : la misère est rande, les lauriers ne sont pas du blé, et on ne peut se

noûrrir de gloire. Les travaux extravagants permettront-ils de faire les sacrifices nécessaires pour soulager les pauvres? En attendant, on prépare un berceau aux Tuileries : ce malheureux berceau qui n'est jamais devenu un trône, quoiqu'il ait contenu quatre fois l'espoir de la France ! On prétend même que le petit Marrast y a passé quelque temps, sous cette bonne république que nous aimions un peu.

« Adieu, cher monsieur Ampère, écrivez-moi si cela ne vous ennuie pas trop ; et puis, écrivez-nous de ces jolies choses que vous écrivez si bien, car ce qu'il y a de plus aimable après vous, ce sont vos œuvres.

« Mille amitiés.

« C. »

A cette époque, Jean-Jacques va faire plus ample connaissance avec un jeune ecclésiastique, élève d'Ozanam, qu'il n'a jusqu'ici aperçu qu'un instant. Entre le savant littérateur et le prêtre dont nous parlons, malgré les différences d'âge, de carrière et de situation, quelques rencontres passagères devaient suffire pour développer le germe d'un sentiment sérieux et durable.

Tous ceux qui ont eu le privilége d'approcher l'abbé Perreyve, garderont à jamais le souvenir de ce regard d'aigle, lumière éclatante d'une âme toute pleine d'a-

nour et de charité, de dévouements enthousiastes, l'admirations inépuisables pour la justice et la liberté. Courageux et fort contre les douleurs de sa propre vie, compatissant jusqu'à la faiblesse devant les maux et les épreuves d'autrui, il sut conserver une fermeté invincible dans la pratique du bien.

Ce remarquable et pieux jeune homme, déjà chéri du père Lacordaire, adresse une lettre à M. Ampère, et sollicite de sa bienveillance quelques renseignements sur Rome.

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

11 décembre 1855.

« Monsieur,

« Vous me pardonnerez de n'avoir point oublié qu'en enant à Pise je me rapprochais de vous; permettez-oi aussi de vous dire que le désir de retourner à Rome, en fort déjà dans mon cœur pour tant de raisons, st encore davantage par l'espoir de vous y retrouver, de vous entretenir peut-être sur quelqu'un de ces emins qu'on n'oublie jamais.

« Un jour de cet été, monsieur, rue de Fleurus, vous avez promis une leçon d'histoire romaine à Rome; ilà qui valait la peine de faire tout exprès le voyage. ais la Providence a disposé toutes choses elle-même,

et j'espère, monsieur, vous réclamer ma leçon dans un mois. Cependant je ne suis pas seul à discuter mes projets, et c'est pourquoi je voudrais, avant de quitter Pise, avoir un renseignement sur la température romaine. Je n'ai sans doute pas la prétention d'apprendre ce qu'elle deviendra dans l'avenir; mais, par exemple, monsieur, à l'instant où vous lisez cette lettre quel temps avez-vous? Et si vous me faites l'honneur de me répondre, ce jour-là que dira l'atmosphère?

« Il est clair que si alors on grelotte dans un pied de neige, c'est un mauvais précédent; ceci va donc à vous demander une réponse, et je sais que c'est vous demander beaucoup, car vous ne pouvez donner rien de plus précieux que votre temps. Cependant je sais aussi votre indulgente bonté qui aura pitié d'un jeune et infortuné compatriote, sans relations à Rome avec personne, qui meurt d'impatience sur les quais de l'Arno, et a le plus vif désir de savoir que le ciel de Rome est doux.

« Un de mes soutiens ici a été de trouver si vivante et si honorée la mémoire de votre ami. Je la rencontre partout, cette chère mémoire : dans la conversation des personnes qui l'ont connu et par conséquent aimé dans cette ville, où il a souffert; dans les salles de la bibliothèque où je vais travailler dans une petite chambre voisine du cabinet de M. Ferruci, à une place qu'on m'a offerte par un excès d'honneur, après qu'elle a été occupée par M. Ozanam et par vous; enfin, dans le nom

même des lieux et des choses, sur les dalles sculptées du *Campo santo*, le long du Dôme, sur le banc où il aimait à s'asseoir sur la place d'Antignano, partout !

« J'avais besoin de retrouver ce souvenir aimé, étant loin des miens, souffrant et triste de l'interruption de ma carrière et de mes études ; il m'a vraiment fortifié. Le travail que j'ai pu reprendre, malgré des repos involontaires, a rétabli autour de moi l'atmosphère d'une vie plus satisfaite d'elle-même ; j'ai repris quelque foi dans l'avenir, mais tout cela demande à être consacré, sanctifié à Rome ; je suis sûr que je m'y porterai mieux. Ah ! monsieur, quelle force d'attraction dans ce coin de terre, et quelle orientation de nos âmes vers lui ! Ne craignez vraiment de ma part aucun abus de vos bontés, je serai discret et rare, j'en prends l'engagement, j'y serai fidèle ; et je compte plus sur ma bonne fortune que sur mes démarches pour avoir la joie de vous rencontrer sous l'arc de Titus ou sous les murs du Colisée.

« Je prie Dieu de vous conserver en bonne santé, monsieur, de vous rendre heureux dans vos travaux, et de vous préparer, après ce long voyage, un doux retour.

« Daignez agréer l'assurance de ces désirs avec l'expression de mon très-humble et très-respectueux attachement.

« Henri PERREYVE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Que de tristes choses, mon enfant, s'étaient passées pour les tiens pendant ce long été où j'avais vécu loin d'eux! Tous ces événements, je ne les ai connus qu'après coup, car nos existences n'étaient pas encore ce qu'elles sont devenues depuis, rapprochées, j'ose dire confondues.

« J'étais arrivé à Rome avant tes parents, croyant presque les y trouver déjà. Ce fut à cette époque que j'écrivis *César;* j'avais été ramené à faire des vers, à ce premier goût de ma jeunesse, par mes boutades politiques à Tocqueville. Je venais de commencer une comédie, *Le Pot-au-feu*, que je finis en chemin de fer, en bateau à vapeur, et sur le perron de Saint-Jean de Latran. Je me liai alors intimement avec Baudry, Gumery, Hébert, etc..., et j'attendais, avec eux, ce retour des C*** toujours souhaité, toujours retardé et auquel nous crûmes un instant qu'il fallait renoncer. Enfin une bienheureuse dépêche donna le signal et, le 26 décembre, mes jeunes amis et moi suivions, le cœur bien léger, la route de Pontemolle pour aller à votre rencontre. La grande voiture verte se voyait de loin, les grelots de poste s'entendaient, nos exclamations de joie s'y mêlaient, bientôt les bonjours se croisèrent, les mains se pressèrent. On t'embrassait, Madeleine, en remarquant la pâleur de ta mère qui témoignait encore de la crise qu'elle venait de traverser.

« Votre installation était préparée, pour la seconde

ois, au palais Mignanelli . . . .
. . . .
. . . . »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 27 décembre 1855.

« J'ai reçu hier, cher ami, votre lettre du 17. Elle a
; lue à haute voix par le chef de la communauté, au
in du feu, et le ménage l'a trouvée très-intéressante,
n fait ses tendres remercîments à Herr Ampère et le
e de croire qu'il n'est point oublié dans les vœux
'on forme, à cette époque de l'année, pour ses amis.
is que vous souhaiter que vous n'ayez déjà? Beau-
ıp de talent, beaucoup de succès, beaucoup d'amis
beaucoup de santé, notez ce dernier point-ci. Assu-
ıent vous êtes déjà parmi les heureux de ce monde,
e que peuvent désirer de mieux et pour vous et pour
ceux qui vous aiment, c'est que vous restiez précisé-
nt tel que vous êtes.

« Ce que vous me racontez de la prodigieuse activité
votre esprit me charme et m'inquiète. Quelle que soit
grande facilité que Dieu vous a donnée, craignez d'en
ıser et de fatiguer, sans vous en apercevoir, sinon

l'ange, au moins la bête dont l'ange a besoin. Vous me paraissez, depuis un an, à l'état de volcan intellectuel. Cette sorte de surexcitation, jointe à l'admirable sûreté de goût que vous avez acquise, vous rend, à mon avis, très-supérieur à ce que vous avez jamais été. Mais il faut faire vie qui dure; garder sa force et ménager sa verve, pour que l'une et l'autre ne finissent pas par se lasser. Ceci dit pour l'acquit de ma conscience, j'ajoute que je meurs d'envie de vous voir achever tous les travaux dont vous me parlez, et surtout d'en voir le résultat. C'est ce qui arrivera, j'espère, l'an prochain, si Dieu nous prête vie. . . . .

. . . .

« Vous avez vu que M. Molé était parti. Sa mort va clore un des derniers salons où l'on causât. Avec lui nous avions l'aristocratie qui aimait les idées et les lettres; avec d'autres, nous avons celle qui aime les équipages, les belles livrées, les grands noms, les titres les saintes œuvres, tout cela mêlé et pétri ensemble Mauvais mélange! dont je ne m'approcherai guère...

« La mort de M. Molé semble assurer l'élection de Falloux. Je crois bien que je ne pourrai m'empêcher de voter comme on me le demande, malgré une certaine répugnance instinctive. On a beau me dire que ce dévot là marche à part du grand troupeau et montre des sentiments plus indépendants que le reste, il n'en a pas moins ce fumet de sacristie qui m'est si désagréable à

sentir par le temps qui court. On m'assure que le gouvernement, qui règne partout, excepté à l'Académie, a le projet cette fois d'en enfoncer les portes en y faisant entrer Troplong. Il ne pouvait choisir un plus parfait drôle. Je connais si bien nos faiblesses, que si le gouvernement veut faire de cela une grosse affaire, je ne réponds pas qu'il ne forme une majorité. Si telle chose arrivait et que vous fussiez absent, il faudrait vous pendre !

« Vivez en attendant, réjouissez-vous, pondez des œufs d'or tous les matins, et aimez-nous un peu, en retour de la très-vive affection que nous avons pour vous.

« Je vous embrasse du fond du cœur.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 1er février 1856.

« Je vous écris encore de Tocqueville, cher ami, mais c'est *in extremis,* car je quitte ce lieu ou plutôt je m'en arrache demain. Je pars seul, ma femme reste encore ici une huitaine de jours, afin de terminer des travaux nécessaires. Je suis rappelé de force à Paris, par la nécessité de décider si je dois ou non publier cet hiver.

« Je regrette ce que je quitte et je m'effraye de ce que je vais trouver. Hors de la vie publique, j'ai entièrement perdu l'habitude des agitations de l'esprit, et l'idée de m'y enfoncer de nouveau me fait peur. J'ai tellement pris goût à mon obscurité, que la pensée de reparaître, après plus de vingt ans, comme auteur, devant le grand public, me cause une terreur abominable, dont je suis très-honteux. Car c'est une grande faiblesse de s'en laisser ainsi imposer par la masse, quand on ne fait pas plus de cas que moi de la plupart des individus qui la composent; mais ce sentiment est plus fort que ma volonté. Qui va avoir le temps de s'intéresser à une lecture au milieu de toutes les fanfares qui célébreront la proclamation de la paix et la naissance d'un fils? (Car dans la position où se trouve le père, il naît immanquablement un fils, quoi qu'en puisse dire la nature. Chaque jour amène quelque esprit dans les environs de mon sujet, bien des faits qui étaient entièrement neufs il y a deux ans, scientifiquement du moins, ne le sont déjà plus.

« Pourriez-vous me donner des idées sur le titre? En désespoir de cause, je prendrai simplement la *Révolution*. Mais c'est bien vague et bien peu indicatif de la nature particulière de l'ouvrage.

« Nous avons passé un hiver véritablement délicieux; la température n'a presque pas cessé d'être fort douce, peu de vent; en un mot, un dehors qui faisait har-

nie avec le dedans. Vous trouverez les alentours du teau bien changés, l'air et le soleil entrent partout. isieurs belles promenades, et une entre autres que is aviez déjà indiquée vous-même, près de la mai-, derrière une haie exposée au midi et qui défend du it du nord. Marie s'occupe à rembourrer cette haie ne foule de petits arbustes. C'est là que nous chemi-ons, j'espère, souvent tous les trois, dans nos vieux irs, et, qu'en attendant ce temps, nous causerons utomne prochain de ce que vous nous aurez fait à tre retour d'Italie.

« Adieu, pour aujourd'hui.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Paris, 17 février 1856.

J'ai sauté hier un grand fossé, cher ami, je vous ris en peu de mots et à la hâte; j'ai signé mon traité c un éditeur et nous commençons à imprimer de-n. . . . .

Rien de nouveau ici; vous avez pu voir dans les rnaux avec quelle sorte de férocité ces misérables es ont puni les perturbateurs du cours de Nisard...

« Je ne sais si par la comparaison Sainte-Beuve se trouve relevé, mais il est venu causer avec moi l'autre jour à l'Académie avec plus d'aisance que de coutume. Nous avons parlé de vous; il m'en a dit des choses ingénieuses et vraies. Vous êtes, assurait-il, l'homme qui a le mieux saisi les grandes lois du monde littéraire. Vous avez pu faire de petites erreurs de détail, mais vous avez ouvert les grandes routes et établi les longues chaussées qui doivent conduire désormais. Il vous reproche seulement de ne pas compléter votre œuvre, la *Renaissance* surtout lui tient au cœur. Il sait que vous n'avez qu'une dernière main à mettre à ce grand ouvrage pour le terminer, il vous supplie de le faire, car l'œuvre est importante et la vie est courte. Il ne faut pas qu'une pareille chose disparaisse avec vous...

« Telle fut sa conversation, qu'il finit en me priant, avec une ardeur qui semblait sincère, de vous demander, non en son nom (bien des choses nous séparent maintenant, dit-il), mais au mien et dans l'intérêt général, de profiter de votre séjour à Rome pour achever ce travail. J'ai cru que cette conversation méritait de vous être rendue.

« La réception de Legouvé n'aura lieu que le 28. Il a lu l'autre jour son discours chez la duchesse de Rozan; il a été fort applaudi. L'éloge des femmes couronne l'éloge d'Ancelot.

« Il paraît que le duc de Broglie ne sera pas reçu

avant la fin de mars. Il est prêt pourtant, mais Nisard, qui doit le recevoir, demande du temps. L'Académie, dit-il, doit comprendre les *préoccupations pénibles* qui remplissent son âme. . . . .

« Les élections ne peuvent pas avoir lieu avant avril. Ne pouvant nous plier, ne voulant pas nous briser, le gouvernement daigne en ce moment chercher à nous corrompre. Vous avez vu les 30,000 francs de traitement d'Empis! Adieu, je suis pressé et n'ai que le temps de vous embrasser de tout mon cœur.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Ce sentiment, qui a pour ainsi dire traversé ma vie, qui se rattache à toutes les phases qu'ont parcourues mon esprit, mon imagination, mon cœur, cet amour pour Rome se réveillait plus enthousiaste que jamais. J'avais aimé ce lieu, d'abord pour la rêverie, puis pour l'étude; je l'avais senti de toutes manières, contemplé sous tous ses aspects, en m'occupant d'étudier à fond l'histoire romaine et la Renaissance. Je voulus faire alors de cette ville, de ses souvenirs, de ses monuments, de ses horizons, de sa vie de tous les jours, le cadre d'un roman où je mis tout ce que j'avais éprouvé de doutes et de passion in-

sensée à l'époque de mes orageuses tristesses de jeune homme. Je l'ai écrit sous le charme de mes dernières et de mes plus profondes affections, j'y ai retracé nos impressions communes de la nature, des arts, de nos promenades poétiques, j'y ai anticipé, hélas! des douleurs que je ne prévoyais point et que je me serais gardé de peindre si je les avais prévues. De ce roman, dont je faisais un chapitre dans une nuit, j'allais lire quelques pages à mes amis, aux pieds de la nymphe Égérie, ou sous les pins de la villa Pamphili, à la grotte de la villa Volkonska, au ponte Mamolo, sur les bords du lac de Némi. Une de ces lectures que je n'oublierai pas, parce qu'elle attendrit ces dames, se fit au rocher des Nasons; puis enfin, la dernière, à la villa Borghèse, sous le portique de la petite chapelle, pendant qu'Hébert dessinait un croquis destiné à ta mère. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Rome, 30 avril 1856.

« Mon bien cher ami, j'espère que vous étiez sûr, que, malgré mon vif désir de parler de votre livre, je vous conseillerais de profiter de la bonne volonté de M. Villemain. Son talent a un éclat et son nom une im-

ortance dont il serait déraisonnable de ne pas profiter, ourvu qu'on soit absolument sûr que la malice qui fait artie de cet esprit charmant ne sera pas ce jour-là de a partie. Mais il me paraît avoir pour vous un attachement et une admiration sincères. J'espère donc, dans intérêt du livre, que la chose est arrangée maintenant.

« Si vous trouvez un journal où je puisse parler à mon our, dites-le-moi, et l'article sera fait immédiatement. Dans tous les cas, envoyez ici les feuilles ; je pourrai en endre compte dans la presse piémontaise : cela aidera à faire connaître l'ouvrage en Italie, où il est bien nécessaire de répandre des idées de vraie liberté. En un mot, faisons tout ce qui peut être utile à *notre* publication, car j'y prends autant d'intérêt que vous.

« Je vous embrasse et attends vos instructions. Mille amitiés de cœur.

« J.-J. AMPÈRE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Rome, 8 mars 1856.

« Monsieur,

« Ces pauvres pages partaient aujourd'hui pour Sorèze. Malgré le grand avantage de vos corrections si

justes et si indulgentes, je n'avais pu me résoudre à envahir encore vos heures, doublement précieuses, pour le travail et pour le repos. Mais Mme Ozanam en a ordonné autrement. Je mets à son compte toute l'indiscrétion qu'il peut y avoir à vous soumettre ce second article, moins digne encore que le premier d'être lu par vous: il y a de la monotonie, des redites presque inévitables.

« Je vous prie, monsieur, de me traiter comme un écolier que je suis, et de me critiquer. J'ai peut-être cette seule qualité littéraire, que j'aime les critiques; les vôtres seront toujours d'inappréciables leçons pour moi, que je recevrai avec reconnaissance. Je veux profiter, du moins, de ce petit billet pour vous écrire ce que je n'oserais pas vous dire, c'est que je suis bien heureux de vous mieux connaître et que cette joie sera un des plus chers souvenirs de mon voyage. Croyez, monsieur, que je n'abuserai pas de votre bienveillance et que je ne serai jamais vis-à-vis de vous un de ces fantômes d'auteurs hérissés de manuscrits, qui lassent les meilleures volontés par le désir incessant de montrer leurs œuvres.

« Votre respectueux,

« Henri PERREYVE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Rome, 15 mai 1856, du couvent
de Saint-Eusèbe.

« Monsieur,

J'aurai le bonheur d'être ordonné sous-diacre
li prochain, vers huit heures et demie du matin, à
Jean de Latran; c'est l'ordre qui m'engage toute

'ous m'avez montré un trop affectueux intérêt pour
aie pu faire un pas si décisif sans vous en prévenir
ement, et sans vous dire que je serais heureux si
pouviez consacrer un moment à cette solennité, si
: pour moi d'émotions graves et douces.
'ous excuserez, dans tous les cas, le sentiment qui
iit vous écrire ce petit mot, témoignage du plus
ctueux et du plus sincère attachement.

« Henri PERREYVE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Paris, juin 1856.

Le liséré noir de ce papier vous préparera à une bien
le nouvelle, mon bon ami. Nous avons perdu notre

excellent père. Il s'est éteint doucement lundi dernier, dans nos bras, sans même avoir la connaissance de son péril, en ce même lieu où il avait été si heureux de vous recevoir il y a trois ans. Nous avons été appelés soudainement auprès de lui, dimanche, par le télégraphe. La nuit d'avant il avait eu une crise violente qui avait mis sa vie en danger; quelques heures auparavant il paraissait en parfaite santé. Lorsque nous sommes arrivés il semblait guéri; il avait toute sa tête et, suivant son habitude, ne s'occupait que de nous. C'est en causant tranquillement avec ses enfants qu'en deux minutes il a été emporté. Nous avons rapporté nous-mêmes, avant-hier, ses chères dépouilles dans la sépulture de la famille. Vous n'avez connu de mon père que les dehors, mon ami; vous ignoriez quelle était l'étendue et la délicatesse de sa tendresse pour nous, et en particulier pour moi. Elle l'a porté jusqu'à défendre par son testament, à ceux d'entre nous qui ne seraient pas bien portants à l'époque de sa mort, d'accompagner son corps. Aucun, Dieu merci, n'a été obligé de lui obéir! Le service s'est fait à Clairoix; toute la population s'est réunie là, autour du cercueil, quoique personne n'ait été invité. Les principaux habitants ont voulu le porter eux-mêmes à l'église, et ils voulaient le rapporter jusqu'à Compiègne, d'où nous devions partir avec lui. Nos vives instances ont pu seules les en empêcher. Vous pouvez imaginer sans peine que ce simple convoi de village était

plus touchant, et prouvait plus en faveur de celui qui faisait naître ces témoignages spontanés et désintéressés, que les plus magnifiques cérémonies dans une église de Paris.

« Une circonstance bien cruelle pour moi, c'est d'être obligé de laisser paraître mon livre. Il était prêt, et le libraire qui l'a acheté croit ses intérêts compromis à attendre. Je n'ai pas voulu cependant qu'on le publiât avant la semaine prochaine.

Nous retournerons bien vite dans notre pauvre et cher Tocqueville, que mon père devait visiter une dernière fois cet été même. Nous y serons environnés de son souvenir ; c'est là qu'il faut me répondre et surtout qu'il faut venir dès que vous le pourrez, car votre tendre amitié nous est plus nécessaire que jamais.

« Nous vous embrassons.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De J.-J. Ampère à A. de Tocqueville.

« Je comprends combien la nécessité de faire paraître votre livre vous est pénible en ce moment, mais vous n'y pouvez rien. Il faut donc se résigner et ne penser qu'au bien qu'il produira et à l'honneur qu'il ne

peut manquer de faire à vous et à votre pays. Ce sera une protestation éloquente et opportune de la raison et de la liberté contre la niaiserie et le servilisme qui courent.

« Vous devinez que je suis pressé de vous revoir. Je comptais attendre la Saint-Pierre et passer ici le commencement du mois de juillet, mais comme il faut m'arrêter un peu à Florence, où j'ai promis solennellement à Capponi d'aller concerter avec lui un article sur une publication historique, je me suis décidé, en recevant votre lettre, à partir de suite.

« Adieu, mille amitiés plus tendres que jamais.

« J.-J. AMPÈRE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Il ne s'agissait plus, dès à présent, entre la famille C*** et moi, d'une rencontre passagère, pleine d'attrait, mais à laquelle ne s'attachaient pas encore des idées bien arrêtées d'avenir; il y avait au fond de nos cœurs de sérieux engagements d'une amitié durable, et la certitude de ne jamais redevenir étrangers les uns aux autres.

. . . .

« Hébert, Gumery et Baudry venaient tous trois fréquemment dîner au palais Mignanelli. La jeunesse de mes

nouveaux amis me rendait la mienne. Rome était moins pour moi un objet d'études que de contemplations et de découvertes toujours pittoresques. Gumery, plus avancé que Baudry pour ses envois de l'Académie, nous suivait souvent dans nos parties de campagne. Ces parties étaient délicieuses. Je me souviens surtout de celle de la villa Adriana, où se trouvait Amaury Duval, artiste d'un talent si délicat et si fin; exaspéré par l'exploitation du *forestiere* à Rome, blessé dans son exclusivisme par les chefs-d'œuvre mêmes du Vatican; grand ennemi des courants d'air : enveloppé jusqu'aux oreilles de paletots, d'écharpes, de cache-nez; ne tolérant que la nature en Italie et déclarant que la peur de s'enrhumer l'empêchait seule de se faire paysagiste.

« Pendant notre déjeuner, fait et servi à l'abri d'un vieux pan de mur, à cette place qu'on nomme la Bibliothèque, au-dessus de la vallée dite de Tempé, l'atmosphère, d'abord un peu brumeuse, s'éclaira bientôt pour nous montrer, au moment du départ, le mont Janvier tout radieux... Puis vint ensuite l'excursion à la villa d'Est, cette halte au bruit de la cascade qui se précipite sous les grands cyprès; la course à la villa Mandragone, au lac Albano, à la fête de Grotta-Ferrata, à la belle forêt de Castel-Fusano, où Mme Ozanam, sa fille et l'abbé Perreyve nous accompagnaient. Je n'ai oublié aucun détail de ma journée. Nous cheminions à travers une route bordée de hautes bruyères en fleurs; Mme L*** et

l'abbé Perreyve marchaient en avant, s'occupant avec complaisance de la petite Marie Ozanam, caressant les tresses blondes qui tombaient sur ses épaules et lui cueillant des branches de bruyère rose et blanche que l'enfant rassemblait en bottes. Plus loin, au bout de l'allée, sur le sable brillant de la plage, nous regardions le soleil se coucher à l'horizon, avant de retourner à Rome. Le temps était souvent gris cette année-là, mais qu'importait la lumière du ciel? elle était dans nos cœurs!...

« Bien souvent à la villa Borghèse, nous allions nous asseoir sous la voûte de ce petit temple orné de débris antiques, après avoir marché le long du grand mur pour nous réchauffer comme des lézards au soleil. C'est là qu'une après-midi je défendais contre les douces plaisanteries de Mme L..... et les vives épigrammes de Mme C..... cet excellent M. D...., déclarant qu'on le traitait trop légèrement. Ma partialité cependant ne m'empêchait pas toujours de prendre lâchement mon chapeau et de m'enfuir à son arrivée, ce que ta petite maman me faisait remarquer, prétendant prouver par mon exemple combien il était plus facile d'admirer son éloquence que de l'affronter.

« Dans les jardins de l'Académie, nous cherchions aussi un abri à l'ombre des myrtes qui protégent contre le froid pendant l'hiver et garantissent du soleil pendant l'été. Nous regardions les pins parasols s'élever au milieu des chênes verts irréguliers et clair-semés de la villa Borghèse; nous

voyions ce pan de mur solitaire de Rome qui fait un coude au delà de la grande prairie, au-dessus duquel s'élancent, entre les tours, les pointes des cyprès de la villa Ludovizi. Quelquefois nous montions sur le belvédère du Bosco, dans le petit pavillon ouvert qui est en haut. Hébert et ces messieurs nous suivaient là de temps en temps ; nous causions avec cette verve que la satisfaction de l'âme communique à la pensée, que l'intimité rend si facile et qu'entretenait l'inépuisable entrain de l'esprit de Mme C..., courant bride abattue et retombant, sans cesse à travers ses aimables écarts, sur un point fixe : *sa fille*.

« Mon Dieu, que la vie était douce, que les heures passaient légères ainsi ! Comme nous jouissions, sans y penser, de cette vue magnifique dont les beautés nous pénétraient de toutes parts, de tous côtés ! L'abbé Aulanier troublait, seul, un peu notre enthousiasme, en répétant avec une exactitude et une mémoire désespérantes les noms de chaque village, de chaque villa qui se découpait au loin, illuminée par un soleil ardent.

« Dans ce lieu aujourd'hui, j'ai contemplé cette vue qui est, hélas ! toujours belle, mais je ne la retrouve plus ! Je la voyais bien mieux en la regardant moins ; je la sentais bien autrement à travers des cœurs amis.

« A la villa Pamphili, je me reporte en esprit à cette place où nous faisions de longues stations. Toi, mon

enfant, à côté de la bonne Mary, tu allais, tu venais, tu bondissais, gazouillais comme un petit oiseau échappé, cueillant des pâquerettes, des anémones qui fleurissaient autour de nous, en criant, joyeuse : « Maman, maman, regarde, c'est la fête de l'herbe! » Tandis que nous t'empêchions de t'approcher des cygnes, qui se promenaient sur le gazon, au bord de l'eau, et que ton grand-père te voyant fuir à dix pas de distance en souriant et le provoquant, oubliait un instant les craintes de l'avenir et se laissait aller au bonheur présent.

« A cette époque, malgré le charme attaché au foyer de la famille C**, ce n'était qu'à mon corps défendant que je devenais son commensal régulier. Pendant longtemps, je me suis réservé certains dîners chez le restaurateur, que Mme L*** appelait en riant « le rival ». C'était, disait-elle, « pour maintenir le principe ». Effectivement, je n'abandonnai le principe qu'à la dernière extrémité; quand la tristesse fut à jamais entrée dans cette chère maison, je consentis à m'y asseoir à table deux fois par jour. . . . .

« A la fin de cet hiver, j'appartenais donc tout entier à mes amis C***. Je ne pouvais plus m'en séparer longtemps, sans être désormais malheureux. En attendant l'année suivante qui devait nous réunir encore en Italie, je comptais aller les rejoindre aux Pyrénées.

« Le 25 mai 1856, après leur départ, j'allai, par un ciel voilé et le cœur très-serré, me promener sur les bords

du Tibre, commencer le premier chapitre de mon roman. Je fis l'histoire du père Géronimo, prenant pour modèle l'abbé Aulanier, tel que je le concevais alors, comprimant des débordements de passion et d'énergie que je lui prêtais bénévolement. Avant la fin de cette journée, j'entrai chez Passini pour l'achèvement de cette aquarelle où l'on avait eu la bonne pensée de me placer, crayonnant mes petits papiers au portique d'Octavie...

« Les élèves de l'Académie partirent bientôt pour Paris. A mon tour je fus à Sienne passer quelques jours avec le père Pendola, religieux éminent et bon; là je reçus encore l'invitation de rentrer en France par les Pyrénées. Mem L*** m'écrivait: « On retrouve Paris plus « fiévreux que jamais. Les esprits sensés s'effrayent à « bon droit d'un pareil débordement d'agiotage et de « spéculation; mais le grand nombre n'y voit qu'une « prospérité sans exemple, et en reporte toute la gloire « au chef de l'État. La chance de Napoléon tourne au « merveilleux, Sa Majesté fait triomphe de tout, et se « popularise jusqu'ici par les désastres autant que par « les succès. Trop de gens malheureusement se rési- « gnent à l'apothéose, et, pour entendre résonner la « sainte corde de l'indignation, il faut aujourd'hui cher- « cher longtemps; elle ne vibre plus que faiblement, et « le scepticisme envahit bien des âmes douées de senti- « ments bons et honnêtes.

« Nous avons demandé à M. Lemoinne raison du

« silence de M. Rigaud[1]. A cela il a répondu que son
« vertueux collègue avait passé l'hiver *à passer* des exa-
« mens. Ceci est un danger que les auteurs ne courront
« jamais avec notre ami John. . . . .

« Vous reconnaîtrez le climat de Paris et le manque
« absolu de nuance qui le caractérise quand je dirai
« que nous avons sauté, en vingt-quatre heures, d'un
« froid vif à une chaleur tropicale; beaucoup de per-
« sonnes se sont enrhumées au passage, moi par exem-
« ple et la signorina Madeleine, qui tousse encore d'une
« grosse voix à fendre l'âme.

« Hébert et l'ami sculpteur nous voient souvent; tous
« deux vous aiment tendrement, et me chargent de vous
« le dire. J'ajoute à ce message, cher monsieur Ampère,
« l'assurance de notre inaltérable affection et de la joie
« profonde que nous éprouverons tous à vous revoir. »

M. Ampère répondait à cette lettre avant de quitter Florence.

1. Rédacteur du *Journal des Débats*.

De J.-J. Ampère à Madame L***.

Sienne, 30 juin 1856.

« Je comptais, madame, ne répondre que de Florence à la gracieuse lettre que j'ai reçue à Rome, pour vous donner des nouvelles de l'abbé P***; mais restant trois ou quatre jours à Sienne, je ne veux pas les passer sans vous écrire.

« J'ai trouvé ici le père Pendola, que je voulais voir seulement pour lui parler d'Ozanam. Mais ce père Pendola, qui est un homme d'un grand mérite, et en même temps un aimable et excellent homme, m'a persuadé de rester ici, pour assister aux fêtes populaires de Sienne qui ont lieu à l'époque de la Saint-Pierre, et il m'a logé dans son collége, où j'ai une vue magnifique et une grande tranquillité.

« J'ai employé ce premier jour à célébrer, moi aussi, celui qui est l'objet de l'admiration universelle; je vais passer les autres à écrire sur le beau livre de Tocqueville et à voir les courses. Ces courses sont remarquables par le lieu où elles se font, à la place de Sienne, une de celles qui ont le plus gardé la physionomie du moyen âge.

« L'esprit du moyen-âge est singulièrement vivant dans ces divertissements. Chaque quartier de la ville

a son cheval; l'ardeur que chacun apporte à le voir triompher est vraiment incroyable. Ce sont des trépignements frénétiques, des prières délirantes adressées au cheval de sa contrée ou au saint dont on implore la protection. Les parents qui ne sont pas de la même *contrada* se querellent et quelquefois se battent. On a vu des époux se séparer pendant les fêtes, parce que, n'étant pas de la même *contrada,* ils ne pouvaient plus se supporter. Tout cela vaut donc la peine d'être regardé, quand ce ne serait pas un commentaire frappant de la passion pour les différentes *factions* et les diverses couleurs du cirque dans l'histoire romaine.

« J'ai vraiment respiré en vous sachant à Paris, quoique le rhume m'ait contrarié; je serai bien heureux d'apprendre qu'il a disparu.

« Je n'ai pas d'inquiétude sur César, mais un petit mot sur son sort me serait agréable.

« Je me fais une grande joie, madame, de cette visite aux Pyrénées. Soyez assez bonne pour ne pas oublier tout à fait Rome, et veuillez me garder un petit coin dans ce souvenir comme dans l'aquarelle de M. C***, pour laquelle, par parenthèse, j'ai posé écrivant des petits papiers.

« Adieu, madame, de bien tendres hommages et mille amitiés autour de vous.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 9 juillet 1856.

« Quoique je vous aie écrit, il y a bien peu de jours, à Florence, cher ami, je veux vous remercier encore de la lettre que j'ai reçue hier. Avec quel bon cœur vous vous associez à ce que vous considérez comme mon succès dans cette grande entreprise! comme vous jouissez de ce que vous trouvez bien dans mon œuvre! En vérité, vous êtes un ami rare, il n'y a pas de circonstance de ma vie qui ne m'apporte une nouvelle démonstration de cette vérité; aussi chaque jour enracine-t-il davantage notre affection. Je crois que nous pouvons sans exagération l'appeler fraternelle.

« Je vous supplie, cher ami, d'écrire avec la plus grande précaution à l'endroit de la politique; je sais qu'on trouve, en mauvais lieu, votre opposition bien prononcée, et vous me désespéreriez si vous vous faisiez une affaire à mon occasion. Je vous recommande donc, pour moi, si ce n'est pour vous, de ne rien dire qui puisse paraître trop vif au gouvernement français. La prière que je vous adresse en cette circonstance, je vous la renouvelle dans toute autre; il ne faut pas donner à nos maîtres la joie de pouvoir nous saisir sur un terrain qui paraîtrait favorable non-seulement à leurs dignes

amis, mais à cette foule qui, quoique peu bienveillante pour eux, n'aime pas cependant la vue d'une opposition trop directe, et craint bien moins la servitude que le bruit.

« Le calme de Tocqueville commence à se communiquer un peu à mon esprit, mais ce lieu ne sera complètement agréable que quand vous l'habiterez. Je vous embrasse de cœur.

« A. de Tocqueville. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « J'allais partir de Florence, quand survint ma nomination de directeur à l'Académie française, et en même temps l'occasion de rendre un service à Loménie, pour un sujet de prix à maintenir au concours.

« Ces circonstances me jetèrent dans de vives perplexités, qu'augmentait encore la conduite délicate de mon suppléant qui, en dépit de ses propres intérêts, avait travaillé de toute sa puissance à me délivrer d'un honneur académique. Malgré cet incident, j'étais bien résolu à ne pas renoncer à mon voyage des Pyrénées. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Paris, mercredi, 8 août 1856.

« Vous aurez peut-être vu dans les journaux ce qui e consterne : je suis du jury pour la session qui commence le 16. J'ai appris cela, cher ami, hier à l'Institut, le brigadier qui me cherchait depuis quatre jours m'a porté ce triste papier. Tout le monde me dit qu'on ne ut se faire changer de session, cela m'a désolé. Je nais de recevoir votre chère lettre si pleine de joie; i eu peu de surprises aussi désagréables dans ma vie. nfin rien ne m'empêchera de partir au commencement septembre, et j'espère que, cette fois, il ne me tomra pas une nouvelle tuile sur la tête. Je n'avais pas soin de celle-là pour me faire prendre Paris en grippe, un pays où l'on est obligé de remplir des devoirs que sont imposés des peuples qui avaient des droits.

« Je viens de vous envoyer mon article; il eût été us long, mais quand je l'ai conçu et commencé, je le oyais destiné à un journal quotidien. Il me semble cendant que le sujet et le caractère du livre y sont netteent indiqués.

« Si je n'avais pas été aussi contrarié hier, j'aurais enre mieux joui du plaisir que m'a fait une décision de cadémie qui a spontanément décerné à l'unanimité, au

livre posthume d'Ozanam, un prix de 3,000 francs, fondé par M. Bordin pour un ouvrage de *haute littérature.*

« Cousin est aux Pyrénées. Mignet, que j'ai vu hier, a beaucoup insisté pour que je vous parle de lui.

« Si vous pouvez vous procurer la *Revue* du 15, vous y trouverez un article de moi sur l'*Histoire d'Italie,* qui peut-être vous intéressera.

« Mais je ne puis, en vous écrivant, penser à autre chose qu'à cet affligeant retard; je me voyais déjà à Tocqueville, si bien toujours, encore mieux cette fois, grâce aux soins d'une bonté et d'une amitié charmantes; vous lisant ceci et cela. Voici tout renvoyé au mois prochain!

« Adieu, très-cher ami.

« J.-J. AMPÈRE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Une lettre venait me rappeler, le 8 août, qu'on m'attendait en Béarn.

« Nous venons de finir le beau livre de M. de Toc-
« queville, disait ta mère; j'aime mieux vous en parler
« que de vous en écrire.

« J'ai été bien sensible à votre lettre et à l'affectueuse

« pensée qui la dictait. Elle nous a trouvés complétement « installés dans notre existence campagnarde et solitaire.

« Dans cette vie parfaitement libre et souvent con- « templative, une large part est faite au souvenir des ab- « sents, et il nous est bien doux d'espérer que celui auquel « nous tenons le plus sera bientôt ici. Depuis que j'ai la « certitude de vous recevoir, mes yeux sont devenus pour « ce pays d'une exigence singulière ; je le regarde tout « différemment que par le passé, et me suis aperçue l'autre « soir, avec un sentiment de plaisir indicible, que *votre* « soleil s'y couchait, parfois splendidement, comme à « Saint-Jean de Latran. Ceci me ramène tout naturelle- « ment à l'Italie, et au désir fixe que nous avons de vous « y retrouver l'hiver prochain. Il me semble que la grosse « difficulté du cours étant vaincue, les autres obstacles ne « peuvent manquer de s'aplanir. J'avoue, du reste, que « sur ce point mon esprit est absolument prévenu et qu'en « dépit de ses allures habituelles de modération, je n'ai pu « encore lui faire envisager la probabilité d'un désappoin- « tement. Tout mon entourage est à l'unisson de ce que « j'éprouve, et pense comme moi que Rome sans vous n'est « plus Rome. Songez à nos regrets de chaque jour, je puis « dire même de chaque heure, qui viendraient décolorer les « choses que nous aimons le mieux et attrister tout l'en- « semble de notre vie ! Notre pauvre foyer serait mécon- « naissable, et pour ma part je ne réponds même pas « que la santé vienne s'y asseoir. Espérons donc, cher

« monsieur, et dites que nous n'avons pas tort de le faire!

« Vous serez fort surpris de trouver chez moi l'abbé « Hery, de retour de Saint-Sauveur, où ses fins bas de soie, « son élégant manteau et son aimable esprit ont eu un vrai « succès. »

« Nous sommes heureux des bonnes nouvelles qui viennent de nos académiciens. Je les félicite du voisinage de l'Institut, puisque c'est le vôtre, et ne doute pas que cette circonstance ne contribue beaucoup à les acclimater au séjour de Paris.

« Mille souvenirs à ces deux messieurs ainsi qu'au cher maître Hébert, dont les œuvres charmantes me font très-douce compagnie dans la pièce où je me tiens ici tous les jours.

« Adieu, cher monsieur Ampère, croyez à mes plus vrais sentiments d'inaltérable affection.

« *Votre coucher de soleil à Saint-Jean de Latran.* M'y voici encore aujourd'hui devant cet horizon! les montagnes ont ce beau ton bleu que leur donne le soleil, par un jour éclatant de tramontane; la place a toujours cet aspect solitaire et abandonné que je chantais, il y a trente-sept ans, dans des vers adressés à Mme Récamier sur la bénédiction du Pape. »

« Depuis, je me suis arrêté là bien souvent, le cœur léger et vide, ne songeant qu'à la nature. Plus tard, j'y suis venu avec mes amis, heureux, jouissant de cette vue plus vivement encore qu'autrefois. J'y suis venu avec une

malade qui ne pouvait plus descendre de voiture, « regardant tout cela, disait-elle, sans avoir la force d'admirer ». J'y suis venu avec une mère que je suivais un instant dans sa marche fébrile, essayant de réveiller l'entrain de son esprit pour l'étourdir. J'ai eu le courage d'y supporter le spectacle et l'aveu de sa douleur. . . . . .
. . . . »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, août 1856.

« Cher ami, les B*** sont partis depuis deux jours. Le commerce du mari est aussi agréable que peut l'être en ce moment celui d'un Anglais pour des gens de notre pinion; mais la femme, avec quelques-unes des bonnes ualités de son pays, en possède aussi les défauts. Elle st sensée, *clever*, honnête, raide, dédaigneuse et toute étrie de préjugés anglais et aristocratiques. Sous quelle titude ne vous est-il pas arrivé de rencontrer cette Anlaise-là ou sa pareille? Elle a fait, du reste, de son ieux pour être aimable.

« Nous laissons aller notre imagination jusqu'à l'idée e vous posséder, au moins, trois mois de suite. Une

seule chose nous inquiète, votre cours. A mesure que j
prends des années, notre intimité me devient plus néce
saire; j'imagine que cela tient à ce que je découvre d
jour en jour combien votre amitié est un bien précieu
Elle n'a que des agréments et pas de ces côtés faibles q
se font souvent voir dans les affections les plus tendre
Tâchez d'apporter ici quelque grosse besogne qui no
seulement vous occupe, mais vous passionne, pour q
votre entrain, comme cela est arrivé souvent, me gagn
J'éprouve un embarras extrême à ressaisir mon grand s
jet, je ne sais plus par quel bout le prendre, et j'ai t
désir sans égal d'en causer avec vous, pour que l'hor
zon s'éclaircisse et me montre enfin le chemin qui d
conduire à mon but. Je ne me console pas de ne point av
vu paraître l'article de M. de Loménie; il me semb
qu'il eût rattaché ce nouveau livre à la *Démocratie*,
qui m'aurait été particulièrement agréable. Car l'unité
ma vie et de ma pensée est la chose au monde que
tiens le plus à bien conserver aux yeux du publi
l'homme y est aussi intéressé que l'écrivain.

« Adieu, cher ami.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De M. l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, 24 août 1856.

« Monsieur,

Que doit faire un jeune ecclésiastique pour lequel avez eu trop de bontés, et qui ne se consolerait pas iitter Paris sans vous avoir vu? Le plus sûr moyen , peut-être, en ce moment, de se livrer à quelque t qui l'amènerait devant le jury, mais il répugne à extrémité, ou du moins il hésite. . . . .
Cependant, très-cher monsieur, en vérité, il veut voir; faites-lui la grâce de lui indiquer le jour, re et le lieu auxquels il pourrait espérer vous ren-er, même très-tard, même très-tôt, même très-loin; exact, il sera discret, il sera content.
Je vous prie d'accepter d'avance l'expression de la joie que j'aurai, monsieur, à vous embrasser. Vous z d'ailleurs les sentiments de ma très-respectueuse tion.

« Henri PERREYVE. »

De Madame la duchesse de Mouchy à J.-J. Ampère.

Mouchy-le-Châtel, 27 août 1856.

« Il est vrai que je suis mieux, cher monsieur Ampère, mais c'est surtout depuis que j'ai reçu votre lettre; elle est faite pour guérir tous les maux. Je ne savais où vous chercher, et j'allais vous adresser quelques lignes chez Mme Lenormant; au lieu de cela, c'est hôtel de Valois. Par parenthèse, permettez-moi une prière, et daignez m'exaucer. Vous êtes toujours en l'air à Paris, veuillez donc *descendre* en hôtel garni, rue d'Astorg. Hélas! vous le savez, il y a toujours eu de la place, mais il n'y en a que trop aujourd'hui dans ma pauvre maison. Vous savez peut-être que je passe l'hiver à Versailles près d'une pension où je mets mes fils; je ne serai donc pas chez moi, et mon voisinage n'est pas un obstacle, s'il en est un. De grâce, venez habiter une chambre qui vous attend; tout est prêt pour vous recevoir. Mes gens partageront ma joie de vous avoir sous mon toit; en même temps que je vous le demande j'ai écrit, et *on vous attend.*

« Je voudrais bien vous prier aussi de venir ici, mais je n'ose pas; mes travaux me privent de la bibliothèque, outre le reste, et se présenter devant vous sans *livres*, est-ce possible? Je ne suis pas de force à les remplacer, et je ne veux pas vous dégoûter de moi et de

Mouchy. Si la santé me revient un peu, l'année prochaine, tout sera digne de vous : terrasses, sculptures, etc.

« J'ai bien regretté que mes enfants vous aient manqué de si peu, et ils ont déjà senti ce qu'ils perdaient. Ce sont des garçons très-intelligents; je vais tâcher d'en faire des hommes; en m'acheminant vers Saint-Cyr, Versailles est la première étape. C'est un grand sacrifice que je fais là, mais les affections sont plus ou moins des causes de souffrance, et je pense que cette famille littéraire dont vous parlez est la seule qui ne donne que des joies sans mélange. Il est vrai que ne l'a pas qui veut.

« Votre histoire de gendarmes est délicieuse, racontée par vous; mais que ne rendriez-vous pas aimable ? Les gendarmes même n'y résisteraient pas.

« Adieu donc; j'espère adresser ma première lettre à M. Ampère, rue d'Astorg, 10; et là, et partout, mille assurances de mon amitié.

« C... »

De J.-J. Ampère à Madame la duchesse de Mouchy.

Samedi, 30 août 1856.

« Que vous êtes toujours bonne et gracieuse pour moi, madame! Je ne saurais vous dire combien je suis touché,

je dirais presque attendri, de cette proposition de m'accueillir sous votre toit, dans cette maison de la rue d'Astorg qui, elle aussi, a pour moi bien des souvenirs. Ne m'en voulez pas si je ne puis en profiter; à part mon vilain caractère qui m'empêche de jeter l'ancre nulle part, ma nature de chat sauvage fait que je ne suis bien que dans la région des toits et des gouttières, n'ayant aucun domicile fixe, vaguant toujours. Par parenthèse, notez que j'ai condamné l'autre jour un voleur qui avait été accusé de vagabondage; c'est une grande lâcheté à moi de n'avoir pas demandé pour ce fait les circonstances atténuantes. Je suis donc un chat sauvage; on ne peut rien faire pour ces méchantes bêtes-là. De plus, la rue d'Astorg est trop loin de mon centre de travail, l'Institut et la bibliothèque de l'Institut. Je me suis logé en face de l'autre bibliothèque, à côté de la chambre où sont mes livres et mes manuscrits; je ne puis m'éloigner de là. J'espérais ainsi m'être rapproché de vous, et voilà que cet hiver vous serez à Versailles; c'est vous qui vous éloignez. Mais les voyages ne m'effrayent pas, et j'en ferais volontiers de bien plus grands si vous étiez au bout de la route.

« Je vais encore siéger dans ce vilain jury; vous ne sauriez croire l'expérience que j'ai acquise depuis huit jours en matière de forfaits. Il y a une classe de la société qui a singulièrement baissé dans mon estime, ce sont les *témoins*. Mais je ne puis pas dire que la

moyenne des jurés se soit beaucoup élevée à mes yeux.

« Avant-hier, après avoir puni le crime au Palais, j'ai été récompenser la vertu à l'Académie française. Il y a quelque temps, j'avais été abordé par une solliciteuse qui aspirait à ce prix, mais ne paraissait pas connaître à fond la matière.

« Adieu, madame la duchesse ; je voudrais vous faire sourire, vous désennuyer au moins, pour prix, bien insignifiant sans doute, de cette bienveillance si pleine de charmes dont vous me donnez encore une preuve que je n'oublierai pas.

« J.-J. AMPÈRE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Après mon premier séjour à Tocqueville, je touchais à la réalisation de mes projets ; j'allais aller faire une visite aux Pyrénées lorsque je reçus de fâcheuses nouvelles.

« Cher monsieur Ampère, m'écrivait Mme C***, l'ex-
« trême chaleur a décidément beaucoup éprouvé ma fille.
« Aussitôt que ses forces le permettront, nous aviserons
« aux préparatifs d'un nouveau départ. Dieu veuille
« que les mille devoirs qui vous accablent ne contrarient
« pas vos projets d'Italie ; la perspective de vous retrou-
« ver là est la seule compensation au chagrin de ne pas
« vous recevoir ici. »

« Cette lettre, qui m'inquiétait en me rendant malheureusement ma liberté, me fit repartir immédiatement. Mais, avant de retourner à Tocqueville, je devais m'arrêter en route chez M. d'Haussonville. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Hôtel de Valois, jeudi matin.

« Je suis arrivé avant-hier soir de Gurcy, mon cher ami, où l'on m'avait envoyé votre lettre. J'y ai entièrement refondu, augmenté, adouci un peu, et je crois fortifié mon article sur Auguste. Je l'ai remis à Buloz; j'attends aujourd'hui qu'il l'ait lu pour savoir ce qu'il en pense à un certain point de vue. Je serai tout entier, jusqu'à mon départ pour l'Italie, dans mes empereurs. Sitôt *Auguste* paru, je ferai imprimer *Tibère;* après quoi je commencerai mes petites pérégrinations normandes qui aboutiront chez vous.

« Je vous avais bien dit que je n'espérais pas vous revenir avant le commencement de novembre. M. de Broglie ne sera à Broglie que le 20 ; si j'y fais des lectures et que je m'arrête quelques jours chez Beaumont et Corcelles, cela m'entraînera au moins jusqu'à la fin d'octobre.

« J'ai vu à Gurcy deux personnes qui m'ont chargé de vous dire toute leur admiration : c'est Jules de Lasteyrie et M. Doudan, homme d'esprit et de goût s'il en fut.

« Je vais toujours me pavanant du succès de mon ami. Dites-moi, je vous prie, si vous voulez tout Buchez et Roux, ou une partie.

« Mille et mille tendres amitiés.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Jeudi matin... 1856.

« Cher ami, venez donc au plus vite, en homme qui est *espéré*, dans les deux sens que ce mot exprime dans notre patois : on *espère* son ennemi mortel, c'est-à-dire qu'on l'attend ; on *espère* son meilleur ami, c'est-à-dire qu'on se flatte qu'on va avoir le plaisir de le voir. On vous *attend* et on vous *espère*.

« Vous trouverez votre gîte prêt. Nous pensons que vous serez plus chaudement et plus commodément, l'hiver, au premier étage de la tour qu'au second. C'est là que sera d'abord votre chambre ; libre à vous de grimper dans votre juchoir, si cela vous fait plaisir.

« Tout à vous de cœur; ne nous oubliez pas auprès de vos hôtes.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Albert de Broglie à J.-J. Ampère.

Broglie, 8 décembre 1856.

« Cher monsieur Ampère,

« Je m'adresse à vous et à l'extrême bienveillance que vous m'avez toujours témoignée, comme à celle de votre hôte actuel, pour vous demander un petit renseignement.

« Vous connaissez et vous avez approuvé le but du *Correspondant :* détacher la religion catholique d'une solidarité qui la déshonore, et la remettre en accord avec tous les progrès, toutes les idées généreuses, toutes les vertus des temps modernes, vis-à-vis desquelles elle est restée jusqu'ici dans une trop grande défiance. Nous avons déjà mis sous la protection de ce recueil, et à plusieurs reprises, la liberté politique ; nous voudrions faire aujourd'hui quelque chose d'analogue pour la question de l'esclavage, dont on a depuis trop longtemps abandonné le monopole aux protestants. Nous voudrions avoir dans

un numéro prochain un travail sur la situation de l'Amérique, à ce point de vue, à propos des romans de Mme Stowe. Ce travail serait destiné à exprimer, au nom des catholiques libéraux de France, la sympathie que leur inspirent les efforts faits par les amis de la liberté, même sous un autre drapeau religieux que le leur. Quand cet article n'aurait aucune couleur religieuse proprement dite, son insertion seule dans le *Correspondant* lui en donnerait une : d'autant plus que l'*Univers*, à l'affût de toutes les mauvaises causes, pour se mettre sous la protection de l'Église, a déclaré l'autre jour que les sympathies des catholiques devaient être assurées à M. Buchanan, comme représentant du parti *conservateur* de l'Amérique.

« Vos relations avec l'Amérique, celles de M. de Tocqueville et de ses amis, avec les personnes qui se sont le plus occupées de l'esclavage, vous feraient-elles connaître quelqu'un qui voudrait se charger d'écrire sur ce sujet avec connaissance de cause ? Je répète que la couleur religieuse ne serait pas nécessaire, parce que l'importance de la démarche résulterait de l'insertion du travail dans un journal dont le catholicisme est l'étiquette. Si la personne qui s'en acquitterait voulait même éviter ce qu'il y a de trop étroit dans les engagements qui paraissent résulter de la collaboration du *Correspondant*, rien ne serait si aisé que de mettre, comme nous l'avons fait aux communications de M. Villemain (qui

avait ce scrupule), que le travail est *communiqué* à la rédaction par une personne qui lui est étrangère.

« Je suis content, par occasion, de vous indiquer ce moyen de collaboration indirecte; car j'ai été pressé bien souvent de vous citer l'exemple de Villemain, et de vous demander, au nom de l'alliance de la religion et de la liberté, quelques miettes de cette table splendide que vous nous avez servie à Broglie. Vous devriez songer à nous, dût Buloz en avoir un moment d'humeur. N'avez-vous pas vu la généreuse indignation du ministre de l'instruction publique contre le monopole intellectuel de la *Revue des Deux-Mondes*, dans le journal de ce matin? Ne voudriez-vous pas avoir aussi un accès de cette indépendance, qui sied si bien aux serviteurs *d'un régime de liberté comme le nôtre?*

« Mille pardons de cette importunité; nous sommes encore sous le charme des souvenirs du mois dernier. Veuillez parler de moi à M. de Tocqueville, et croire à tous mes sentiments distingués et dévoués.

« Albert DE BROGLIE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Samedi, 10 février 1857.

Cher ami, l'excellente vie que j'ai menée à Toc-
lle se continue par le regret. Je refais en esprit ces
ées, ou plutôt cette journée, dont chaque moment
un vif plaisir, dans l'habitude, ce qui n'appartient
la parfaite amitié. A dix heures et demie, je songe
jeuner qui nous réunissait: puis, je passe avec vous
dans le salon; nous parcourons les lettres et les
aux; je joue la partie de billard avec Mme de Toc-
lle; vient ensuite la promenade de propriétaire, en
agnie des petits chiens; on va travailler; on se re-
e à dîner; on lit l'abbé Huc, ou bien la troupe
aire paraît sur le théâtre du Vaudeville. Quelquefois
poussons une petite pointe à Rome, pour aller mé-
sur les avantages de l'empire romain, et je vais finir
bonne journée dans ma tour. Hélas! tout cela est
loin! et mes heures bourrées et oisives de Paris ne
mblent guère à celles-là. Cependant j'ai eu du plai-
ître si bien reçu; M. Guizot m'a emmené dîner chez
e premier jour, j'y ai trouvé M. et Mme Reeve.
M. Hippolyte, avec qui j'ai fait bien bonne route,
aura dit mes énormes étourderies: lunettes perdues,
de bagages perdu, et de plus (c'est la confession

de Scapin), j'ai emporté le troisième volume de Perthès. Je le remettrai à qui vous m'indiquerez. Il n'est pas très-intéressant.

« Adieu, bien cher ami, je partirai le plus tôt possible. Mille amitiés, et des meilleures.

« J.-J. AMPÈRE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Le 7 février je débarquai à Civita et le jour même j'étais au palais Gaetano, dans l'appartement qu'occupait la famille C***. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 21 février 1857.

« Je suis sûr qu'aujourd'hui, cher ami, vous promenant par le plus beau temps du monde, dans la campagne romaine, vous dites beaucoup de mal de notre affreux climat de France, et que votre esprit se reporte avec mépris sur le lac de boue qui nous entoure. Eh bien! vous vous trompez; nous jouissons ici, depuis une semaine, de la plus charmante température de mai, sèche

et douce ; un bon soleil pendant la journée, et un ciel étincelant d'étoiles pendant la nuit. Il est vrai que vos beaux jours ne cesseront point, tandis que notre mois de mai redeviendra février. . . . .

. . . .

« Je conçois que vous n'ayez pas trouvé les Sénior à Rome ; ils ne quittent point cette année l'Angleterre. « J'ai été si bien rôti, l'an dernier en Égypte, me mande « Sénior, que je ne sens pas la nécessité de revoir le « soleil. »

« J'ai reçu, il n'y a pas longtemps, une lettre de Reeve. Vous l'avez tant charmé dans la courte entrevue que vous eûtes ensemble chez M. Guizot, qu'il veut absolument que je lui donne cet été le moyen de vous retrouver; à cela, j'ai répondu que, s'il venait nous voir à cette époque, j'oserais presque vous promettre. Ne me faites point mentir.

« J'espère qu'en ce moment vous vous tirez mieux que moi du métier de faiseur de livres. Ce n'est pas que je ne me sois remis au travail avec une certaine énergie, mais l'espace que je laisse derrière moi en avançant me paraît si peu de chose comparé à celui que je vois en avant, qu'il me semble que je reste immobile. Que faites-vous, vous qui avez l'art de faire beaucoup, vite et bien, et qui surtout avez reçu du ciel ce don de verve éternelle, qui rend le travail fructueux pour le public et si doux à l'auteur?

Rappelez-moi particulièrement au souvenir de mon pauvre parent, M. de Blacas, et de sa femme; celle-ci est une charmante personne, pleine d'esprit et très-jolie, comme vous avez pu voir. Ses envieux prétendent qu'elle est parfois capricieuse, mais je ne doute pas que son caprice ne soit de vous plaire. Je ne vois rien et ne sais rien : je ne connais que mon trou. Mais là, du moins, se trouvent réunies deux personnes qui s'entendent sur presque tous les points, et sur nul autre plus, que dans leur tendre amitié pour vous.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 14 mars 1857.

« Vous voyez, cher ami, quelle peine nous avons à nous arracher de ce pauvre Tocqueville. Chaque jour nous y attache davantage et nous fait trouver de nouveaux prétextes pour y rester. Il faut se décider. Je veux absolument être à Paris pour le 31 de ce mois, jour où l'on donne un successeur à Savlandy. Je n'ai pourtant aucun empressement naturel à remplir mes devoirs électoraux, pas plus à l'Académie qu'ailleurs. . . . .

. . . .

« Je n'ai reçu aucune lettre de candidats, et n'ai rien entendu dire des intrigues académiques. Je n'ai non plus aucune résolution arrêtée. Je sais seulement que je serais très-peu disposé à nommer le dévot Carné, trois jours après avoir reçu le saint Falloux.

« Je ne sais si vous avez vu à Rome le fragment d'une *Nouvelle Patrie*, toujours éditée, je pense, par Delaunay, mais qui est faite pour travailler à répandre des *idées saines* dans le public. Troplong, une partie du sénat et tout l'Institut impérial ont donné des noms à cette entreprise et une signification claire.

« Lévy me demande de procéder en toute hâte à une troisième édition de mon livre. Je ne saurais imaginer qui lit ce livre, car le symptôme général de la maladie du temps est un alanguissement et une torpeur croissante de l'esprit humain, qui rend celui-ci indifférent non-seulement aux choses politiques, mais à tous les produits quelconques de la littérature et à tout ce qui n'est pas Bourse ou toilette. Ceux qui m'arrivent de Paris se plaignent de la difficulté de trouver un sujet de conversation, même parmi les gens d'esprit. La faculté de causer, qui nous distinguait entre nos contemporains, si elle subsiste encore, manque du moins d'emploi. On se querelaille toujours un peu en matière religieuse : c'est la seule corde sur laquelle cherchent encore à tirer ces malheureux journaux. On leur livre un peu d'église à manger tous les matins, afin de ne pas les laisser en-

tièrement mourir de faim. Je doute que notre César ait à se louer d'avoir si bien travaillé à désintéresser la France de toutes les libertés, si ce n'est la liberté en matière religieuse. L'humeur qui se répandait sur toutes les affaires pourrait bien finir par ne couler que sur elle. Je vous avoue que je m'en console, et rien ne me montre mieux le mal que les prêtres ont fait à la religion que mon insouciance involontaire sur un sujet pareil. Que de forces morales ils ont ainsi perdues en s'efforçant, à tout prix, de gagner du pouvoir politique !

« Mille amitiés.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De M. Doudan à J.-J. Ampère.

Paris, 17 mars 1857.

« Cher monsieur, une lettre de vous, datée de Rome, arrivant ici, dans un pays gris, par un temps gris, m'a fait l'effet d'un rayon qui entre dans une chambre dont les volets sont fermés. Je comprends que vous passiez des journées charmantes à suivre, parmi les ruines, les ombres dont vous nous envoyez de si vives images. Il semble, en effet, en vous lisant, *que les morts d'autrefois ont une vie plus forte que*

les vivants d'aujourd'hui. Je ne crois pas que M. de Lascoux lui-même ait pu faire de Trajan un plus beau portrait que celui que nous vous devons. Il est venu récemment à la cour de France un Américain[1] doué d'une facilité extraordinaire pour faire apparaître les morts. Vous avez ce don-là aussi; il est bien dommage que vous n'alliez pas à la cour.

« Ce qui prouve que vous peignez avec une extrême vérité, c'est que je vois toujours derrière vos personnages, au fond de vos tableaux, les paysages de Rome, tels que je les ai vus; et la couleur et la marche des eaux du Tibre, et les montagnes, et tout cet ensemble d'où sort une langue confuse, mais intelligible. Pourquoi a-t-il fallu si longtemps pour qu'on entendît ces voix qui sortent des ruines et de la campagne de Rome? Montaigne n'en a rien soupçonné; Gœthe y a été insensible. M. de Châteaubriand a tiré tout à coup le rideau qui cachait aux yeux de tous ce merveilleux et singulier spectacle. Avant M. de Châteaubriand et vous, l'histoire montrait des académies de héros ou de scélérats se promenant parmi des académies d'architecture, et au fond quelque chose comme l'aspect de l'arrondissement d'Épinal ou de Nantua.

« Si vous voyez des rois et des tétrarques, nous en voyons aussi, et il est probable qu'ils font encore plus

1. Yong.

d'effet chez nous qu'à Rome, entre le Capitole et Saint-Jean de Latran.

« Il n'y a nulle querelle dans ce Paris, ni dans le monde réel, ni dans le monde des idées. Il n'y a que l'*Univers* qui ait un peu d'entrain d'esprit. Il nous a montré, par d'invincibles arguments, qu'un miracle est d'autant plus digne de créance qu'il est plus absurde. De bons esprits ont cru pouvoir lui répondre; pour moi, j'ai une parole décisive en faveur de l'*Univers*. Le lecteur du roi Stanislas lui lisait dans la Bible : « *Dieu lui apparut en singe*. —En songe, reprend le roi, un peu scandalisé.—En songe ou en singe, réplique le lecteur, Dieu est bien le maître. » La devise de l'*Univers* est: *Dieu lui apparut en singe*.

« Vous avez vu l'avertissement donné à M. de Montalembert pour ses remarques sur l'appel comme d'abus. Je mets ce qu'il dit contre l'*Univers* au-dessus de ce qu'il dit en faveur de M. de Brézé.

« J'ai eu l'honneur de voir M. de Tocqueville. Il n'a guère été question que de vous entre lui et moi, et on peut passer un plus mauvais quart d'heure que celui que vous avez passé dans cette occasion. Quand donc nous revenez-vous? Qu'avez-vous à dire contre nous? Est-ce que vous trouvez la Bourse moins belle que la fontaine Égérie, par hasard?—On vous réclame à l'Académie, sur trois ou quatre points de la Normandie, à Gurcy, au val Richer, et en bien d'autres lieux sans

doute. On peut dire aussi de vous que vous êtes tiré à *quatre amis.*

« On n'a rien fixé encore pour le moment où l'on s'occupera de la succession de M. Alfred de Musset. Quelle triste fin de jours si brillants ! Les prétendants, jusqu'aujourd'hui, sont toujours M. de Laprade, et peut-être M. de Marcellus.

« Adieu, très-cher monsieur, j'aime tout ce que vous écrivez, et je vous regrette tous les jours. On me charge ici de mille souvenirs ; on voudrait bien qu'un bon décret obligeât les académiciens à la résidence.

« DOUDAN. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Paris, 7 avril 1857.

« On ne m'a remis votre lettre du 17 mars, cher ami, qu'après l'élection ; ainsi, je ne puis me vanter près de vous que vous ayez décidé mon vote. Vous y avez été cependant pour quelque chose, car je savais que vous auriez voté pour M. de Laprade. Vous avez appris déjà que nous avons été battus ; je ne sais si l'on vous a mandé comment ? La chose est bien connue aujourd'hui. MM. Thiers et Rémusat ont voté pour Augier, par mau-

vaise humeur contre le parti religieux qui avait mis la candidature de Laprade en avant, parti religieux représenté pourtant par Cousin et Montalembert. Saint-Marc et Sacy ont aussi voté contre nous. La cheville ouvrière de l'élection a été Mérimée ; il y a mis, dit-on, une ardeur incroyable. Toutes les passions que vous lui connaissez étaient en effet ici en jeu.

« J'ai pu juger de l'importance qu'il donnait à la question par la manière dont il m'a reçu. J'étais arrivé de la veille, lorsqu'on ne comptait plus sur moi ; il m'a presque tourné le dos, comme Sainte-Beuve ; je gênais ces messieurs ; c'est à partir de ce moment-là seulement que j'ai commencé à m'intéresser vivement au succès de l'élection. Jusque-là je votais sans entraînement car je ne croyais pas, comme on le disait, que de cette élection dépendît la majorité politique de l'Académie ; la passion des serviteurs du pouvoir m'a donné à moi-même un peu de passion.

« Cette maudite élection m'a forcé de quitter Tocqueville lorsqu'il me fallait encore trois jours pour terminer la fameuse promenade en plein air, où vous devez méditer et peut-être crayonner tant de belles pages.

« Adieu, tout à vous de cœur.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De Guillaume Guizot à J.-J. Ampère.

Paris, 10 avril 1857.

« Mon cher monsieur, permettez-moi de vous présenter de loin (loin des yeux, près du cœur) un de mes bons amis, Ernest Pougny, qui va passer à Rome quelques semaines que je lui envie. Vous avez là votre travail et vos amis; ne vous détournez, je vous prie, ni de l'un ni des autres; je ne vous le demanderais pas pour moi-même. Mais si, un matin, pour éreinter un tyran quelconque, vous allez chercher au Forum et au Colisée des inspirations ou des observations, avertissez mon ami et menez-le sur ce terrain que nul ne connaît et ne commente comme vous. C'est la grâce que je lui souhaite.

« Nous partons dans huit jours pour le val Richer, mon père et moi. Mes sœurs y sont toutes deux avec ma niècerie. On s'y souvient de vous, on vous y espère, on vous y veut; mais tous vous veulent partout.

« Donnez-nous un peu de préférence et quelques jours; nous vous le demandons, nul ne le désire plus que moi, car je suis (et j'espère bien que vous le savez) à vous de tout mon cœur.

« GUILLAUME GUIZOT. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Je me sentais un entrain extraordinaire. Rome était devenue pour moi l'unique objet de mes travaux. Je m'attachais à cette *Histoire romaine à Rome*; j'allais en élargir le cadre. Après avoir entrepris beaucoup de choses et vu bien des pays, je ne voulais plus étudier que cette chose et ce pays; ma nature s'était transformée, enchaînée à cette histoire de Rome à Rome, dont je veux m'occuper désormais jusqu'à mon dernier souffle. »

(En effet, une épreuve du chapitre d'Auguste arrivait à Pau le lendemain de sa mort.)

« A propos de mes travaux il me prend aujourd'hui des découragements amers. Cette bienveillance anticipée de Mme L*** et de mon cher Alexis, pour ce que j'entreprenais, doublait alors mes efforts; leur esprit supérieur donnait à leurs conseils un prix inestimable, et leur seule approbation m'eût soutenu si le succès m'avait complétement échappé.

« Ta mère trouvait que je me laissais trop dominer par l'imagination dans les petites choses; elle combattait mes susceptibilités exagérées de conscience avec sa simplicité ordinaire; elle cherchait à calmer des scrupules imaginaires et me ramenait à la vérité. Ce qu'elle aimait, ce qu'elle pratiquait par-dessus tout, c'était l'oubli de soi, le soin de s'occuper des autres, de leur être agréable, de ménager leur amour-propre, d'en soigner les blessures, d'entrer sans fausseté toutes les fois que la

chose se pouvait dans leur manière de voir et de sentir. C'est ce qu'elle appelait la charité de la conversation.

« Je mène et fais mener à tous les miens une vie d'hô-
« pital, écrivait-elle à son amie, Mme Bertin. J'aurais
« droit à un lit numéroté, et mes chers gardes-malades
« à la plus éclatante canonisation. Saint Ampère ne
« manquerait point de dévots, car il est impossible
« d'être à la fois meilleur et plus aimable que lui. En
« attendant que son dévouement à mes *patraqueries* le
« fasse figurer sur le calendrier, il travaille beaucoup à
« son histoire et nous prépare une Rome moderne fort
« intéressante. »

« Saint Ampère ne manquerait pas de dévots, dit-elle. Ah ! c'est bien aujourd'hui que je veux devenir meilleur ! réprimer en moi ces vivacités de discours, ces véhémences de discussion si éloignées de sa parole fine, tempérée, incisive pourtant dans sa modération, animée ; et grâce à elle, à soixante-deux ans, je sens que je peux changer ma manière d'être et mes habitudes de langage ; que de violent parfois je deviendrai doux, parce que j'ai tant aimé en elle sa douceur, sa douceur qui n'était pas la faiblesse, qui n'éteignait ni le feu de son âme, ni le charme de son esprit.

« Cet hiver de 1857 fut très-animé dans le salon de Mme C***. Aux relations que ta famille s'était créées pendant ses fréquents séjours à Rome vinrent s'ajouter de nombreuses visites de parents et d'étrangers de tous

les pays. Malheureusement nos jeunes amis, Baudry et Gumery étaient partis; Hébert aussi. Avec une persévérance héroïque, qui aura sa place dans l'histoire des peintres, il était allé s'enfouir dans les neiges du hameau sauvage de la Cervara, où il devait rester deux ans pour y faire un tableau.

« Schnetz, autrefois le compagnon des brigands, à présent un peu trop monsignor, un peu trop courtisan, apportait le soir au palais Gaetano le tour aimable et piquant de son esprit. Le charmant saint, l'abbé Perreyve, était revenu à Rome avec son ami Perraud. L'excellent évêque de Chine, Mgr Guillemain, dont la résidence était dans une grotte ténébreuse, quand elle n'était pas au fond d'une barque, sous des ballots, et qui ne savait pas plus du Céleste-Empire que ne connaissait de la cour de Néron un fossoyeur des catacombes. Nous voyons souvent M. Sauzet, le ménage Lavergne, des Anglais, des Américains, Mme Beecher-Stowe, Mme Gaskell, M. La Rive, célèbre physicien genevois dont la fille de quatorze ans prenait des notes quand j'ouvrais la bouche pour lui demander des nouvelles de son père, l'ami intime de Toepfer, que la malice de Mme L*** accusait d'avoir pris pour modèle en illustrant M. Jabot.

« Ce fut au mois d'avril que se décida le voyage de Côme. On loua d'avance une ravissante villa, sur les bords du lac, et je déclarai que j'accompagnerais la famille jusqu'au moment où j'irais en Normandie re-

joindre Tocqueville. Cette détermination me valut de la part de ta maman un remercîment affectueux et charmant. Avec un mélange de sérieux et d'enjouement, Mme L*** s'amusait souvent à prendre vis-à-vis de moi la situation d'une personne qui aime un demi-ingrat. C'était à ce sujet des plaisanteries sans fin sur ses frais perdus, sur ses avances inutiles prodiguées à un érudit uniquement absorbé par ses petits papiers. « Monsieur « Ampère se rappelle-t-il, me disait-elle, qu'aux premiers « moments de notre connaissance entre moi et un jeune « clergeon[1] il ne faisait guère de différence? C'est égal, « je ne me suis pas découragée, et vous aurez beau « faire, j'ai depuis longtemps formé sournoisement le « projet de conquérir un ami véritable et dévoué jus- « qu'à la mort. » Elle y a réussi.

« Nous étions à la veille du départ; quel ravissant voyage nous allions faire! et comme je m'en rappelle tous les incidents, tous les détails. J'étais avec M. C*** dans le cabriolet de la grande calèche; l'abbé Aul*** dans l'intérieur avec ces dames et toi, petite Madeleine, qui nous arrivait souvent par le cadre de la vitre abaissée. On ne s'arrêtait point pour déjeuner; ce repas se prenait dans la voiture. On nous envoyait de la viande froide sur des assiettes d'argent; tout se faisait proprement, lestement. J'avais de bonnes et longues conver-

1. Élève séminariste.

sations avec mon compagnon, plus expansif et plus soulagé que je ne l'avais vu depuis longtemps, car la santé de sa chère convalescente était vraiment beaucoup meilleure.

« A Sienne, nous pûmes aller voir le *Ravissement de sainte Catherine* et les tableaux du musée. A Florence, nous faisions presque chaque jour une promenade aux Cascines. Dans les jardins Torigiani, j'ai retrouvé le banc où ces dames s'étaient assises, tandis que, debout en face d'elles, je causais. . . . .

. . . .

« Ce jour-là restera gravé à jamais dans ma mémoire. Plus confiante en mon affection qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, Mme L*** se laissa aller un instant à ouvrir le fond de son cœur devant moi et devant sa mère.

« Je connus mieux que jamais alors toute la beauté, toute la hauteur de son âme. Quelle sincérité délicate et élevée unie à un sens si droit ! Ah ! quel respect immense, indicible, elle m'inspira dès ce moment. Qui m'aurait dit que trois ans plus tard je reviendrais à cette place, tout seul, pour y relire une lettre de tes parents au désespoir, une lettre bordée de noir, une lettre de deuil !

« Ces roses qui m'entouraient me rappelaient celles de la villa Volkonska où nous avions été tant de fois si contents ! Ces roses qui un jour nous fermaient le chemin, et que nous écartions pour *la laisser passer* dans

une allée bordée d'iris. Ainsi, mon imagination allait d'un souvenir à un autre; des villas aux villas, des roses aux roses! Je revoyais avec mes chers absents nos beaux jours d'autrefois: je contemplais, par une brillante nuit, la place du Palais vieux, ses blanches statues, sa tour gigantesque, inondée des clartés de la lune; puis je retombais incessamment sur une épine, et je détournais les yeux de tout cela: des arbres, du ciel, des roses et des nuits étincelantes.

« A Venise, notre convalescente parut se trouver à merveille, et nous passâmes là une semaine bien heureuse. Nous logions dans un hôtel de la Piazzetta d'où l'on avait une vue admirable, un vrai canaletti, des couchers de soleil incomparables que suivait chaque soir un brusque coup de canon, annonçant la fermeture du port. Ici je me souviens d'une de tes vives émotions, chère enfant, qui nous fit beaucoup rire: toujours attirée sur le grand balcon de notre salon, par les spectacles variés et amusants qu'offre ordinairement le quai des Esclavons, tu étais particulièrement captivée ce jour-là par le théâtre de Polichinelle, justement posé sous nos fenêtres. Mary s'efforçait en vain de t'arracher à ce plaisir pour t'emmener dormir; tu résistais énergiquement, lorsqu'au moment le plus intéressant de la représentation, le canon gronde, ébranlant tout, portes et croisées. Tu pousses un cri et te sauves, éperdue, dans les bras de ta mère en disant: « Je veux me coucher. » L'éloquence de ta

nurse-governess venait de trouver dans l'artillerie un bruyant, mais irrésistible auxiliaire.

« Nous visitions la place Saint-Marc, les plus belles galeries, quelques églises; mais une grande partie de nos journées se passait en gondole sur la lagune, entourés de ces monuments féeriques de Venise. La féerie se trouvait plus encore dans le cœur de tes parents qu'à l'extérieur, car la fée c'était pour eux Mme L*** qui renaissait à la vie. . . . . »

De M. de Loménie à J.-J. Ampère.

De la tour d'Ampère à Tocqueville,
15 septembre 1857.

« Le lieu d'où je vous écris, cher maître et ami, me donne le droit de débuter avec vous à la façon d'Henri IV : « Pends-toi brave Crillon ! nous sommes à « Tocqueville et tu n'y es pas. » Nous y sommes avec toute la famille de Corcelles, c'est dire qu'il n'y manque que vous pour compléter les agréments de ce délicieux séjour. S'il est vrai qu'une sorte d'instinct nous avertit qu'on parle beaucoup de nous quelque part, vos oreilles doivent tinter là-bas, sur votre lac de Côme ; car vous êtes ici un sujet inépuisable de tendresses, de regrets,

de reproches, parfois même d'imprécations. Nous avons tous des moments de fureur où chacun s'écrie : « Com- « ment est-il possible que ce monstre ne comprenne pas « que nous avons absolument besoin de lui pour com- « poser un ensemble parfait! » Nous sommes comme une réunion de virtuoses dont les voix s'accordent à merveille, mais auxquels il manque un ténor.

« Je ne suis, moi, qu'un baryton maigre et un peu lourd; comment voulez-vous que je fasse pour suppléer un ténor agile et brillant comme vous qui êtes le *Mario* de la conversation? Si nous ne vous aimions pas tous comme l'on doit aimer, c'est-à-dire avec un sentiment désintéressé, nous ne pardonnerions pas à vos aimables hôtes de Borgo-Vico de vous retenir loin de Tocqueville dans un moment pareil. M. et Mme de Tocqueville se consolent un peu par la pensée qu'ils vous auront à leur tour, mais nous qui serons partis quand vous viendrez, quand retrouverons-nous cette occasion si douce de vivre quelques jours sous le même toit que vous? Je comprends, du reste, que le séjour de Tocqueville vous soit également agréable dans toutes les saisons. Quelle vie facile on mène avec des hôtes qui ne vous imposent d'autres devoirs que ceux de l'abbaye de Thélème : « Fais ce que voudras ». La bonté et la sérénité des maîtres font un accord parfait avec la beauté paisible du lieu, ici la nature semble vous inviter à laisser de côté tout souci, les nerfs se détendent, le sang se rafraîchit,

l'on passe avec bonheur de la rêverie au travail et du travail à la rêverie, pour se délasser et se renouveler ensuite dans des entretiens pleins de gaieté et de variété.

« Nous sommes arrivés à Tocqueville le 10; ma femme, mon marmot, sa bonne et moi. Nous ne venions pas directement de Paris, nous avions d'abord été passer huit jours au bord de la mer, sur les côtes du Calvados. Paule et moi, tous deux très-affaiblis, avions éprouvé le besoin de respirer un air fortifiant. De sorte qu'en débarquant chez vos amis, au lieu d'avoir ces figures de *déterrés* que nous emportions de Paris, nous avions pris à Langrune des physionomies présentables.

« Pour venir jusqu'ici nous avons dû vaincre une série de difficultés assez amusantes; faire la route à la façon italienne des *vetturini :* de Caen à Bayeux, de Bayeux à Isigny, d'Isigny à Carentan, de Carentan à Valognes, de Valognes à Tocqueville, nous avons mis un jour et demi et changé cinq fois de voiture. Mon marmot est un voyageur admirable; je vous le présente comme digne de vous succéder un jour dans votre talent de locomotion. Je l'ai emmené en pleine mer dans une barque de pêcheur, qui dansait sur les vagues, comme une coquille de noix; il a pris ce balancement pour celui de son berceau, et il s'est endormi du sommeil des justes. Je l'ai *trimbalé* de Caen à Tocqueville dans des véhicules exécrables; il a passé tout son temps à manger, et tant qu'il a eu un morceau à mettre sous la dent,

il n'a pas bronché. Maintenant il s'engraisse comme un petit tonquin dont il a la forme obèse, et le soir, ces dames s'amusent beaucoup à le faire courir sur le tapis du salon, en chemise et pied nu. J'ai renoncé au concours; je n'aurais pu offrir à l'Académie qu'un travail insuffisant, mais quelques parties toutes prêtes pour la *Revue* paraîtront à mon retour.

« Je vous embrasse de cœur comme je vous aime.

« L. DE LOMÉNIE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Chaque année, le moment le plus difficile à passer pour la convalescente était le mois d'août. Cette fois, le terme fatal s'annonçait pour elle comme devant être moins redoutable qu'à l'ordinaire quand tout à coup le mal éclata plus dangereux que jamais; tout à coup elle fut comme frappée de la foudre.

« A Côme, dans ce lieu enchanté, Mme L*** a goûté ses derniers jours heureux; là ont commencé pour les siens les heures les plus amères...

« En ce terrible moment la saison nous chassait du nord de l'Italie; il fallait revenir à Rome, retrouver un climat plus doux, un médecin habile et dévoué. Il fallait faire un voyage de deux cents lieues au milieu de souf-

frances et d'inquiétudes qui ne devaient plus cesser !..

« J'avais bien des motifs impérieux pour aller en France ; le principal était de voir enfin mon cher Alexis; mais je ne pouvais laisser ainsi mes amis. Je résolus de les suivre jusqu'à Florence, et quand je fus là, jusqu'à Rome, où je ne pus jamais trouver la force de m'en séparer.

« Déjà Florence, à cette époque, n'était plus pour nous Florence, comme bientôt Rome ne devait plus être Rome. . . . . »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Rome; 8 octobre 1857.

« Que le lieu d'où je vous écris, mon très-cher ami, ne vous effraye pas trop ; Rome, grâce aux bateaux à vapeur, est, comme le lac de Côme, à trois jours de Paris et à quatre de Tocqueville. Croyez bien, cette fois, que ce n'est pas ma passion pour cette ville qui m'y a ramené. Je suis venu à Rome comme j'aurais été à Quimper-Corentin. La santé dont je vous ai parlé, sans donner trop d'inquiétudes immédiates est, pour le présent, dans un état fort triste, et le voyage de Milan ici était une assez grande difficulté. Je n'ai pu me résoudre à abandonner une famille désolée. Je n'avais pas besoin

de la lettre[1] si véritablement amie que j'ai reçue à Florence pour savoir tout ce que je perdais en manquant à la réunion de Tocqueville. Mais cette lettre, où l'affection se sent à chaque ligne, et d'autant plus véritable qu'elle est plus indulgente pour un retard que je n'ai pu empêcher, cette lettre m'aurait donné par cela même encore plus d'envie d'aller vous trouver sur-le-champ si cela eût été possible. Mon plus vif désir est de vous revoir, et j'espère encore que ce très-grand bonheur n'est pas fort éloigné; pour le moment, jusqu'à ce qu'un mieux survienne, comme il y a lieu de l'espérer, je ne puis rien arrêter. Je ne puis qu'attendre, en tâchant de conserver tout ce que je possède d'énergie pour soutenir une mère, un père auxquels je suis heureux que mon amitié puisse apporter quelque douceur.

« Je n'ai pas cessé entièrement de travailler; je commence à préparer l'histoire de Rome moderne; ce genre d'occupation m'est plus facile que la rédaction.

« Adieu, mon cher et très-cher ami, aimez-moi toujours comme je vous aime malgré l'absence.

« J.-J. AMPÈRE. »

1. Lettre imprimée dans le recueil Beaumont.

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 17 octobre 1857.

« Votre lettre de Rome, cher ami, ne m'a pas surpris. J'étais bien sûr qu'il n'y avait qu'un motif grave qui vous empêchât de prendre part à une réunion de gens, qui tous, à des degrés divers, vous sont vivement attachés. Croyez que personne ne sent et n'honore plus que nous votre façon d'agir en cette circonstance. . . . .

. . . .

« Rien à expliquer à ceux qui ne pourraient pas comprendre.....

« Quant à vos engagements de cet hiver, vous nous connaissez assez pour savoir qu'il ne faut pas s'en inquiéter un moment. Nous sommes trop liés pour qu'il puisse exister jamais entre nous l'ombre d'une susceptibilité. Nous sommes de bons et solides amis, qui vous aimons pour vous-même, et qui entrons sans peine dans tout ce que vous pouvez penser et éprouver. Quand vous ne venez pas, nous savons que ce n'est ni l'oubli, ni l'indifférence qui vous en empêche ; quand vous venez, vous êtes toujours sûr de trouver les bras ouverts pour vous recevoir ; été ou hiver n'y font rien, et la chambre *Ampère* ne perdra pas son nom, lors même que vous seriez plusieurs années sans l'habiter.

« Le nouveau décret sur le Collége de France n'a pas dû vous surprendre, puisqu'il est en grande partie dirigé contre vous. J'espère qu'ils n'oseront pas refuser la suppléance à Loménie ; s'ils le faisaient, vous n'auriez pas la simplicité de donner votre démission. Tenez bon ; quand vous le pourrez, faites votre cours une année ; qu'ils prennent la peine de vous chasser si vous les gênez trop. Mais, surtout ne leur préparez pas la joie d'être débarrassés de vous par vous-même.

« Adieu, mon cher ami, ma femme vous serre la main de tout son cœur ; c'est la formule qu'elle a choisie, et je ne puis non plus rien dire de mieux pour mon compte.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 21 octobre 1857.

« Je viens, mon cher ami, de lire votre dernier article dans la *Revue des Deux-Mondes ;* je veux vous dire sur-le-champ que j'en ai été entièrement satisfait. Le morceau dans lequel vous appelez les barbares est d'un très-beau mouvement ; ce que vous dites de la part qui revient réellement à ces barbares dans la destruction des monu-

ments de Rome, est très-curieux, et toute la fin de l'article est pleine de vigueur.

« Cet article clôt dignement la série qu'il termine. La Rome des païens vous présentera sans doute encore des aperçus fins et des détails tout à la fois instructifs et amusants. Je doute pourtant que vous amusiez le ministre de l'instruction publique ; mais on ne peut satisfaire tout le monde à la fois.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que votre dernière lettre nous a fort touchés. Vous paraissez content d'avoir été bien compris par nous. Croyez qu'il en sera toujours ainsi : nous vous connaissons à fond, nous savons tout ce qu'il y a en vous de sensibilité vraie et de délicatesse. La même raison qui fait que nous vous sommes si sincèrement attachés nous donne, mieux qu'à personne, la clef de vos actions. Je vois, d'après ce que vous me dites, ou du moins je crois voir, que la santé si précieuse qui vous retient à Rome, sans présenter de danger immédiat, ne s'améliore pas. Cet état peut durer longtemps sans changements notables, et j'avoue que cette perspective m'inquiète pour vous et que je dois vous dire les réflexions qu'elle me suggère. Je vous connais bien, je le répète, vous êtes le meilleur des hommes, en même temps l'un de ceux qui ont le plus besoin de mouvement, d'air, de liberté. Votre bon cœur vous portera à ne pas vous éloigner, mais votre nature se révoltera contre une situation si contraire à vos habitudes et à vos

goûts. Vous aviez pris depuis quelques années un genre de vie qui vous avait rajeuni le corps et l'esprit, parce qu'il était parfaitement conforme à votre constitution physique et morale. Il serait donc à désirer que vous puissiez trouver un moyen de combiner ce devoir d'amitié, et la satisfaction de cœur que vous donnez maintenant, avec vos habitudes mobiles et indépendantes. Faites un grand usage de votre liberté en faveur de vos amis; mais, pour Dieu! conservez cette liberté. Soyez sûr que vous leur serez d'un plus grand secours quand vous leur reviendrez, après vous être livré pendant un certain temps à vos instincts naturels, qui vous portent à aller de côté et d'autre.

. . . .

« Je crois que je suis remis dans la voie de mes travaux; mais où cette voie me conduira-t-elle? C'est ce que j'ignore encore.

« Nous travaillons pour vous de notre mieux, j'espère que vous ne trouverez plus ici les bornes qui s'opposaient à nos promenades. Tous ces détails d'amélioration nous amusent infiniment, et jamais je n'ai mieux reconnu que le plaisir qu'on trouve aux choses est moins en raison de leur importance, que dans l'attention continuelle avec laquelle on les fait.

« J'ai vu aujourd'hui dans le journal que de Loménie continuait à vous suppléer. J'en suis bien aise pour vous et pour lui.

« Adieu, bien cher ami, nous vous aimons à qui mieux mieux.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

29 novembre 1857.

« Monsieur,

« Voici plus de six mois que je vous ai quitté ; puis-je croire que je ne vous ai pas encore écrit ? — Il y a contre ceci tant d'invraisemblance, surtout dans mon cœur, que je ne sais où prendre des excuses.

« Hélas ! monsieur, que nous avons grand besoin qu'un jour on tienne compte de nos bons désirs, de ceux-là mêmes que nous n'aurons pas complétement réalisés !... Mais enfin, je profite de la paix douce et chère que me fait en ce moment l'amitié du bon Père de Sorèze, pour revenir à vous et aussi, par vous, monsieur, *vers* ceux qui vous entourent, qui ont été si bons, si indulgents pour moi, et envers lesquels je ne puis supporter les apparences mêmes de l'ingratitude. Je vous parle particulièrement de Mme L***, j'entends dire qu'elle est plus souffrante. Croyez, monsieur, que je n'ai pas été le dernier à ressentir vos peines d'ami.

Cependant il me semble que ce sont des menaces accidentelles, passagères, plutôt que le développement régulièrement progressif d'une maladie? Mais je parle et je ne sais pas, je le sens bien. Je voudrais, monsieur, que vous fissiez mes commissions auprès de cette belle et excellente âme : vous lui direz, n'est-ce pas, que j'ai prié pour elle ; que je n'ai pas négligé non plus de prier aux intentions qu'elle m'avait signalées, et qui me sont personnellement *chères;* que je lui recommande à mon tour ma prochaine ordination au sacerdoce ; que je n'ai pas oublié son indulgent accueil à Rome, et que le silence ne prouve rien......... Voilà, s'il vous plaît, mes commissions.

« Je n'irai point cette année en Italie; je me suis laissé prendre aux doubles filets du Père Lacordaire à Sorèze, et du Père Gratry à Hyères : on me tient trop bien maintenant pour me lâcher. Je suis heureux ici, monsieur, on respire dans cette école, au milieu de ces jeunes gens élevés un peu à la militaire, avec le tempérament de la paternité, et autour de ce cher et vénéré Père Lacordaire, une atmosphère forte, pure, libre. Je vous confie que je suis fier aussi d'une amitié si grande, si peu explicable par la raison, et qui satisfait d'autant plus le cœur qu'il y a moins de logique. Enfin, c'est ainsi que je passe de longues heures avec lui ; nous oublions tout ce qui froisse nos espérances trompées, notre honneur de prêtre et de Français ; nous

faisons une politique où l'alliance serait conclue entre le christianisme et la liberté, où l'on aimerait Dieu sans haïr les hommes. Nous promenons ces beaux et saints rêves sous de belles et hautes cimes qui murmurent au-dessus de nos têtes, dans un grand parc où l'on est bien loin du Louvre, et que ne troublent pas les fanfares du despotisme. La chapelle est près de nous et Dieu y demeure ; c'est pour moi le lieu des désirs sans fin !....

« Quand je pense à ce qu'il faut, monsieur, pour faire un vrai bon prêtre, et quand, après cela, je me regarde et que je compte les mois qui me séparent à peine du sacerdoce, je vous assure que je m'épouvante. Cependant, je vous ai promis d'être un bon prêtre, à vous qui avez vu mes promesses de Saint-Jean de Latran et comme signé mon contrat. Dieu veuille prendre le cœur de son Fils et le former selon le sien !

« Je m'oublie à vous parler de moi, mais je me sens justifié par l'affection que vous m'avez donnée. Vous êtes donc à Rome ! c'est terrible, savez-vous, que d'habiter deux années de suite à Rome ! Chaque jour ensuite amène ses anniversaires qui jettent dans des océans de regrets......

« Imaginez-vous que mon pauvre ami Adolphe Perraud [1], pour qui cette famille C*** a eu tant de bontés, m'écrit des lettres où Rome seule compte pour quelque

1. Aujourd'hui évêque d'Autun.

chose. Le pauvre garçon fait une classe d'histoire dans un séminaire, mais chaque nom de saint dans son calendrier lui apporte des bouffées romaines, capables de décolorer la vie réelle de Saint-Lô en Normandie. Vous êtes vous-même une des conquêtes de la sainte cité, monsieur, et je me rappelle avec émotion les aimables promenades que j'ai faites à côté de vous, et dont votre savant amour pour ces grandes choses était le meilleur charme! Laissez-moi donc répéter que je vous remercie de la bonté que j'ai ressentie *en vous*, et dont je garderai une impérissable reconnaissance.

« Parlez aussi à Mme L***, à M. et à Mme C***, de ma reconnaissance; et de mes respectueux souvenirs à tous ceux qui étaient là, qui m'ont accueilli avec tant d'indulgence.

« Cher monsieur, comptez-moi parmi ceux qui vous aiment avec un cœur sincère. Je ne sais pas dire mieux.

« H. PERREYVE. »

De M. le duc de Noailles à J.-J. Ampère.

Paris, 23 mars 1858.

« Je ne doute pas, mon cher confrère, que vous n'ayez éprouvé un vif et profond chagrin à l'arrivée de

l'affreuse nouvelle. Cette perte met le comble à tous nos malheurs; vous saurez la comprendre comme nous.

« L'hiver dernier, à Versailles, avait été douloureusement pénible, avec quelques symptômes inquiétants. A Mouchy, cet été, la duchesse s'était d'abord trouvée dans un état alarmant, puis, un mieux nous avait rassurés; l'habitude de la voir souffrante entretenait nos illusions. Novembre et décembre se sont assez bien passés; mais le 3 janvier la convalescente, prise de la grippe, s'est couchée, et le 20 février elle s'est éteinte sans angoisse, sans douleur apparente, avec une force d'âme et une résignation qui ne laissait de place qu'à la douceur et à la grâce. Elle est morte comme vous la voyiez dans son salon, son dernier regard a été un sourire; et cependant elle quittait les deux enfants restés la passion de sa vie, et qui demeuraient entièrement orphelins. Elle me les a confiés; ils sont à présent chez moi, et continuent leurs études au collége de Versailles.

« Nous ne nous consolerons jamais de cette séparation . . . .

« Tâchez de revenir, et conservez-nous une partie de l'attachement que nous avons pour vous.

« Le Duc de Noailles. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Paris, 11 avril 1858.

« Je suis arrivé ici depuis dix jours, mon cher ami, et je vous laisse à penser si j'ai souvent parlé de vous avec tous vos amis. Naturellement on vous regrette, on s'explique facilement votre absence, mais on désire surtout qu'elle ne se prolonge pas trop.

« Marie est restée seule à Tocqueville pour quinze jours encore, et vous lui pardonnerez de m'avoir laissé partir sans elle, quand vous saurez ce qui la retient. Elle fait bâtir, sous ses yeux, la fameuse galerie dans laquelle on doit se promener en plein midi et à l'abri du vent d'*amont* (comme on dit), en mettant en ordre des petits papiers? Hélas! quand reverrons-nous ces petits papiers? Je n'ose me flatter que ce soit de sitôt, ni surtout pour longtemps. Je vous assure du moins qu'en attendant, on vous tiendra votre place chaude.

. . . .

« Plus des deux tiers de ma troisième édition sont épuisés, et le livre continue à bien marcher; cela m'encourage, aussi ne suis-je venu à Paris que pour travailler. Je remplis ma tâche consciencieusement : je passe mon existence aux Archives ou dans les bibliothèques, mais

jusqu'ici l'effort est plus grand que le résultat. J'ai rapporté un certain nombre de chapitres de Tocqueville si fort à l'état de brouillon et d'ébauche que je ne pourrais les lire utilement à personne, pas même à vous; c'est trop informe. J'essaye de me consoler de votre absence en pensant à cela. J'ai vu chez les de Loménie le portrait dont vous m'avez destiné un exemplaire. Je vous remercie de ce souvenir. Cette photographie est très-ressemblante, mais, comme toutes les vôtres, elle reproduit les traits sans la physionomie. Je ne sais si à tout prendre le médaillon qui est à Tocqueville, dans le salon, n'est pas ce qu'on a jamais fait de mieux.

« Point de nouvelles que les journaux ne vous disent. Il est difficile de juger ce qui se passe au fond des esprits. Une seule chose qu'on aperçoit avec quelque certitude, c'est une disposition frondeuse, une grande méfiance de l'habilité du gouvernement à mener les affaires au dedans et au dehors (fait nouveau), un grand embarras dans les affaires industrielles, et, surtout, un sentiment d'instabilité singulier en présence de ce qui semble si fort. Mon avis est néanmoins qu'il n'y a rien de considérable à attendre, en aucun genre, en ce moment. Nous ne nous brouillerons pas avec l'Angleterre, puisque nous ne lui tenons tête sur rien. Je sais, de source certaine, que les journaux ont reçu l'ordre de ne plus parler de l'île de P***. Je conçois que les Anglais trouvent parfois que notre constitution a du bon, après tout.

« Adieu, je vous embrasse de cœur. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 2 mai 1858.

« Mon cher ami,

« Pendant que vous me croyez à Paris, je vous écris de Tocqueville. Voici pourquoi j'ai changé mes projets : ma femme devait s'établir à Chamarande près de sa tante. Comme l'an dernier, j'aurais partagé mon temps entre elle et les bibliothèques; mais nous comptions sans l'Empire qui a transformé tout à coup M. de Persigny en millionnaire; et sans le hasard singulier qui a voulu que celui-ci employât ses millions (que nous pourrions, je crois, sans métaphore, appeler nos millions) à acheter le château de Chamarande, dans un coin duquel nous avions cherché un asile. Le nouveau grand seigneur a rempli son palais d'ouvriers qui, pour le moment, le rendent inhabitable. Est-ce que je ne vous avais pas déjà raconté cette histoire? Quoi qu'il en soit, cette mauvaise plaisanterie de la fortune a forcé ma femme à changer ses plans. Quand j'ai vu que Marie ne pouvait

arriver, je suis retourné à Tocqueville. Me voici donc ici, jouissant au plus haut degré du printemps dans ma retraite. Peut-être cependant serai-je encore près de mes manuscrits à l'époque où vous viendrez vous-même à Paris, car mon intention est de passer dans cette ville la fin du mois de juillet. Avec quelle joie je vous sauterai au cou si vous vous présentez ! Mais ce qui paraîtrait le comble du bonheur serait de vous tenir au moins quelques semaines ici en août. Figurez-vous que les Beaumont, mari et femme, viennent nous voir à cette époque. Quelle charmante réunion ce serait après cette longue absence ! Que de convenance de sentiments, de pensées, et surtout d'amitié ! Du reste, cher ami, la vivacité de notre désir sur ce point ne nous empêche pas de comprendre à merveille toutes les raisons que vous pouvez avoir (trop bonnes raisons, malheureusement) pour agir autrement que nous ne souhaiterions. Nous sommes donc tout préparés à admettre ces raisons, mais si elles ne s'opposent pas à votre venue, vous ne nous défendrez pas d'en être très-heureux.

Je vous embrasse de cœur.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

De M. de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 30 août 1858.

« Cher ami,

« Votre dernière lettre m'a fait plaisir en m'apprenant que vous alliez bien, mais elle m'a affligé en me confirmant ce que je supposais déjà, que la santé de Mme L*** continuait à donner des inquiétudes graves.

« Puisque vous ne pouvez pas venir à Tocqueville, il ne serait pas absolument impossible que nous n'allions cet hiver vous voir à Rome. J'ai été, en somme, assez mécontent de ma santé tout l'été; il y a bien des choses dans celle de Marie qui clochent : nous prenons donc la résolution de partir d'ici vers le 15 septembre pour nous rendre à Paris, et là nous consulterons à fond Andral. S'il croit qu'il est sage d'aller passer une saison en Italie, nous gagnerons ce pays à l'automne. J'avoue que malgré l'attrait du climat, nous entreprendrions un pareil voyage cette année malgré nous; car notre présence, pendant longtemps encore, est bien nécessaire à Tocqueville. Il n'y a que vous qui puissiez nous consoler d'une semblable mésaventure.

« Vous avez dû voir dans les journaux que Mme de***, qui préparait la chose depuis longtemps, avait eu l'honneur de faire son entrée en cour à Cherbourg, et qu'elle

avait eu l'insigne gloire de figurer au quadrille de Leurs Majestés, en ouvrant le bal. Le fait et sa publicité ont fort affligé sa famille, qui a été exaspérée surtout en voyant que ce journal n'avait pas désigné la dame par son titre de façon à ce qu'on ne pût la confondre avec sa sœur. Que ne s'est-elle fait imprimer comme duchesse? disait-on; quand on aime le *carcan*, encore ne faut-il pas négliger *l'écriteau*.

« Tandis que tout était en mouvement pour ces fêtes de Cherbourg, par curiosité bien plus que par zèle, vous savez que nous vivions ici entre bons amis, et allions seulement voir du haut des tours de Tourlaville, le spectacle réellement magnifique d'une des plus grandes flottes qui aient jamais été réunies dans la Manche, et entendre le tonnerre de trois mille coups de canon qui se tiraient plusieurs fois par jour, en forme de saluts. L'odeur de la poudre arrivait jusqu'à nous. J'avais chez moi les Beaumont et les Rivet, puis les Corcelles, qui y sont encore. Inutile de vous dire si tout ce monde-là a parlé de vous.

« Adieu, cher ami, pensez beaucoup à des gens qui vous aiment si sincèrement, jusqu'à ce que vous puissiez les venir voir.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

uvenirs écrits à Rome en 1862. — « A la fin de
pour éviter les chaleurs à Rome, on avait emmené
L*** à Frascati, villa Monti. Un mois plus tard, le
cin redoutant pour elle la *malaria*, exigea impé-
ement qu'elle fût transportée en Toscane. Grâce à
llicitude de mon ami Capponi, nous pûmes nous
ir aux environs de Florence, dans une villa qui lui
tenait.........

Tant de souffrances accablèrent alors Mme L***
e ne put jouir un seul instant de ce beau lieu.......
Pénétrée d'une tendresse indicible pour tous les
, ses enfants et ses amis, elle s'affligeait de sa
ation physique, qui paralysait les témoignages de
connaissance et de ses impressions.

Je manque de forces, disait-elle, pour vivre de
meilleure vie, pour jouir des sentiments auxquels
nagination et l'enthousiasme se mêlent ; mon admira-
n pour les beautés de la nature s'affaiblit. » Mal-
a croyance religieuse, plus profonde que jamais,
plaignait de ne pas éprouver les mêmes élans vers
Cette âme, sous l'empire de tant d'épreuves, pre-
raduellement d'autres habitudes. Elle changeait de
, s'élevant de jour en jour plus haut, en même
que les ailes de son imagination terrestre se bri-

En revenant à Rome, au mois de septembre, j'ap-
maladie de mon cher de Tocqueville.

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Tocqueville, 20 septembre 1858.

« Mon bon ami, je ne répondrais peut-être pas sitôt à votre lettre, quelque bonne et amicale qu'elle soit, si je n'avais à vous adresser des questions dont les réponses m'importent beaucoup.

« La visite que je viens de faire à Paris, et qui malheureusement a constaté un point d'irritation fort suspect dans les bronches du côté droit, portera vraisemblablement Andral à me conseiller de passer l'hiver dans le midi. Où m'enverra-t-il, je l'ignore. Je n'ai pas besoin de vous assurer qu'un seul lieu serait de notre goût: celui où vous serez, Rome.

« Dans le cas où nous irions en Italie, j'aurais bien besoin que vous me renseigniez à l'avance sur le meilleur chemin à prendre pour nous y rendre. Savez-vous 1° si le passage du mont Cenis est long et difficile; s'il est habituel d'y trouver de la neige dans les dernières semaines d'octobre? Si. . . . .

. . . .

« Me voilà, à peu près, au bout de mes questions; je vous prie d'y répondre immédiatement.

« Mille amitiés du fond du cœur.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

Du marquis Capponi à J.-J. Ampère.

Florence, 24 septembre 1858.

« Mon cher Ampère,

« Je pense à vous bien souvent et à cette famille qui est la vôtre, qui m'intéresse et me touche comme si elle me tenait de près. Espérons dans le climat, dans le temps, dans la jeunesse de la malade et dans l'amour qui l'environne. Un mot de vous me serait précieux.

« Parlez-moi de *César*, qui va paraître ; de cet Alexandre que j'ai laissé au faîte de la grandeur ; mais l'instruction est dans la mort. J'aurais voulu le voir dans son cercueil de cristal : *Sarcophago contentus erit.*

« Entretenez-moi de cette chère et inépuisable Rome, dont le sol même était sacré avant le nom ; de cette Rome où nous recherchons sous l'herbe, sous les marbres du Capitole, les traces des premiers pâtres. Votre travail jette la lumière sur tout cela ; la forme que vous avez adoptée sera utile au plus grand nombre. Votre livre restera, et on ne pourra désormais aller au Forum sans vous y retrouver. Vos projets conçus à Varranista, il y a vingt ans, sont donc réalisés ! Cette pensée doit vous être douce, salutaire, et consoler un peu

les tristesses qui rendent vos travaux plus sérieux et par là plus forts.

« Mille choses de la part de Vieusseux de Capei. M. Reumont est ici, où son roi vient d'arriver; mais ce pauvre roi est toujours mal, c'est-à-dire *il n'est plus rien.* Adieu, très-cher Ampère, souvenez-vous de moi comme je me souviens de vous.

« CAPPONI. »

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Cannes, 16 novembre 1858.

« Mon cher ami,

« Je n'ai pas trouvé une personne à Paris, médecin ou autres, qui ait été d'avis qu'il fût sage d'aller traiter à Rome une maladie de poitrine commençant. Quand le mal est détruit ou arrêté dans sa marche, qu'il ne s'agit plus que de prendre la précaution d'un hiver dans les pays chauds contre une rechute, sans doute il n'y a pas d'inconvénient à choisir Rome, parce que, à tout prendre, le climat de cette ville, malgré ses défauts, vaut encore mille fois mieux que celui de Paris. Aussi mon intention très-arrêtée est-elle, si l'affection encore légère, à ce que disent les médecins (disent-ils la vérité ?), se gué-

rit, de ne point passer l'hiver prochain soit à Tocqueville, soit à Paris, soit à Cannes, mais bien à Rome. Le moment sera alors venu. Me voici, du reste, établi à Cannes; et, comme je ne suis pas fort, il serait bien déraisonnable, dans la saison où nous voici, d'essayer d'aller ailleurs. Je n'ai donc plus qu'à me persuader que Cannes est excellent; beaucoup de gens de ma connaissance qui y ont habité me l'ont assuré. J'y ai loué pour 4,000 francs une maison de campagne meublée, qui n'a que l'inconvénient d'être un peu trop grande pour un aussi petit ménage que le nôtre, mais qui jouit d'une exposition admirable, en plein midi, à mi-côte en face de la mer. Le voyage nous a très-fatigués, à cause des circonstances défavorables dans lesquelles il s'est fait. Depuis le 2 de ce mois, il règne en France un ouragan de vent du nord qui, sans me faire précisément mal, a cependant rendu tous les détails de la route difficiles. Nous avons heureusement trouvé ici un bon médecin qui a une immense expérience de maladies semblables à la mienne. J'ai bon espoir que ses soins et le soleil me tireront encore une fois du mauvais pas dans lequel je me trouve engagé, je ne sais comment.

« A. DE TOCQUEVILLE. »

« *P. S.* — Vous ai-je dit que nous faisions une quatrième édition de l'*Ancien Régime?* Voilà près de 9,000 volumes imprimés en moins de trois ans. Mais

que je donnerais volontiers cette vaine gloriole pour avoir des bronches en bon état ! »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Rome, 14 décembre 1858.

« Votre chère lettre [1], mon ami, que je vous remercie tendrement d'avoir écrite, avait été précédée d'un mot de Loménie qui démentait ces absurdes nouvelles des journaux, insérées avec une si odieuse légèreté. Grâce au ciel ! je n'ai pas reçu le coup auquel je ne puis encore penser sans effroi. Après le sentiment de bonheur que m'a fait éprouver la satisfaction d'avoir échappé à une terrible émotion, j'ai goûté aussi quelque douceur en apprenant que le climat et le genre de vie que vous menez vous ont déjà fait du bien. Mais j'ai été profondément attristé de cette absence de distractions qu'à part tout égoïsme, dans mon désir de vous voir à Rome, je craignais pour vous. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est ni Rome, ni mon *Histoire romaine*, qui me retiennent ; mais l'impossibilité de m'éloigner en ce moment de mes amis.

1. Treizième lettre imprimée dans le recueil Beaumont.

« Voilà ma situation ; ce qui domine tout, c'est l'in-
uiétude. Je fais bien des efforts pour ne pas m'exagérer
: danger qui menace un être tant aimé et si digne de
être, danger que les indifférents, je le vois par les
uelles questions qu'on m'adresse, regardent comme
ès-imminent. J'espère encore fermement qu'ils se trom-
ent, et que rien n'est désespéré, mais tout est bien
rave. Voilà la vérité, vérité que je renferme en moi, car
le tuerait ce qui m'entoure ; qu'habituellement j'évite
e me dire à moi-même, et que mon amitié pour vous a
a seule me faire articuler. Mais ne deviez-vous pas l'en-
ndre, pour comprendre comment je ne suis pas arrivé
Cannes aussitôt que vous. Ah ! que j'ai besoin d'es-
érer que nous marchons vers le moment où je pourrai,
ns trop de trouble ni d'agitation, voyager passagère-
ent. Je sais alors où j'irai. Jusque-là, ma vie sera, je
ous le dis, un déchirement continuel ; ma seule conso-
tion sera de savoir que vous continuez à aller de mieux en
ieux ; que votre faiblesse diminue ; que vos promenades
nt plus longues ; que vous pouvez vous occuper ; et,
rtout, que vous croyez à toute mon amitié et me conser-
ez toute la vôtre, cette amitié à laquelle je tiens comme
mon existence.

« J.-J. AMPÈRE. »

De M. l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, 1858.

« Monsieur et très-excellent ami,

« Permettez-moi de profiter d'un voyage que fait à Rome un de mes amis, Monsieur de ***, pour vous envoyer le témoignage de ma respectueuse et bien inaltérable affection. Je viens d'être fort malade, mais je suis encore revenu à la vie, et en même temps au plaisir de me sentir entouré par la Providence de biens inestimables, au nombre desquels je mets le bienveillant intérêt que vous me portez. Madame Ozanam me dit que, dans les lettres que vous lui écrivez, vous avez la bonté de vous inquiéter de ma santé, de mes occupations, de mon avenir.

« Merci, merci, très-cher Monsieur! Je deviens peu à peu, ce que Dieu voulait, une espèce d'aumônier de collége, pas assez fort pour prêcher des Carêmes à Notre-Dame, mais à peu près capable d'instruire des enfants dans une petite chapelle, et d'y faire quelque bien, peut-être.

« Au demeurant, je suis le même que vous avez connu et pour lequel vous avez été si bon :..... toujours peu ravi d'un régime qui habitue de plus en plus la France à oublier l'honneur et la liberté; toujours ami

de certaines idées peu en faveur en haut lieu, tenant toujours *rancune à Constantin* pour avoir protégé l'Église, et substitué les conversions par force aux conversions par la liberté. Incorrigible surtout dans mes souvenirs, et me rappelant avec une joie particulière certaines lectures de *César* qui soulageaient un peu le besoin de l'indignation .....

« Ah! Monsieur, où êtes-vous? et qu'il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir, si vrai et si vif, de vous presser la main! Je vous suis du souvenir vers les pins de la villa Pamphili, dont les hautes cimes protégent encore quelques charmantes lectures, et j'envie le sort de ces amis si dignes de vous, qui ont eu le bonheur de vous confisquer pour vous aimer à leur aise. Dites-leur, du moins, Monsieur, nos jalousies. Ils n'ont pas besoin de les connaître pour apprécier davantage votre chère présence, mais ils sauront mieux nous pardonner nos plaintes et nos regrets.

« Je vous charge, Monsieur, de mes plus respectueux et de mes plus tendres hommages pour M. et Mme C***. Quand donc apprendrons-nous qu'à toutes les inquiétudes a enfin succédé une heureuse et solide espérance! Veuillez, cher Monsieur, en agréant l'expression de mon respect et de mon profond attachement, remettre cette lettre à Mme L***.

« H. PERREYVE. »

Du comte Hippolyte de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Cannes, 17 février 1859.

« Cher Monsieur,

« Mon frère vous remercie beaucoup de votre inquiète sollicitude. Depuis bientôt trois mois je suis près de lui et je l'ai toujours vu souffrir; il s'est mêlé à l'affection de poitrine des douleurs nerveuses à l'estomac. Il est mieux depuis une quinzaine de jours. Ma belle-sœur n'est pas bien elle-même, mais elle a pu surmonter ses maux et ne pas interrompre les soins qu'elle donne à son pauvre mari.

« Dans ce moment, je lui lis, beaucoup moins bien que vous, *votre César*, qui nous est arrivé; il fait le charme de nos soirées. Je vois quelquefois le baron de Bunsen, à qui je porte des nouvelles d'Alexis; il témoigne pour mon frère le plus grand intérêt, et j'espère que, d'ici à quelques jours, il pourra venir le voir et le distraire par son intéressante conversation.

« Nous sommes fort affligés des chagrins que vous ressentez de votre côté......

« Agréez, mon cher monsieur, l'assurance de tous les sentiments les plus affectueux que je vous porte.

« Comte de TOCQUEVILLE. »

De M. Bunsen à J.-J. Ampère.

Cannes, 4 février 1859.

« Très-cher et honoré ami,

« Ces lignes vous diront que depuis, hier, il y a dans la santé de M. de Tocqueville un mieux qui, aujourd'hui, fait espérer la convalescence. Il s'est levé ce matin, pour la première fois, à huit heures, et s'est trouvé fort bien à midi. Voilà ce que j'ai appris dans l'instant par son frère.

On me dit que M. Garnier (fils du professeur à la Sorbonne) se porte un peu moins mal; cependant cela paraît toujours un cas des plus graves.

« Le temps est ravissant, et demain nous sommes au *Principium veris* des Romains, le beau milieu entre le solstice d'hiver et l'équinoxe vernal.

« Votre sincèrement dévoué.

BUNSEN.

De J.-J Ampère à Alexis de Tocqueville.

Rome, 26 mars 1859.

« Jamais lettre[1], cher ami, ne fut reçue avec plus de plaisir et ne m'a été plus au cœur. Une longue lettre de vous, écrite avec toute la liberté de votre esprit et toute la délicatesse de votre âme, contenant des nouvelles aussi décisives de votre santé, m'a causé un réel bonheur, mot que je n'ai pas prononcé depuis longtemps, et que je m'étonne de prononcer au milieu de la tristesse qui m'entoure. Cependant nous avons repris à l'espérance; mais, les moments de grande inquiétude passés, l'avenir est bien incertain.

. . . .

« Ce serait mal répondre à votre amitié que de vous parler encore sur un sujet qu'elle m'interdit d'une manière qui me touche. Permettez-moi de vous dire, cependant, tout en reconnaissant que vous jugez très-bien la situation d'âme et le caractère de votre ami, que je ne puis renoncer à la confiance qu'un moment viendra où je pourrai vous porter autre chose que cette agitation intérieure. Si je vous arrive alors, il faudra me recevoir, car ce sera la preuve d'un état meilleur. Ne point

1. Quinzième lettre imprimée dans le recueil Beaumont.

aller près de vous en pareille circonstances deviendrait un grand chagrin pour moi, et vous ne voudriez pas me l'imposer.

« Puisque vous vous occupez de *César*, je vous dirai que Paradol a fait un article qui indique bien la marche du livre.

« J'ai à peu près achevé mon premier volume sur les origines de Rome à l'époque des Rois. Le reste n'est qu'à compléter, et me prendra moins de temps que ce commencement, qui était entièrement à refaire, ou plutôt à faire.

« Là est mon vrai titre, si j'en ai un, à être accepté comme ayant écrit une histoire Romaine renouvelée, éclairée et animée par le spectacle et l'inspiration des lieux......

« Madame de Tocqueville a toujours été de moitié dans ma tendre et douloureuse occupation de vous, dites-le-lui, je vous en prie, et rappelez-moi au souvenir de M. Bunsen, qu'une bonne providence vous a envoyé. On est décidément à la paix... .. pour le moment .

« Adieu, mon cher et très-cher ami. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Rome, 30 mars 1859.

« J'éprouve en vous écrivant aujourd'hui, cher ami, un embarras singulier et que dans d'autres circonstances j'appellerais comique. Je désire aller vous embrasser, vous ne serez pas fâché de me voir, et je ne sais comment vous annoncer que j'espère le faire bientôt. J'ai presque la crainte de vous fâcher. Voyons, soyez raisonnable, et lisez ce que je vous écris très-*raisonnablement*.

« Il m'est impossible, après avoir été si longtemps séparé de vous et quand vous avez été malade, de vous laisser partir de Cannes sans aller vous serrer la main, et mon impatience de le faire est devenue si vive que ce serait me condamner à cette agitation douloureuse dont vous parlez, que de m'en priver. Vous ne voudriez pas mettre dans ma vie un regret qui me serait trop amer. Il est très-vrai que nul autre motif ne pourrait m'engager à quitter Rome; mais pour celui-ci je puis tout, même cela. Si je n'allais à Cannes, j'irais à Paris; et j'aime mieux aller à Cannes.

« Le moment est, du reste, très-opportun. Votre lettre m'a comblé de joie en m'apprenant qu'une amélioration décisive s'est opérée dans votre santé, et que le temps

est venu où ma présence pourra vous aider à supporter les ennuis de la convalescence. Je sais que vous avez reçu M. Bunsen, j'en conclus que vous pouvez jouir des entretiens. Nous ménagerons votre poitrine; Mme de Tocqueville et moi causerons devant vous, et vous nous écouterez. J'ai de quoi vous lire tous les soirs de la prose et des vers de ma façon, pendant un assez grand nombre de jours.

« La santé de Mme L*** est loin d'être remise, et son chagrin maternel est loin de s'affaiblir; mais, en ce moment, elle a près d'elle une femme qu'elle aime beaucoup, et sa santé s'en est réellement un peu améliorée. Je crois donc que l'instant est venu d'accomplir ce à quoi personne, ni vous-même, ne me ferait jamais renoncer. Envoyez-moi vite une permission, sur laquelle je compte comme si je l'avais déjà. . . . .

« Si je trouve encore Beaumont près de vous, j'en serai charmé; sinon, je m'en consolerai en pensant que nous nous serons succédé, et que vous aurez toujours eu près de vous un de vos meilleurs amis. Répondez-moi bien vite. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Alexis de Tocqueville.

Rome, 14 avril 1859.

« Mon cher ami, je vous ai écrit, il y a plus de quinze jours, une lettre où je vous annonçais ma prochaine arrivée à Cannes. Je n'ai point reçu de réponse. Je pars demain, et vous donnerai moi-même toutes les raisons que j'ai de vous désobéir en ce moment. Prenez donc votre parti de ma visite, et croyez bien qu'en vous revoyant, après une si longue absence si tristement remplie, je n'aurai d'autre pensée que le bonheur de vous embrasser.

« J'espère que ce sera là aussi votre sentiment et celui de Mme de Tocqueville.

« Tout à vous bien du fond du cœur, à bientôt.

« J.-J. AMPÈRE. »

A peine Jean-Jacques avait-il quitté Rome qu'une lettre timbrée de Cannes, retardée dans sa route, écrite de la main de l'illustre mourant, apportait à son malheureux ami les derniers témoignages d'une tendresse fidèle.

D'Alexis de Tocqueville à J.-J. Ampère[1].

Cannes, 9 avril 1859.

« Mon cher ami, ce que vous me dites dans votre dernière lettre me ravit de joie, je vous le dis sans faire de façon. Jamais je ne vous reverrai avec une plus grande joie, bien que jamais je n'aie été plus incapable de jouir de votre société. Car le gosier de ma femme est dans un état pitoyable, qui presque toujours la met dans l'obligation de se servir d'une ardoise; moi, je ne peux plus mettre un pied devant l'autre. Je suis obligé de parler à voix basse et peu. Les lectures un peu étendues me rendent bientôt incapable d'écouter. Néanmoins je dis: Venez, venez, car rien n'est plus égoïste que la vraie amitié, comme un autre sentiment qu'on ne nomme plus dans ma position actuelle. A partir de ce moment votre lit va être fait. Vous aurez pour voisin le seul habitant de la maison qui parle, Édouard. . . . .

« Comme j'ai plus de sentiment que de force, j'en reste là. . . . .

« A. DE TOCQUEVILLE. »

1. Seizième lettre de M. de Tocqueville à M. Ampère, imprimée dans le recueil Beaumont.

Les journaux, cette fois, n'avaient devancé la fatale nouvelle que de quarante-huit heures. Jean-Jacques devait arriver trop tard. En débarquant à Marseille, une ancienne connaissance, M. Denis, maire de la ville d'Hyères, lui révèle brusquement la vérité. . . . . . .

Quelques lignes désespérées, tracées à la hâte dans un bureau de diligence, avant de repartir pour Cannes, parviennent à Rome en même temps que la lettre de M. Hippolyte de Tocqueville. « Apprenez ce malheur avec ménagement à madame votre fille », écrivait le voyageur, malgré son accablement profond.

De M. Hippolyte de Tocqueville à J.-J. Ampère.

Cannes, 17 avril 1859.

« Cher monsieur,

« Notre pauvre Alexis n'est plus ! Il a expiré hier, 16, à sept heures du soir. Je perds un frère bien-aimé, qui par son âge devait me survivre; et vous, un ami qui vous était bien dévoué. C'est à vous qu'il a écrit sa dernière lettre. . . . .

« Il a témoigné le désir de reposer à Tocqueville, où il avait désigné sa place ; nous allons l'y transporter. Ma

pauvre belle-sœur est très-souffrante. Quelle immense perte pour elle! . . . .

« Je ne puis en écrire davantage; je suis abîmé de douleur.

« Comte de TOCQUEVILLE. »

Le 20 avril, M. Ampère, s'adressant à la malade elle-même, écrivait de Paris: « Contre une tristesse que tant de choses concourent à redoubler, je n'ai pour consolation que les affections qui me restent et la douceur de voir mon ami apprécié ainsi qu'il doit l'être. C'était un homme comme la France n'en produit plus, m'a répété deux fois le duc de Broglie. M. Senior le citait hier comme le type de la perfection en tous genres. Sa mort, disait-il, a été déplorée par toute l'Angleterre. . . . . .

« Mais que sont ces éloges pour ceux qui l'ont perdu!

« J'ai ramené Mme de Tocqueville de Cannes à Paris; elle compte aller dans quelques jours chez sa tante, puis à Tocqueville. Après que son mari aura été déposé dans le cimetière du village où ses frères, Beaumont et moi nous allons le conduire, ce dernier devoir de piété accompli, rien ne me retiendra plus en France, et je retournerai là où maintenant plus que jamais sont mes ressources et ma vie. »

« J.-J. AMPÈRE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Malgré la faiblesse croissante de ta pauvre mère, voulant relever mon courage en un pareil moment, elle m'adressait de sa chaise longue quelques mots.

« Cher monsieur Ampère,

« Je m'unis de toute mon âme à votre peine; j'ai vivement ressenti chacune des émotions cruelles qui ont marqué votre triste voyage. Nous plaignons Mme de Tocqueville et nous l'admirons; sa force est d'un bien bel exemple, car sa vie *à elle* est brisée sans ressource. Elle ne peut plus la remplir que de souvenirs et de regrets. Pour vous aider à porter votre douleur, songez que vous étiez le confident de ce grand cœur, de ce grand esprit; il est donc indispensable au succès de l'œuvre qu'entreprennent ses amis, que vous la dirigiez. Courage! vous seul saurez bien parler de lui; nous en parlerons beaucoup......

« Je plains ceux qui oublient; ils infligent une seconde mort aux êtres qu'ils ont perdus; ils ignorent ce qu'il peut exister de douceur dans l'amour qu'on porte à une chère mémoire.

« Adieu, je vous serre la main plus affectueusement que jamais.

« L.... »

(Je continue mes stations au jardin, et nous pensons à Frascati.)

« Ces stations au jardin de la villa Frantz se faisaient devant une haie de rosiers en fleurs, qu'abritait un petit mur. A cette place, point de vent ni de soleil, grâce au parasol de peintre qu'Hebert avait installé lui-même. Couchée sur un canapé, notre malade restait à l'air une heure ou deux, pendant que toi, Madeeine, tu riais et causais en lui cueillant des bouquets.

« Les médecins venaient de décider que l'on pouvait rester à Rome jusqu'au 15 mai; qu'ensuite il faudrait aller passer quelques semaines à Frascati, avant de quitter l'*Agro romano*.:....

« Les événements politiques qui se pressaient alors en Italie compliquaient cette douloureuse situation et livraient mes amis à de vives anxiétés sur leurs projets d'avenir. Si les forces de Mme L*** revenaient un peu, la révolution qui commençait en Toscane permettrait-elle de l'emmener à Florence chercher un air plus salutaire? Dès ce moment le grand-duc avait quitté le palais Pitti pour Ferrare, après avoir demandé *trop tard* à se faire Piémontais. Parme et Modène se soulevaient; Naples remuait beaucoup. Rome ne bougeait pas ostensiblement, mais on sentait une agitation souterraine. L'armée française se défendait mal des ovations italiennes; le général de Goyon calmait à grand'peine l'enthousiasme qu'excitait notre drapeau; des dépêches successives s'ex-

pédiaient en France pour réclamer l'embarquement à Marseille de la moitié de la division, tandis que le gouvernement romain trahissait sa faiblesse par l'émotion expansive qu'éprouvaient tous les cardinaux. Antonelli seul affectait une parfaite sécurité. Les ambassadeurs étrangers faisaient partir leurs familles. Madame de Coloredo prenait la route de Civita sous la protection de quarante carabiniers. Tout ceci se passait sous nos yeux et devenait le sujet constant des préoccupations et des conversations de toute la société.

« Bientôt la nouvelle officielle d'une victoire remportée sur les Autrichiens arrivait à Rome. Nos succès militaires ne paraissaient point douteux, mais restait à savoir comment s'arrangeraient les choses après le triomphe. . . . . »

De J.-J. Ampère à Madame de Tocqueville.

Rome, 22 mai 1859.

« Bien chère madame,

« Dans la tristesse inconsolable où vous êtes plongée, l'amitié ne peut rien que vous envoyer l'expression d'une sympathie bien vraie. Je veux que quelques lignes, écrites par un de ceux qui ont le mieux connu notre cher Alexis, c'est-à-dire qui l'ont le plus admiré et le plus

aimé, aillent vous trouver dans ce pauvre Tocqueville, où nous avons été si heureux, et vous disent qu'il y a au loin un ami qui s'unit constamment à votre peine. Ce sentiment est très-compris autour de moi; j'avais tant parlé de lui et de vous que son irréparable perte et votre profonde affliction reviennent sans cesse dans cet intérieur, lui-même bien éprouvé. On y a beaucoup goûté la notice de Loménie dans la *Revue des Deux-Mondes*, et je la trouve moi-même très-bien. Il me semble que cet hommage ne vous déplaira pas; on y sent l'âme de l'auteur, et je me dis que celui que nous pleurons aurait aimé à être dépeint ainsi. Je me demande, et nous nous demandons à chaque instant : « Que fait « madame de Tocqueville? Comment se trouve-t-elle dans « sa solitude, en présence de tant d'objets et de souvenirs « chers et douloureux? Comment remplit-elle ses heures? « En quel état de santé se trouve-elle? » Vous ne devez pas écrire, bien entendu; mais si vous aviez quelqu'un qui pût répondre à la dernière question, j'aurais vraiment un poids de moins sur le cœur.

« Mon voyage n'a pas rencontré de difficulté, on est tranquille ici. Nous allons aller à Frascati, près de Rome. J'ai écrit à M. Hippolyte pour m'excuser de ne l'avoir pas revu et d'être parti si brusquement; mais Corcelles et moi avons cédé à un mouvement irrésistible. La force nous a manqué pour rentrer à Tocqueville dans *ce moment-là*. J'y retournerai pour nous occuper

ensemble de son souvenir. Vous y verrez venir ses vrais amis qui seront toujours les vôtres.

« Adieu, chère madame, je vous serre la main de tout mon cœur.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Mérimée à J.-J. Ampère.

Paris, 24 mai 1859.

« Mon cher ami, hier M. Villemain m'a montré une lettre de toi qu'il venait de recevoir, et dans laquelle tu te démets de tes fonctions de commissaire. Je n'approuve nullement tes conclusions, et je te prie de les modifier en ma faveur.

« Voici la chose : M. Villemain et M. Cousin veulent que je te succède. Je ne le puis, ni ne le veux. J'ai mon scrupule. Je ne crois pas devoir prendre la petite indemnité dont je n'ai pas besoin, et dont plusieurs de nos confrères s'arrangeraient fort. On me répond : « Si nous vous voulons, ce n'est pas pour vos beaux yeux, c'est parce que vous nous empêchez d'en prendre un qui nous embêterait ». Je réplique : « Vous pouvez jouir de ma présence, je serai l'ombre d'Ampère. J'assisterai à sa place et provisoirement à vos séances, mais je ne veux pas

être membre en titre pour la raison dessus dite. Tu vois donc qu'il n'y a que le *statu quo* qui puisse arranger l'affaire. Ton scrupule à toi ne vaut rien. Si tu crois que tu voles l'État en touchant l'indemnité du Dictionnaire, tu te trompes, car tu as envoyé des mots et des notes, et tu en enverras d'autres pour ton argent. De plus, moi je te suppléerai dans les conférences, et je te devrais payer quelque chose pour la satisfaction que j'aurai d'y faire endêver mes confrères. En réalité tout le monde gagne à cet arrangement, et tu n'y perds pas; car la peine que tu auras en nous envoyant de temps en temps quelques notes n'est pas bien grande pour un amateur de linguistique, et tu ferais peut-être le même travail pour toi-même.

« L'Académie, au lieu d'un commissaire, en aura deux qui en valent bien trois comme j'en pourrais nommer. Cousin prétend que Son Excellence fulminera un jour; à quoi je réponds qu'elle ne dira rien, 1° parce qu'elle ne trouvera rien; 2° parce qu'au besoin je dirais que tu es remplacé de l'aveu de l'Académie, jusqu'à ton retour, et qu'on n'a pas à mettre le nez dans des arrangements personnels entre toi et moi, arrangements approuvés d'ailleurs par l'Académie. Je crois donc qu'il n'y a aucun inconvénient à laisser les choses aller comme elles vont. J'espère que tu approuveras la combinaison sans laquelle je ne pourrais pas m'amuser, *moi*, le jeudi.

« Je devais aller en Espagne cette année; mais je ne

puis quitter Paris tant qu'il y viendra des bulletins. Madrid est la ville du monde où il se fait le plus de canards. J'y serais trop malheureux en temps de guerre. Ici nous avons au club trois bulletins télégraphiques par jour; on sait à peu près tous les soirs qu'on ne s'est pas battu, et on peut dormir, ce que je ne ferais pas à Madrid avec les bourdes de tous les oisifs de la Puerta del Sol. Toujours grande anxiété du côté de la Prusse. Il y a fort apparence qu'il en faudra découdre sur le Rhin; mais, si l'Angleterre ne s'en mêle pas, j'espère que nous nous en tirerons à notre honneur. Adieu, mon cher ami, rappelle-moi au souvenir de Schnetz et de M. le duc de Grammont. Paris commence à être désert. Pour moi, je trouve qu'il est assez agréable de ne pas mettre de cravate blanche le soir.

« MÉRIMÉE. »

De Mérimée à J.-J. Ampère.

Paris, 2 juillet 1859.

« Mon cher ami,

« J'ai communiqué tes intentions à MM. Villemain et Cousin, en leur disant qu'elles étaient inébranlables. J'ai ajouté que les miennes l'étaient aussi; de sorte qu'on

n'a rien communiqué à l'Académie et que le *statu quo* durera encore quelque temps, pour aviser et trouver un remplaçant. Je ne comprends pas trop pourquoi on n'a pas fait la chose tout de suite, à moins qu'on songe à donner un linguiste pour successeur à Tocqueville ; mais où le prendre ?

« Je n'ai pas de projets bien arrêtés pour ce mois-c et le mois de septembre. Je voudrais être à Madrid au commencement d'octobre pour en partir en décembre et venir passer l'hiver à Cannes ou à Menton. Quitter Madrid, quand on y est, n'est pas chose facile ; mais je compte sur l'hiver pour m'en chasser et m'obliger à chercher un climat plus doux.

« La paix a été reçue ici d'abord assez froidement. La fibre guerrière était tendue, et on aurait voulu des conquêtes ; il me semble maintenant qu'on en est plus content par réflexion. La maxime des Spartiates était de ne pas donner des leçons de guerre à ses ennemis, en la faisant durer trop longtemps. Ensuite les gens qui reviennent nous font de si drôles de peintures de l'enthousiasme et du patriotisme lombard, que l'on ne regrette pas les bras qu'on a conservés en n'allant pas jusqu'à l'Adriatique. J'ai une théorie que je crois absolument vraie : c'est qu'il n'y a d'insurrection possible que dans un pays où le paysan ne couche pas dans un lit ; il lui faut encore des traditions guerrières. En Italie, il y a des lits et point de traditions : aussi les villageois nous

jetaient des fleurs, nous vendaient cher leurs mauvais vins, et prévenaient l'ennemi de tous nos mouvements, pour gagner quelques pauls. Présentement il y a beaucoup d'ordre et de bon sens parmi les libérés: si cela continue, il est évident qu'ils se donneront le gouvernement qu'ils voudront. Mais gare la réunion de la Diète! c'est alors que les sottises commenceront. Je ne crois pas qu'il y ait pour l'Italie un gouvernement qui la régénère, si ce n'est un despotisme éclairé. Il faut deux générations pour faire perdre les habitudes de volerie et de bassesse, et autant pour former une armée; tandis qu'il ne faudra pas trois jours pour avoir des orateurs éloquents.

« Que faut-il penser d'une *Vénus* achetée par la Russie? Est-ce un original, ou bien une copie? A-t-on fait quelques découvertes étrusques? C'est à quoi je m'intéresse le plus. Enfin, que devient l'affaire Campana, et surtout son musée?

« Mille amitiés.

« MÉRIMÉE. »

De J.-J. Ampère à Madame de Tocqueville.

Frascati, 19 août 1859.

« Chère madame de Tocqueville,

« Je ne saurais vous dire combien votre lettre m'a touché. La mienne l'aurait devancée si depuis quelque temps notre malade n'était plus souffrante que jamais. Dans ce fatal été, le soleil ne cesse pas un instant de nous brûler; cette saison sans fraîcheur, sans pluie salutaire, accroît encore sa faiblesse; ses malheureux parents sont dans une affliction que je partage.

« L'impression de M. Hippolyte, après ce que vous m'avez dit vous-même sur l'hommage que j'ai rendu à celui qui méritait tant d'affection et d'admiration, était ce qui pouvait m'être le plus doux. Je suis heureux de penser qu'il eût approuvé ce que j'ai écrit sur lui. Le regret que sa perte inspire en Angleterre est celui de toutes les personnes distinguées que je rencontre ici. Des hommes comme Alexis sont un trésor pour leurs amis, un honneur pour leur pays, et l'objet du respect de tous les peuples. Hélas! pourquoi nous a-t-il quittés? Au milieu des grandes soucis qui me dominent, je vous suis en esprit dans ce cher et triste Tocqueville où nous nous promènerons un jour ensemble. Ménagez vos yeux, et pourtant cherchez toutes les distractions de l'intelligence; pour

moi, je ne me soutiens qu'en travaillant, quand je puis travailler.

« Je suis bien aise que mon article sur l'ouvrage d'Albert de Broglie vous ait plu. Vous devez avoir le goût de la tolérance et de l'indépendance en religion, car ces sentiments étaient ceux d'un homme dont vous partagiez tous les sentiments.

« En Italie, on est tranquile, mais rien n'est fini; la situation deviendra difficile pour celui qui l'a faite. L'Italie se croit jouée et l'Europe menacée ; je ne sais ce que pense la France!... Mais la France pense-t-elle quelque chose?

« Adieu, chère madame de Tocqueville, je vous serre bien cordialement la main.

« J.-J. AMPÈRE. »

Souvenirs écrits à Rome en 1862. — « Au commencement de ma liaison avec tes parents, nous parlions du plaisir de passer une saison tout entière à Frascati comme d'un rêve impossible à réaliser. En effet nous y avons passé deux étés..... quels étés !

« Entre notre première visite faite à ce beau pays et notre dernière installation ici, il y a tout le calvaire d'une pauvre martyre.

« Comme le contraste de ces souvenirs m'oppressait, à mesure que j'avançais aujourd'hui sur cette route de Frascati, où j'allais chercher les traces sensibles du passé! La pluie qui tombait à torrents ne m'empêchait pas de poursuivre ma course.

« J'arrivai au but, oui, au but, car j'étais devant les fenêtres de la chambre de ta sainte mère, de cette chambre où je l'avais vue endormie pour toujours. . . .

« Derrière ce rideau fermé était la pièce où elle venait passer deux ou trois heures de la journée, quand elle rassemblait tout ce qu'elle possédait encore de forces et de courage pour nous donner un peu de son cœur et de son esprit si simple et si élevé. A ces rares moments où la maladie ne l'accablait pas complétement, jamais la fermeté de sa raison et le charme de sa conversation ne m'avaient tant frappé. Toujours sympathique au bien général, la révolution italienne la préoccupait vivement; elle suivait avec anxiété la marche des événements qui se passaient sous ses yeux.

« Conservant la volonté invincible d'entretenir les illusions de ceux qui l'entouraient, elle cachait ses recommandations sous des expressions pleines de vie et d'espérance..... parlait des vieillards et des petits enfants malheureux avec plus de charité que jamais.

« Trop faible pour écrire, elle dictait à la bonne Mary les derniers dons qu'elle destinait à la nourrice de son cher Philippe; nommait tous ceux dont elle *voulait se*

souvenir; sachant que ses moindres paroles seraient ardemment recueillies et jamais oubliées.

« Tu étais, toi, l'objet constant de sa sollicitude; elle retraçait tes bons sentiments, indiquait les tendances qu'il faudrait diriger en t'élevant, parlait de ta sensibilité mêlée de gaieté comique, trait de caractère qui l'attendrissait et la faisait sourire à la fois; elle signalait tes petits efforts naturels pour t'améliorer, les preuves touchantes de tendresse que tu montrais à tous, et particulièrement à ta petite maman. Ses pensées se portaient souvent vers la France, puis revenaient incessamment sur les siens. Aux derniers jours, ne pouvant plus, pour ainsi dire, dissimuler sa fin, elle cherchait dans son âme chrétienne des consolations pour ceux qu'elle allait quitter. « Dieu aura pitié d'eux », dit-elle. « Il y a cette enfant sur laquelle reposaient toutes mes espérances . . . .
. . . . »

« Pendant que je m'absorbais dans cette contemplation des lieux, mes yeux tombèrent sur ma fenêtre, à moi, au-dessus du grand salon. Je voyais cette fenêtre que j'avais ouverte si souvent après une nuit d'insomnie dont j'essayais inutilement de faire une nuit de travail; à cette place où je regardais le soleil se lever si radieux et si riant sur des cœurs si tristes; après ces nuits agitées, brûlantes, pendant lesquelles je descendais chercher des nouvelles toujours mauvaises; ces nuits que remplissaient tour à tour le chant du rossignol dans les

bosquets de la villa, la voix discordante des contadini, ou les aboiements des chiens, qui troublaient le peu de repos que pouvait prendre la malade. En faisant quelques pas dans le jardin, j'entrai dans la longue allée, sous les arbres, en face des montagnes, en cet endroit que Benouville a retracé deux fois. Là je n'ai pas retrouvé ces beaux ombrages qui voilaient l'éclat du jour; il n'y avait plus rien de l'aspect qui m'est resté si présent et que j'y venais chercher.

« Je quittai la villa pour l'église. . . . .

« En revenant à Rome ce soir, soutenu par la pensée d'avoir rempli un pèlerinage sacré, je me disais : « Non, « ce n'est pas un rêve, c'est une affreuse réalité. . . »

« Ces retours cruels jettent parfois dans un découragement sombre. . . . .

« Mais il faut se garder de changer ses peines en révolte, ta mère cesserait de bénir ceux qui pleurent. Non, elle veut que nous vivions pour le travail et le devoir, en les lui consacrant. Sa mémoire luira sur nous comme un rayon ; notre vrai lien avec son âme sera la vie morale qu'elle a créée en nous ; c'est par là seulement qu'on peut se rattacher et tenir à elle ici-bas »

De J.-J. Ampère à l'abbé Perreyve.

Florence, 3 octobre 1859.

« Monsieur,

« Madame L*** n'existe plus. Son père et sa mère sont partis, accompagnés du frère et de la sœur de Mme C***. Ils vont à Versailles, chercher une solitude dont leur désolation a besoin, en étant à portée de leur famille et de quelques-uns de leurs amis véritables, les seuls qu'on puisse voir en de tels moments. Le même sentiment m'a fait venir ici, où je suis sûr d'en trouver un, M. Capponi. Je ne me sens pas encore la force de rentrer à Paris. Dans quelque temps j'aurai ce courage; j'irai rejoindre M. et Mme C***. Vous avez assez vu de la belle âme qui vient de retourner à Dieu pour comprendre le deuil irréparable des parents qui l'ont perdue. Au nom de l'impression qui lui était restée de ses entretiens avec vous, je vous demande d'aller tout de suite auprès de sa mère : pour cette douleur, il n'y a de remède que dans les pensées religieuses. Votre cœur, aussi délicat que pieux, comme l'était celui de sa fille, saura lui faire accepter un genre de consolation vers lequel elle se tourne avidement, mais qui a besoin de lui être présenté par une main amie.

« Croyez à mon affection dévouée.

« J.-J. AMPÈRE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, 16 octobre 1859.

« Monsieur, et très-cher et très-excellent ami, j'ai reçu votre lettre avant-hier, et depuis ce temps je suis allé deux fois à Versailles, auprès de vos infortunés amis. Vous voyez que j'ai compris vos désirs.

« J'ai trouvé ces deux âmes dans la même affliction, bien différente selon leur nature : M. C*** sombre et ruiné jusqu'au fond du cœur; Mme C*** presque exaltée, et trouvant dans cette expansion une sorte de soulagement. La pauvre femme m'a emmené au parc seul, et là elle m'a ouvert son âme. Je crois ne rien trahir en vous disant les résultats de cette conversation, car vous êtes vraiment un frère pour elle. Cette âme a donc la grâce immense d'avoir compris son malheur, et de ne pas refuser le salut que de tels coups peuvent et doivent donner.

« Les desseins de Dieu sont impénétrables. Mais ce qui est certain pour le chrétien, c'est que tout ce que Dieu tolère et permet en ce monde tourne toujours à sa gloire et au profit de ses élus. Le monde n'a pas assez de larmes pour déplorer l'infortune d'une jeune femme qui est arrachée dans sa jeunesse à tous les liens de ce

monde; le regard chrétien y voit la miséricordieuse tendresse du Père céleste, qui se plaît à attirer de bonne heure à soi les âmes trop belles pour la terre, et à rassasier plus vite le désir infini qui les tourmente.

« Le monde n'a pas assez de murmures contre le sort qui laisse une pauvre mère survivre à celle qu'elle aimait plus que la vie; le regard chrétien voit dans ce coup la main tendre et forte de Dieu, qui, préférant réunir pour l'éternité dans son royaume ceux qui se sont aimés ici-bas que de les laisser hasarder leur salut dans une félicité trop constante, permet parfois dans la vie de ceux qu'il aime des orages sauveurs, où tout le fond de l'âme apparaît, découragée de se trouver si vide sans l'amour et le service de Dieu. Voilà ce que votre amie a eu le bonheur de comprendre.

« Cher monsieur Ampère, vous savez si j'ai le cœur sincère à votre égard... et si je pourrais supporter une sorte de prédication indirecte indigne de votre loyale nature et de ma tendresse pour vous. Non ! non ! pas de détours, pas de froides précautions; je me sens fort pour vous parler à présent, parce que je sais ce que l'âme angélique qui vous aimait m'a dit de vous, *ce dont elle m'a chargé* pour vous. Je tiens donc que c'est elle qui vous parle aujourd'hui pour moi. *Elle vous veut chrétien*, tout à fait chrétien par le cœur comme par les croyances; chrétien comme il faut l'être pour trouver réellement de

la force et du secours dans le cœur de Jésus-Christ; comme il faut l'être pour avoir le droit de compter, à la mort, sur le baiser de paix du Seigneur.

« Ce qui suffit à l'âme emportée par le tourbillon des jeunes années, de la gloire, des fêtes de l'esprit et du cœur, ne suffit plus, voyez-vous, à l'âme qui a beaucoup souffert, qui a avancé dans la vie, qui s'est attachée à un *ange disparu*, qui a goûté dans sa tendresse et dans ses entretiens la connaissance et le besoin d'un monde supérieur: il n'y a que Dieu après cela! Où retrouverez-vous ce qui est parti? où le chercherez-vous? J'ai peur du vide qui se fera dans tout votre être, et je sais si bien le trésor qui seul peut le remplir que je voudrais vous le donner au prix de grands sacrifices. . . . .

« Je sais bien que vous êtes chrétien; mais vous l'êtes par l'esprit, et ce n'est pas par l'intelligence qu'on touche à Dieu. La vraie religion est celle qui fait de Dieu et de l'homme deux amis tendres, confiants, fidèles; deux amis de tous les jours, dévoués jusqu'à la mort, comme l'a été Jésus-Christ pour nous; deux amis éternels, contre lesquels tous les temps à venir ne pourront rien que resserrer les liens de leur amour.

« Voilà la religion! Laissez-moi dire, cher monsieur, que ce culte d'intelligence, de raison, de poésie, que les cœurs élevés comme le vôtre rendent à Dieu, ne leur donne rien de cette union divine. Ils sont pour Jésus-Christ des amis du dehors, des admirateurs étrangers;

mais ils ne connaissent ni les douceurs de sa parole intérieure, ni la paix de ses promesses intimes. Ils comprennent quelquefois le bonheur des autres, ils ne le partagent jamais. . . . .

. . . .

« Eh bien, je crois dans toute la sincérité de mon âme que vous êtes en ce moment dans les mains de Dieu, et qu'il ne vous avait rapproché de cette belle âme, si pieuse, que pour vous solliciter à croire et à aimer comme elle...

« Quand je quittai Mme L***, elle était déjà bien souffrante. Je lui dis en lui remettant un petit livre de souvenir :

« J'espère que nous ne nous quittons pas, et que vous « prierez souvent pour moi, comme moi pour vous. » Elle me répondit : « Merci... mais il y a deux âmes aux« quelles je veux plus de bien qu'à moi-même : celle de « mon père et celle de notre ami. Promettez-moi que « nous nous unirons dans une constante prière pour « eux. » Je l'ai promis, j'ai tenu parole, et ce matin même, monsieur, j'ai célébré le sacrifice de la messe pour le repos de l'âme de votre amie et pour votre bonheur. Je vous ai parlé devant Dieu qui nous jugera et voit la vérité de ma parole; je ne vous demande point de pardon, et si vous méconnaissiez les intentions droites et tendres qui m'ont fait agir, vous me feriez un des plus grands chagrins de ma vie.

« Adieu, monsieur, je vous embrasse respectueusement.

« Henri PERREYVE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, 30 décembre 1859.

« Monsieur et excellent ami,

« Je suis désolé de ne jamais trouver quelques heures. Hélas! j'ai beau faire! Je l'avais espéré pour ces deux mercredis, et chacun de ces jours m'a été ravi par une occupation nécessaire. Cependant je voudrais absolument vous voir; me rapprocher de cette âme généreuse que Dieu m'avait permis de soutenir un *peu de sa part*, et à laquelle j'aurais tant à dire! La vie n'y suffit pas, et c'est une trahison continuelle que la fuite du temps. Combien, surtout en ce moment, j'aurais voulu vous entretenir de notre grand et cher dominicain! Il est question de m'envoyer à Sorèze lui porter, au nom de quelques amis, l'expression d'un désir que les circonstances rendent très-vif : on veut lui demander une déclaration sur les affaires de Rome. Il est certain que les projets odieux que cachaient les hypocrisies impériales ont été enfin dévoilés, et qu'il ne peut rester dans l'esprit d'au-

cun de nous l'ombre même d'une hésitation. Le menteur a menti, comment s'en plaindre? Je rougis toujours à chaque honte nouvelle, et je me dis que nous souffrons, non en martyrs, mais en valets châtiés. Hélas! qu'il est mortellement cruel de souffrir sans honneur! Je ressens plus que je ne saurais le dire le contre-coup de ces hontes. Vous savez bien, cher monsieur et ami, que la défiance à l'endroit de la prétendue protection impériale est une vieille habitante obstinée de mon pauvre esprit, et vous avez bien voulu lire à Rome, il y a trois ans, des pages que je regrette maintenant de n'avoir pas imprimées. On les condamnait alors comme une ingratitude; j'aurais juré que je devinais juste.

« Quel bonheur j'aurais à passer une journée tout entière avec vous, avec M. et Mme C***, dans ce grand parc de Versailles qui semble défier l'agitation par sa muette et triste solennité! J'envie déjà le silence et le repos, et je n'ai pas encore combattu. Je me plains déjà de mon temps, et j'y suis à peine engagé depuis hier! Hélas! qu'il y a de tristes passions en ce temps! qu'il y a de fâcheux et désolants malentendus! Il y a l'espace de plusieurs mondes et la durée de plusieurs siècles entre des hommes du même jour et des éloignements si extrêmes entre les principaux rivaux, qu'on n'aperçoit pas entre eux de réconciliation possible. Quand on est jeté dans ce dédale avec un cœur sans ambition, sans amour, pour les viles joies qui étourdissent l'âme en la

tuant, sans haine pour les hommes, mais plein, au contraire, d'amour pour Dieu, pour l'espèce humaine, pour l'honneur des *justes* et *belles* libertés, on est une sorte de sauvage inintelligible, à peine bon pour vivre dans des forêts imaginaires. Ce sauvage-là vous aime et sait bien que vous ne repousserez pas les témoignages de son inaltérable dévouement.

« Henri PERREYVE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, février 1860.

« Monsieur et excellent ami,

« Vous avez laissé chez moi un ouvrage de Guillaume de Humboldt ; je ne sais comment vous l'envoyer à Versailles. Le livre me paraît trop précieux pour être mis au chemin de fer, et je n'espère pas pouvoir aller auprès de vous cette semaine.

« A propos, savez-vous que vous avez *élu* le Père Lacordaire membre de l'Académie française ? Se peut-il rien de plus étonnant, de plus bizarre, de plus imprévu, de plus juste, de plus glorieux, ce me semble, pour la France ? J'en suis encore à m'annoncer cette bonne nouvelle et à l'entendre avec un plaisir que rien ne lasse.

« Combien vous avez été délicat, généreux d'arriver chez moi pour m'apprendre cette chère nouvelle! Je viens d'écrire au Père Lacordaire que, ne pouvant courir de suite à lui, vous aviez voulu le féliciter du moins dans la personne de son ami et de son fils; il sera bien sensible à cette preuve de votre extrême bonté! . . . . . .

« Pour ma part, cher monsieur, je vous aime trop pour vous remercier. Je crois sentir que j'aurais fait ainsi à votre égard. Il est si doux d'apporter un rayon de joie à une âme! Merci cependant, et croyez que tout ceci est un lien de plus qui m'attache pour toujours à vous.

« Veuillez agréer l'expression de mon tendre dévouement.

« Henri PERREYVE. »

Du Père Lacordaire à J.-J. Ampère.

Sorèze, 25 mai 1860.

« Monsieur,

« J'ai reçu *César* et les *Promenades en Amérique*, après avoir eu la douce satisfaction d'en posséder l'auteur. Votre passage a été pour tous, religieux, maîtres et élèves, le passage d'un beau rayon de soleil dans les premiers ombrages du printemps. Ils ont admiré votre esprit, aimé votre simplicité si cordiale, et cela leur a

donné à tous une étrange envie d'être de l'Académie française. Ils n'oublient pas que vous avez promis votre voix au premier qui se présentera; et je n'oublie point que vous m'avez promis de venir nous revoir. Sorèze est loin de Paris, mais il est proche des Pyrénées, et quand on vient à Pau, ce n'est plus rien de faire un petit détour jusqu'à nous.

« Aurez-vous pu gagner l'abbé Perreyve à l'idée que je vous avais confiée? J'en doute, et cependant ce serait le plus cher de mes vœux, à ne considérer que son avenir. Mais il faut bien du courage pour se séparer de Paris et venir se cacher en province. Cela est bon pour un vieux soldat comme moi. Ce dont je suis sûr, c'est que vous aurez fait tout ce qu'il était possible près de ce cher et commun ami. Je ne sais si je dois lire votre *César*. César me paraît bien compromettant pour un pauvre moine du dix-neuvième siècle, qui doit respect aux puissances. Quoique les morts ne reviennent pas, le plus sûr est de s'en méfier. Aussi ai-je commencé par votre *Amérique* pour m'enhardir à l'endroit de César.

« Adieu, monsieur et cher confrère; permettez-moi ce titre, quoique je n'aie pas encore *siégé*, et veuillez agréer de nouveau l'hommage de mes sentiments de haute estime et de cordialité.

« F. Henri-Dominique LACORDAIRE. »

De J.-J. Ampère à Madame de Tocqueville.

Mardi, 29 janvier 1861.

« Chère madame de Tocqueville,

« Je suis venu assister à cette séance de l'Académie, quoiqu'elle eût pour moi un côté bien triste. Cette idée d'un successeur réveillait cruellement le sentiment de notre malheur. Voir un autre à la place où je l'avais vu m'était très-douloureux; cependant je voulais y être. J'y suis venu avec quelque inquiétude, je craignais des froissements. En somme, j'ai respiré quand cela a été fini.

« Je ne trouve pas que Tocqueville ait été caractérisé ainsi qu'il aurait pu l'être, soit comme génie original, en politique, soit comme homme rare, unique par la perfection morale; mais l'hommage a été sans réserve et le public s'y est associé. Il y a eu de l'émotion qui m'a gagné à double titre quand on a parlé de son bonheur intérieur. Je connais votre susceptibilité délicate, sur ce point encore plus que sur tous les autres; mais il me semble que le Père Lacordaire l'a bien touché.

« Je ne suis à Paris que pour quelques jours, et vais à Rome finir un travail qui doit paraître au printemps. Je pense revenir au commencement de mai. Cette fois vous ne m'empêcherez pas d'aller vous rejoindre à Tocqueville.

« J'ai vu à Paris ce brave Beaumont, qui a mis tant de cœur et d'intelligence dans cette publication, dont l'effet est universel et le succès très-grand. Pour moi, je ne saurais dire tout ce que ces lettres m'ont fait ressentir : je l'entendais, je le voyais, j'étais avec lui. Hélas ! j'y serai toujours par le cœur, mais nous ne le verrons plus sur la terre !

« Quelle belle, noble et pure mémoire il a laissée ! Son nom sera certainement un des plus honorés parmi ceux qui ne sortiront pas du souvenir des hommes.

« Adieu, chère madame de Tocqueville, je n'ai pas besoin de vous parler de sentiments que vous connaissez.

« J.-J. AMPÈRE. »

---

*De J.-J. Ampère à M. C***.*

Rome, février 1861.

« . . . .

« Le temps me paraît marcher lentement, quoique fort intéressé par Rome, que mes dernières études me présentent sous un jour tout nouveau.—J'ai trouvé dans Mojon un auxiliaire habile et très-obligeant pour mes plans ; la topographie a été son métier, il sait parfaitement tout ce qui s'y rapporte.

« Je suis logé sur la Roche Tarpéienne, dans la mai-

son des Allemands. J'ai certainement la plus belle vue de Rome, les montagnes en perspective, le Forum à mes pieds, le Palatin, l'Aventin, le Tibre. Je vois par ma fenêtre le palmier de Saint-Pierre-in-Vincoli. Je suis porte à porte avec Henzen ; j'ai tous les livres que je puis désirer. Hélas! que tout cela serait encore plus beau et encore autrement éclairé, si mes amis étaient dans cette Rome où ils ne sont plus! . . . . . .

« Rome est très-sage. La prise de Gaëte et l'arrivée du roi de Naples ont bien causé une certaine sensation; il y a eu dans le Corso une démonstration, mais qui n'a duré qu'un quart d'heure.

« Quoi qu'il advienne, il n'y aura pas de troubles ici. Le comité qui dirige tout est cavournien et non mazzinien, et ni lui, ni Sa Majesté, ni le roi de Piémont, n'ont intérêt à ce que les choses se passent d'une manière violente. La reine de Naples a fait une bonne impression sur le difficile et très-italien Benito. D'abord, elle est fort jolie, très-simple, et même un peu timide, ce qui est un charme de plus chez une personne qui a été tout bonnement héroïque. Elle a passé son temps dans une ville où les poudrières sautaient et tuaient les femmes et les enfants dans les casemates, vivant dans les hôpitaux où le typhus enlevait trois aides de camp du roi sur quatre. Elle parle de la portée du canon, de la pénétration des projectiles, avec une parfaite tranquillité et comme un vieux soldat.

« Le roi dit qu'il n'a jamais eu l'espoir de reconquérir son royaume, mais qu'étant Napolitain, il a voulu seulement tâcher de relever un peu l'honneur très-entamé du nom *napolitain.* Il semble mériter la sympathie, et c'est un sentiment que je me garde de lui refuser, ainsi qu'à sa charmante et vaillante compagne.

« J'ai hâte d'avancer ma besogne, mais je me couche à des heures raisonnables et travaille le matin, étant peu exposé à être dérangé sur mon rocher.

« Adieu, chers bons amis, je serre vos deux mains dans les miennes.

« J.-J. AMPÈRE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, 21 mars 1861.

« Monsieur et excellent ami,

« Combien j'ai été touché de recevoir de vous cette bonne, belle, longue et affectueuse lettre !

« Elle était toute pleine d'un souvenir que vous savez m'être précieux, et quand j'ai lu le récit de cette *journée du* 23, passée tout entière à retrouver le parfum de sa mémoire et comme la trace de ses pas, je n'ai point

eu de peine à vous suivre de cœur et à me trouver près d'elle avec vous !

« Vous dites que vous la croyez heureuse maintenant. Vous avez bien raison ; j'ose dire, moi, que cela est certain, car je connaissais l'élan de ce cœur profond vers Dieu et son royaume. Elle y tendait tout naturellement et voulait y mener avec elle tout ce qu'elle aimait.

« Je vous ai dit qu'une fois, au milieu d'une réunion fort gaie et fort insouciante de jeunes artistes, elle me parla de sa mort et me recommanda deux âmes, « pour le « salut desquelles, disait cette admirable femme, j'accepte « volontiers de souffrir ». L'une d'elles était la belle âme de son père, et j'ai souvent prié pour lui... ; l'autre, c'était vous, monsieur. Il faudra bien que vous me permettiez de ne pas mépriser une telle commission ; d'autant que, depuis le jour où elle me fut donnée, je n'ai point revu celle qui parlait, et que ses paroles ont revêtu maintenant dans ma mémoire le caractère sacré que la mort donne aux choses. Elle vous aimait, et je vous aime : voilà deux raisons *du temps*. Elle est morte, et je suis prêtre : voilà, si j'ose dire, deux raisons de *l'éternité* pour que vous m'accordiez le droit de rattacher au souvenir de cette angélique jeune femme la pensée de votre salut, et de prier pour vous avec elle, et de vous le dire quelquefois.

« J'ai donné mes nouvelles rue de Fleurus. On se plaint là qu'on ne me voit plus et que j'oublie mes

anciennes amitiés. On se trompe; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que ma pauvre vie est absolument dévorée par des occupations, prédications, publications, etc., qui sont quelquefois au-dessus de mes forces. Je me demande, en conscience, si je puis continuer à remplir une aumônerie de collége. Ceci joint à mes études personnelles me tue, à la lettre. Je sais bien qu'il faut se tuer, mais si l'on mourait encore, passe. Le mauvais, c'est qu'on traîne dans l'impuissance et l'inaction! Quand serai-je jeune, fort, courageux et *bon*, comme vous, de toutes les manières?

« Monsieur, permettez-moi de vous embrasser tendrement pour les belles fêtes de Pâques, *le buone feste*, et de vous renouveler l'assurance de mon profond et tout respectueux dévouement.

« Henri PERREYVE. »

---

*De J.-J. Ampère à M. C***.*

Rome, ce mardi 1861.

« Cher et excellent ami,

« Mes travaux avancent, je vais bientôt envoyer ma seconde carte. J'écris ma préface, et j'attends les derniers placards. Voilà les deux volumes presque terminés.

Mais, pour continuer les autres à Stors, il faut faire ici une revue définitive des monuments de la fin de la république et de l'empire; revoir, étudier, décrire sur place, *de visu*, les portraits. De plus, mon chapitre sur l'art grec et romain doit être entièrement rédigé avant de partir. Je vais aller lundi avec Rosa à Longhezza.

« Les Corcelles ont reçu des lettres de Paris répétant que le succès de la publication Beaumont est complet. Les idées de celui qu'on admire tant n'en sont pas plus répandues. Entre les libéraux de France, défenseurs de l'ancien régime en Italie, et les Italiens qui veulent le nouveau (avec raison, ce me semble), mais qui ne sont pas libéraux du tout en ce qui concerne la France, je ne peux m'entendre; et je constate de jour en jour qu'ici, une grande portion du parti italien est disposée à faire bon marché de la liberté. Cela m'avait déjà frappé à Florence, mais me frappe beaucoup plus à Rome. Leur idéal, c'est le discours du prince Napoléon. Cela ne me fait pas trouver leur cause mauvaise, mais diminue mon intérêt pour eux. D'autre part, on vient d'exiler Pantaleoni, ce qui produit un mauvais effet, car il avait plutôt une action modératrice. . . . .

. . . .

« Comment puis je me laisser entraîner par la politique, au lieu de vous prier de remercier tout d'abord l'aimable tante W*** de m'avoir écrit. Ma tendre et respectueuse affection pour elle est un fait; son âge, dont on ne se

souvient plus quand on voit sa jeunesse d'esprit et de cœur, m'a permis de lui adresser des déclarations que je ne rétracte point, et que la distance m'enhardit à renouveler. J'ai deux autres passions à Pau, pour lesquelles j'abandonne aussi de loin toute réserve : c'est la gentille Marguerite et sa fidèle miss Job. Voilà bien des déclarations, mais nous autres jeunes gens, nous sommes comme çà.

« C'est avec un certain plaisir que j'ai revu ces jours-ci les fils de la duchesse de Mouchy ; ils ont été pleins de grâces aimables pour le vieil ami de leurs parents.

« Adieu, bien cher ami, n'oubliez personne autour de vous, en commençant par le commandant.

« J.-J. AMPÈRE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Laroche-en-Bremy, 21 juin 1861.

« Comment vous exprimer la joie et la fierté de six ou huit jeunes gens auxquels j'ai fait connaître qu'ils auraient l'honneur de déjeuner dimanche avec vous !

« Je ne reçois que des lettres d'actions de grâces. Mais qu'arriverait-il si vous ne veniez pas ?

« Vraiment, je crois que je me sauverais de chez moi ;

j'irais hors de Paris et je laisserais Théodore recevoir mes invités et leurs injures........

« Oui, mais ceci est le mauvais rêve, le cauchemar; tandis que le réel, le solide, c'est votre indulgence et votre bonté. N'est-ce pas, cher monsieur, que vous viendrez dimanche prochain, à onze heures, rue de la Chaise, 14? Vous voyez bien que je parle de vous comme l'avare de son trésor. Mais il y a plus. Je me souviens d'avoir entendu lecture d'un admirable fragment d'*Alexandre* qui m'a paru contenir une très-grande et très-belle leçon de philosophie morale; je parle du jeune Alexandre domptant Bucéphale. Nous avons, tous tant que nous sommes, un animal indompté à vaincre en nous; ce n'est pas toujours un noble Bucéphale, mais il suffit d'un âne rétif pour casser le *cou* de son maître. C'est donc une belle et bonne leçon à nous donner, à nous surtout jeunes gens, que de nous lire votre beau fragment d'*Alexandre*. Vraiment y consentirez-vous? Songez, monsieur, qu'on parlerait de ceci dans tout le collége pendant longtemps, et, ce qui vaut mieux encore, que le souvenir de votre aimable bonté envers de *très-jeunes hommes* resterait dans les mémoires comme un exemple salutaire et un noble encouragement!

« Je laisse tout ceci à votre générosité; il n'y a qu'une chose que je ne vous laisse pas, c'est vous-même: celle-là je n'y renonce à aucun prix, et je renonce à tout pour l'avoir, même à Alexandre.

« Veuillez accepter, monsieur, l'assurance de mon respectueux et profond attachement.

« Henri PERREYVE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, 18 février 1862.

« Monsieur et excellent ami,

« On nous dit que vous resterez à Pau, et que l'élection prochaine de l'Académie ne vous ramènera point auprès de nous. Je le regrette pour ma part. Je crois, monsieur, que vous eussiez été satisfait de la leçon d'ouverture de mon cours. Je ne parle assurément point du côté littéraire et oratoire, mais je me suis accordé la satisfaction, trop rarement cherchée et goûtée, de parler très-sincèrement, très-librement, selon ma conscience et au seul point de vue de lui plaire, à *elle*.

« Cette leçon n'a pas été sans quelques inconvénients, mais je me suis trouvé bien largement récompensé par l'extrême sympathie de l'auditoire, qui depuis lors n'a cessé de m'honorer d'une assiduité fort encourageante. La question est de savoir si cela pourra durer bien longtemps ; mais, ayant à la Sorbonne la situation très-nette

d'un homme *qui n'avait pas vu le ministre une seule fois avant sa nomination*, je ne crains ni le reproche d'ingratitude, ni celui de trahison. Au reste, à part ce commencement que j'ai voulu faire extrêmement *net*, je suis entré dans des régions plus calmes. Mais il faut convenir que l'histoire, et surtout l'histoire de l'Église, est d'une prodigieuse impertinence, et d'une audace d'*allusions* impardonnable à l'égard du temps.

« Je voudrais savoir, monsieur, que vos amis sont en bonne santé; je suppose leurs âmes éternellement souffrantes, mais un peu calmées par la douceur de votre grande amitié.

« Veuillez leur présenter l'hommage de mes très-humbles respects, le souvenir de ma plus tendre affection, et leur dire que leur nom, leur présence, leur personne, celle surtout de leur admirable enfant, est indissolublement liée à la mémoire des plus beaux jours de ma vie.

« Veuillez me permettre aussi, cher monsieur, de vous envoyer l'expression de mon inaltérable attachement.

« Henri PERREYVE. »

*De J.-J. Ampère à M. C***.*

Rome, 15 mars 1862.

« Cher et trop bon ami,

« Mon père semble avoir inventé le télégraphe électrique pour me donner un motif nouveau de tendre attachement pour vous. Mais comment avez-vous pu être inquiet ? Je vous ai écrit quatre lettres en quinze jours, il s'en est donc perdu ? Ma santé est réellement très-bonne ; plus de quintes ; de temps en temps de petites toux, mais très-rarement.

« Les journaux n'auront pas contribué à la vente de mon livre. Priez l'aimable M. Say de me rappeler à M. Paradol, et de tâcher aussi que mon article sur le Merlin de la Villemarqué passe dans les *Débats*. Mon ami breton n'attend pas cette apparition avec plus d'impatience que moi. De Rossi est marié et toujours fort exclusivement occupé de *de Rossi*, qui, du reste, le mérite bien. Nous allons revoir l'article des Catacombes, et y joindre un supplément sur le premier volume des inscriptions chrétiennes, enfin terminé....

« J'étais hier chez Sermonetta avec l'illustre adversaire Mommsen, qui n'a pas été trop pointu ; cependant il ne me semble pas assez bon enfant

pour faire des *disputations* sur la Roche Tarpéienne où il demeure comme moi. Nous vivrons en amis, mais chacun de notre côté.

« Je dois à un hasard singulier d'avoir trouvé à me loger dans l'appartement de l'année dernière. Un Espagnol de ma connaissance y était installé depuis quelque temps, lorsque, sans respect pour l'archéologie et le roi de Prusse, cet étranger y a introduit des *dames*, et a dû en sortir juste le jour où je désirais y entrer. *Felice culpa!*

« J'ai vu Rosa sur son Palatin; il a déjà fait des fouilles intéressantes, dont l'issue confirme une de mes opinions. Nous sommes d'accord sur tout : il met la *Roma quadrata* où je la place, et croit aux murs de Romulus. La demeure de Rosa est à présent au palais Farnese.

« M. d'Haussonville, que j'ai trouvé ici, part demain. C'est un homme excellent et aimable, qui a fait un fort bon livre et serait prêt à faire toutes les bonnes actions. J'ai dîné hier avec lui chez M. Kisselef, *Carlo* me versait à boire; c'était encore un souvenir d'autrefois.... Il y avait là M. Odo Russell, le chargé d'affaires d'Angleterre, neveu de lord John Russell. J'ai, comme à l'ordinaire, beaucoup péroré sur la politique.

« Je n'ai pas un instant d'ennui, et cependant jamais e temps ne m'a paru passer si lentement. Cela tient peut-être à ce que je prends de plus en plus l'habitude de la vie de famille et du charme quotidien des affec-

tions. Mon cœur bat en songeant qu'un jour, entre vous deux, je retrouverai cela.

« Mille choses à tous.

« J.-J. AMPÈRE. »

---

*De J.-J. Ampère à Madame C***.*

Rome, mars 1862.

« Bien chers amis,

« Je travaille de toutes mes forces; jusqu'ici mon temps est rempli par une révision générale des monuments et des statues. Malheureusement je ne puis pas imiter cette touriste pressée qui disait à Mme C*** à Rome : « Pour en voir davantage, je suis décidée à ne « pas regarder les bas-reliefs. » Or, il y a justement à Rome beaucoup de bas-reliefs, et, quand il faut les étudier en détail, s'assurer de ce qui est antique ou restauré, de tels attributs, de telle coiffure, etc., cela ne laisse pas que d'être assez long.

« J'ai commencé à remanier ces trop fameux chapitres, en me servant de la montagne de petits papiers entassés le mois dernier. J'ai employé trois jours de pluie à les classer.

« La beauté de Rome ne l'empêche pas pour moi d'être triste. Je pense avec impatience au moment où, au lieu du Tibre au pied de l'Aventin, je verrai l'Oise au bout de votre parc. Là, je n'aurai aucune envie que le temps passe plus vite, et je ne compterai plus les jours...

« Il faut que je vous fasse sourire tous les deux au récit d'une de mes absurdités, digne de figurer au premier rang dans cette intéressante collection. Hier, vers deux heures du matin, il me prit l'envie, avant d'aller me coucher (car je ne perce plus les nuits), de fumer un cigare sur mon balcon, où donne aussi un appartement voisin du mien. La nuit était sombre, il faisait un grand vent; j'avais cru donner un tour de clef à ma porte vitrée, pour l'empêcher de battre derrière moi. Après un quart d'heure de promenade, je veux rentrer et je me trouve en face d'une jalousie fermée hermétiquement. Je pousse, je tire, rien ne cède. Me voilà avec la perspective de finir la nuit sur le balcon. Sans hésiter j'enfonce mon poing dans un carreau, j'ouvre la porte fermée en dedans, j'entre, j'allume une petite bougie, et quelle est ma surprise ! Je ne suis pas chez moi, mais dans l'appartement d'un autre..... Personne dans la chambre, ni dans le lit, heureusement. Imaginez ce qui fût advenu si j'avais rencontré là un monsieur armé ou une dame endormie, ou un monsieur et une dame endormis ou éveillés.... Le beau, c'est que mon effraction ne servait

à rien, qu'il fallait la recommencer. Je m'étais trompé de porte vitrée : où était la mienne? toute grande ouverte, à deux pas de moi! Que dites-vous de celle-là? Hélas! cette petite histoire eût bien amusé votre L....

« Je suis allé jeudi faire une séance d'étude à la villa Ludovizi avec Bénouville, dont les observations m'étaient précieuses. Nous nous sommes promenés dans les jardins, et je lui ai montré l'allée où je vous ai vus pour la première fois.

« Hier j'ai joint M. Mayer; toujours fidèle à notre souvenir sacré, il m'a dit qu'obligé d'aller voir des Français dans cette triste maison Frantz, il ne pouvait y penser qu'à *Elle*. En le quittant je suis allé à la villa Pamphili, pour descendre dans ce petit coin tout en fleurs où nous allions presque chaque jour à une époque déjà bien douloureuse....

« Voilà, mes chers amis, comment tout, même un moment de gaieté, ramène à ce qui sera l'éternel regret de nos cœurs.

« A vous.

« J.-J. AMPÈRE. »

*De J.-J. Ampère à Madame C***.*

Rome, juin 1862.

« Chère et bonne amie Madame C***,

« Je ne serais pas resté uniquement pour voir Rome telle qu'elle est en ce moment, mais l'aspect qu'elle présente aujourd'hui me frappe beaucoup. Ce n'est ni la Rome des étrangers, ni la Rome déserte de l'été; c'est Rome avec sa population cosmopolite, la Rome ecclésiastique, la Rome catholique des temps passés. Ces évêques, ces prêtres de tous les pays qui la remplissent, lui donnent une physionomie fort originale qui lui va très-bien. Je ne peux m'empêcher de m'intéresser à cette protestation de la force morale contre la violence et la perfidie.... Pour cela mes sentiments n'en restent pas moins très-italiens.

« On prépare Saint-Pierre pour la cérémonie, en y ajoutant des colonnes de carton et de tentures jaunes. Je n'aurais jamais cru qu'on pût rendre cette église grotesque; on y est parvenu....

« M. Cochin a été voir le pape à Porto d'Anzio. Il a dit de *très-bonnes chóses* au pape, et le pape lui a répondu de *fort bonnes choses*. Mais pendant ce temps-là Victor-Emmanuel et les vaisseaux français ont été bien accueillis à Naples. On dit que le roi détrôné de

Caserte n'oserait pas descendre dans les rues, de peur qu'on ne lui jette des pierres.

« J'ai retrouvé l'abbé Gerbert évêque de Perpignan. C'est toujours l'homme aimable et doux que j'ai connu. Je vois souvent Monseigneur Dupanloup, et vous quitte pour aller l'entendre prêcher à l'occasion des chrétiens de Syrie.

« Remerciez Loménie de son article. Il a pris le temps de s'occuper de moi, j'en suis très-reconnaissant.

« J.-J. AMPÈRE. »

---

*De J.-J. Ampère à M. C***.*

Rome, 8 juin 1862.

« Cher et bien bon ami,

« Ces trois chapitres sont devenus quatre chapitres et forment un demi-volume. Ils ne seront entièrement mis au net qu'à Stors. En somme, je crois que le livre aura gagné à ce retard.

« C'est demain la grande cérémonie. J'ai un billet d'homme, car cette fois, pour approcher de l'autel et voir quelque chose, on ne peut s'en passer. Ce sera long, depuis six heures du matin.

« J'emporterai un Nouveau Testament que je lirai

d'autant plus attentivement qu'il faut vous révéler un secret, j'ai presque terminé un *Saint Paul* en scènes, comme *César* et *Alexandre*. C'est quatre mille vers que j'ai écrits à mes moments perdus, surtout en marchant, sans jamais toucher à ma journée de travail; ainsi on ne doit pas en vouloir à saint Paul, il ne m'a pas retardé d'un instant. Cela est intitulé *Scènes apostoliques*. En suivant la tradition, j'ai voulu faire ce que font les peintres quand ils composent un tableau religieux. »

« Les évêques vont remettre au Saint-Père une sorte d'adresse dans laquelle le parti de la modération auquel appartient Monseigneur Dupanloup, et qui était combattu par Veuillot, l'a emporté. Je ne fermerai pas ma lettre aujourd'hui. »

10 *juin*. — « La cérémonie d'hier était curieuse par cette quantité innombrable de costumes, de figures, de barbes de tous les pays. Au moment où la canonisation a été proclamée, le *Te Deum* a éclaté, accompagné des chants de tous les fidèles, des fanfares et du bruit du canon Saint-Ange. Cet instant a été imposant et émouvant. L'illumination de l'intérieur de l'église était de bon goût, quoique mesquine relativement à l'immensité de Saint-Pierre. Par une fâcheuse économie de *bouts de chandelles*, les bougies de mauvaise qualité répandaient une fumée qui donnait à l'atmosphère un air sombre, peu en harmonie avec l'objet de la solennité; tout d'abord, cette fumée,

à l'état de vapeur s'élevant discrètement, avait produit au fond de la coupole un effet assez grandiose.

« Le véritable intérêt de la circonstance, ce n'était ni les pauvres martyrs, ni les Japonais, mais l'ensemble du tableau. C'était comme une évocation du passé dont je pourrai faire mon profit quand j'arriverai à une certaine époque de l'histoire.

« Enfin, je pars demain de Rome. Il y aura de l'encombrement sur les bateaux de Civita, mais j'espère trouver un lit, grâce à la protection de M. Cochin. Je grille de me sentir en route; ces dernières difficultés augmentent mon désir. Pourvu qu'on me laisse monter à bord, je serai content, la belle étoile ne m'effrayera pas. Je vous serre les mains à tous deux.

« J.-J. AMPÈRE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, 29 mai 1863.

« Monsieur et excellent ami,

« J'ai maintenant à vous remercier de quatre ou cinq choses au lieu d'une : d'être venu de loin et avec dérangement m'entendre à Montmorency; de m'avoir écrit cette charmante lettre, signée d'une Polonaise en pleurs;

de m'avoir valu avant hier des applaudissements à la Sorbonne; d'être venu hier me trouver à mon quatrième étage, etc.... Tout cela, qui est bien dans la ligne générale de votre bonté pour moi, ne laisse pas de m'émouvoir, et je vous en remercie bien sincèrement.

« Oui, je voudrais *beaucoup* passer deux bonnes journées *au moins* à Stors, près de vous et de vos excellents amis. J'espère que ce projet se réalisera bientôt; j'y pense comme à un doux petit repos au milieu de cette agitation d'esprit perpétuelle à laquelle je suis condamné plus que de raison.

« Veuillez donc présenter ce désir et cette espérance à M. et à Mme C*** avec mes sentiments les plus tendrement respectueux, et vous-même agréez, bien cher monsieur, l'assurance de ma profonde affection.

« Henri PERREYVE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, 9 août 1863.

« Monsieur et excellent ami,

« Je me suis fait conduire hier tout droit du chemin de fer à l'imprimerie, et j'ai remis votre manuscrit, ainsi

que votre petit billet, entre les mains du prote, qui a ouvert le paquet, regardé le manuscrit et levé les bras au ciel avec un accent *de désespoir* bien touchant. Je lui ai dit que la suite de la copie *serait admirable,* mais le pauvre homme n'a plus l'air consolable à votre endroit.

« Je vous envoie le texte de saint Paul que vous me demandez. Il est de l'épître aux Romains, ch. IX, v. 5; l'apôtre y parle de son amour pour les Hébreux. Je me permets d'ajouter quelques autres textes dont je me souviens, celui que je vous ai cité hier à Stors. . . . . . .

. . . .

. . . .

« Mille amitiés et remercîments pour ces heureux jours! Qu'il est bon d'aimer et d'être aimé! Cela gâte et fait trouver plus solitaire la solitude, mais Dieu s'y trouve encore, et en lui le souvenir de ceux auxquels il nous unit.

« J'écrirai demain à la chère Mme C***.

« A vous respectueusement.

« Henri PERREYVE. »

---

*De J.-J. Ampère à Madame C***.*

Valognes, 29 octobre 1863.

« Bien chère madame C***,

« Je serai après-demain à l'Isle-Adam à six heures.

« Notre mission est terminée. Sept chapitres sur la révolution et un certain nombre de fragments ont été jugés à l'unanimité, par le conseil composé de Beaumont et de moi, très-dignes de figurer dans les œuvres complètes qu'on va publier. Notre décision a été ratifiée par l'autorité supérieure, *Madame de Tocqueville.* Jugez de ma joie en partant après un si beau résultat.

« De plus, nous avons trouvé notre amie étonnamment bien, beaucoup mieux qu'elle n'était l'année dernière. Elle persiste dans la pensée d'aller à Pau l'hiver prochain, et rêve, m'a-t-elle dit, de se loger auprès de Mme C***. Ces simples paroles prouvent, mieux que tout autre chose, à quel point votre sympathie l'a touchée, et combien elle a su vite apprécier vos cœurs.

« Dans un peu plus de quarante-huit heures je serai de retour. Mille amitiés à l'aimable commandant et au cher pavillon. Notre lecture vient à peine de finir et déjà on me demande ma lettre.

« Je vous embrasse tendrement tous deux.

« J.-J. AMPÈRE. »

De l'abbé Perreyve à J.-J. Ampère.

Paris, 1er janvier 1864.

« Monsieur et excellent ami,

« Je vous envoie mes vœux de bonne année; soyez assez bon pour les recevoir et me permettre même de vous embrasser avec le plus tendre respect que vous savez dans mon cœur pour vous.....

« Je vous remercie mille fois des belles étrennes que vous m'avez envoyées *par avance*. Combien vous êtes bon de vous être rappelé votre promesse de Stors, et de l'avoir si généreusement remplie !

« Votre intéressant et charmant livre sur l'Amérique va fixer mon jugement sur ce grand pays, dont je me reproche quelquefois de parler sans en avoir assez le droit, et tout ce que je lirai venant de vous me persuade d'avance. Merci donc encore une fois, cher monsieur. J'ai déjà trouvé dans votre ouvrage des indications extrêmement précieuses sur l'état respectif des Églises et des sectes en Amérique; et, bien que les renseignements que vous donnez soient en désaccord avec *mes désirs*, je n'y trouve qu'une raison de plus de m'éclairer davantage t de savoir la *vérité vraie* : c'est toujours la meilleure et la plus utile.....

« Je ne sais rien de vos projets immédiats ; je pense que vous allez partir pour Rome, et je voudrais bien pouvoir vous accompagner. Quel souvenir j'ai de vos bontés pour moi! et maintenant que le temps m'a rapproché de vous, en apportant à mon esprit un peu plus de gravité, acquise, hélas! souvent au prix de souffrances et de combats, il me semble que je serais moins indigne de converser avec vous sur ces chemins immortels dont chaque pierre est comme sacrée. Laissez-moi croire que le temps pourra venir où notre réunion sera possible encore dans cette grande et chère Rome.....

« Il me vient, en vous écrivant, un rêve étrange!.... Je me dis que l'année où notre amie Marie Ozanam se mariera, son galant époux lui devra quelque beau voyage et l'emmènera en Italie...... Qui sait si les deux jeunes mariés ne seront pas très-aises de retrouver, de loin en loin, les conseils et les indications de deux vieux amis comme nous? Nous les regarderons marcher plus vite que nous sous les pins de la villa Pamphili, mais vous verrez, cher monsieur, qu'ils se retourneront de temps en temps encore, et qu'ils reviendront à notre vieille affection. En attendant, c'est de loin que je me permets de vous donner le bras, et de vous suivre dans vos intelligentes *promenades*. J'entends votre parole ardente et affectueuse, et je sens l'étreinte sincère de votre main d'ami. Que Dieu vous garde, vous conduise, vous ramène et veille sur vous qu'il aime!

« Je vous en prie, présentez mes souhaits de nouvel an à vos si excellents amis; leurs bontés me sont toujours présentes.

« Adieu et au revoir, je ne vous dis plus l'assurance de ma très-respectueuse tendresse.

« Henri PERREYVE. »

Les vœux de jour de l'an que l'abbé Perreyve envoie à son illustre ami seront les derniers qu'il lui adressera sur la terre. La voix qu'il croit entendre va se taire, la main dont il sent l'étreinte ne cherchera plus la sienne: encore trois mois à peine, et Jean-Jacques Ampère aura terminé sa belle et touchante vie.

Peu d'hommes ont excité plus de sympathies, fait naître plus d'attachements sincères que Jean-Jacques; partout recherché, demandé, jamais remplacé. Les lettres qu'on lui adresse pendant l'espace d'un demi-siècle montrent l'intérêt qu'il inspire, la satisfaction qu'apporte sa présence, le désir de le retenir, le vide, le regret que laisse son départ, le besoin d'en être aimé.

A ces dispositions générales J.-J. Ampère non-seulement ne restait pas indifférent, mais il ne se sentait vrai-

ment lui-même qu'à l'heure où sa modestie réelle et une certaine ignorance de son charme ne le tenaient plus en défiance et sur la réserve. Alors commençait cette causerie intarissable, modèle unique de grâce, de science et de verve, où l'imagination n'enlevait rien à l'exactitude, où les vives indignations se mêlaient à l'enthousiasme, l'esprit à la délicatesse, et l'entrain de bon goût à un naturel toujours exquis. En quelque lieu que l'on rencontrât le voyageur, il fallait s'y plaire et céder à l'attrait. Jamais type plus achevé de l'amabilité française ne fut mieux représenté dans les salons de toutes les capitales de l'Europe, sous toutes les latitudes, que par le fils d'André-Marie Ampère et de Julie Carron.

Tant de connaissances acquises, de succès recueillis, de qualités brillantes, de préférences marquées, avouées, proclamées, n'avaient pu le gâter. Comme il était heureux de tout donner et reconnaissant du peu qu'on lui rendait ! En comptant le nombre de ses œuvres, de ses travaux, pourrait-on deviner que la meilleure part de son existence a été consacrée à de profondes affections, à l'exercice d'un dévouement renouvelé sous mille formes ?

Pour ceux qui ont goûté pleinement l'amitié de Jean-Jacques et joui de toutes les facultés de son esprit mises au service de son cœur, pour ses privilégiés, les souvenirs demeurent ineffaçables.

Ampère a souffert de la douleur des autres, plus en-

core que des siennes propres. Il a ressenti leurs inquiétudes, leurs angoisses, il a partagé les sacrifices et soutenu les courages. Sa fidélité inébranlable se perpétuait au delà d'un tombeau. Il ne savait pas oublier.

Au commencement de l'année 1864, le curieux universel, le coureur que rien ne lasse, l'amant impétueux de la liberté et de l'indépendance, revenant au foyer qu'il appelait le sien après une semaine d'absence, disait gaiement : « Mes chers amis, vous m'avez trop choyé. Autrefois la perspective de rester sur une grande route, ou d'être jeté du bord d'un bateau à vapeur au fond de la mer, ne m'effrayait pas. Aujourd'hui je veux mourir en famille ; une séparation de quelques heures est tout ce que je peux supporter. O mes pénates, vous êtes trop vengés ! »

A Pau, dans la nuit du 5 au 6 mars, Jean-Jacques Ampère, prolongeant sa veillée comme à l'ordinaire, fut saisi d'une horrible douleur dans la région du cœur et de la poitrine. Ce mal soudain et violent inquiéta vivement son entourage et le médecin, mais la crise passa vite et vingt-quatre heures après, le malade, qui semblait parfaitement rétabli, reprenait ses habitudes de travail, recommençait ses promenades, ses lectures du soir, faisait des visites, des projets d'avenir, répétait en se frappant le front : « J'ai encore là dix volumes de préparés sur la Rome ancienne et moderne. » Puis, voulant absolument rassurer tout le monde, il ajoutait

« Jamais je ne me suis senti plus fort, en si bonnes dispositions ; *je suis meilleur que neuf.* »

Cependant, malgré ces protestations, le lundi 21 mars, rentré dans sa chambre avec ses petits papiers entassés en monceau dans une large corbeille qu'il appelait *le berceau de Romulus*, à minuit il écrivait un testament tout plein du sentiment de sa fin prochaine. Le samedi suivant, veille de Pâques, après avoir passé la soirée en famille, parlé avec son entrain ordinaire et dit bonsoir à M. et Mme C*** en leur donnant rendez vous pour la messe matinale du lendemain, il remonta chez lui.... A cinq heures du matin Jean-Jacques Ampère expirait.

Un bruit strident et répété de sonnette avait précédé ce grand malheur. Quand ses amis accoururent auprès de son lit, le mourant ne les reconnut plus. Sa lampe brûlait encore sur la table, des livres jonchaient sa couverture, un crayon avait glissé de ses doigts. Toutes les preuves récentes de sa pensée en activité étaient là vivantes, mêlées à ce silence éternel, à ces yeux sans regard, à ces mains pendantes et déjà glacées. La mort n'avait pas hésité pour frapper fort au bon endroit et tuer d'un seul coup!.....

Le testament de Jean-Jacques Ampère, tracé sur deux feuilles volantes, laissé sans enveloppe au milieu d'une quantité innombrable de lettres, de notes, de manuscrits, fut jeté pêle-mêle avec le reste par un valet de chambre

dans une caisse contenant tout ce qui avait appartenu au cher défunt. Par un singulier hasard, il échappa aux risques de l'emballage et déballage de Pau à Paris. Cette feuille ployée en quatre, parmi tant d'autres semblables, fut la première sur laquelle se posa la main qui allait respectueusement essayer de mettre en ordre cette montagne de papiers, de livres et de cahiers. Quelle émotion profonde causa l'apparition subite et imprévue d'une lettre posthume, apportant, vingt jours après l'événement fatal, des bénédictions suprêmes.

Malgré l'expression trop flatteuse des sentiments que renferme ce précieux écrit, nous allons le citer ici. Les dons, les derniers vœux, les dernières espérances de J.-J. Ampère achèvent de peindre son âme. Il meurt comme il a vécu, en prouvant sa tendresse.

Ceci est mon testament.

Pau, 21 mars 1864, minuit.

« Je déclare mourir dans une humble et entière confiance dans la providence et la miséricorde de Dieu.

« 1° Je lègue tout ce que je possède, tous mes ou-

vrages publiés et tous mes manuscrits à mes deux incomparables amis, les priant d'en faire l'emploi que je vais indiquer.

« 2° Publier la fin de l'*Histoire romaine*, *l'Empire*. Quatre chapitres sont écrits. Si je n'ai pas le temps de terminer la nouvelle rédaction, on publiera ce qui a paru de l'*Histoire de l'Empire* dans la *Revue des Deux-Mondes*.

3° Publier le travail sur la Philosophie, de mon père, avec mon exposition de son système métaphysique.

« 4° Publier mon roman *Cristian, ou l'Année romaine*, d'après mon manuscrit au crayon.

« 5° Publier *Alexandre*.

« 6° Publier *Saint Paul*.

« 7° A part, le *Voyage en Égypte et en Nubie*.

« 8° Je désire qu'on tire de mes articles du *Globe*, de la *Revue des Deux-Mondes*, du *Correspondant*, des *Mélanges littéraires*.

« 9° Qu'on réunisse sous le titre d'*Hommages funèbres :* Ballanche, un volume; Discours sur M. de Châteaubriand, sur Tocqueville, quelques lignes sur Adrien de Jussieu, une notice sur la vicomtesse de Noailles.

« 10° Toutes les sténographies et notes de mes cours, je les donne à mon ami M. de Loménie, et le prie, ainsi que mon ami M. Daremberg, de s'occuper avec M. et Mme C*** de la publication des ouvrages inédits.

« 11° Les manuscrits intitulés : *Lettres à une morte*, resteront entre les mains de mes amis. Je désire qu'ils

es laissent à quelqu'un de leur famille, et qu'ils ne soient pas détruits.

« 12° Je prie M. et Mme C*** de faire l'emploi charitable qu'ils jugeront à propos de ce qui pourra rester de mes fonds après les publications indiquées.

« Je finis en les bénissant tendrement pour leur amitié qui a été le charme et la consolation de ma vie. J'espère fermement que nous nous retrouverons auprès de celle que nous avons tant aimée et qui nous a donnés les uns aux autres.

« Jean-Jacques AMPÈRE. »

Dans un de ses manuscrits, intitulé : *Lettres à une morte*, on trouve, à la date du 22 octobre 1859, ces pages écrites de Varanista, près de Florence, chez le marquis Caponi :

« Des paroles graves et touchantes prononcées par vous quand vous étiez sur la terre m'arrivent aujourd'hu comme de votre tombeau par la voix de l'excellent et cher abbé Perreyve. Cette prière d'un ange pour un pécheur, d'une âme profonde pour une âme souvent légère, occupée de mille pensées, de mille préoccupations que

le monde pourrait juger sérieuses, mais que je trouve, moi, frivoles si je les compare à celles qui vous élevaient dans la région où votre âme vivait naturellement; ces prières, ces vœux pour la réunion éternelle, voilà ce qui en ce moment, où je viens de lire l'expression de votre désir suprême confié à l'abbé Perreyve, domine momentanément tout, même mes regrets. Voilà ce dont seulement je puis vous entretenir aujourd'hui.

« Vous vouliez que je fusse un croyant. Vous savez bien que la foi catholique selon la plus stricte orthodoxie ne m'inspire aucune répugnance. Même avant ce jour où elle me deviendrait un secours si précieux, je l'ai enviée à ceux qui la possédaient.

« Je sentais déjà, jugez si je le sens à présent, combien la certitude que cette foi me donnerait vaudrait mieux pour moi que ma conviction, qui est très-nette, mais qui est la conviction et n'est pas la foi. Toute conviction peut être cherchée, la foi ne saurait l'être.

« Cette foi ne changerait rien à ma vie, elle ne me ferait renoncer à aucun bonheur, et elle y ferait entrer le seul que je puisse goûter maintenant. Je ne mets aucun orgueil à n'avoir point cette foi. Un tel orgueil serait une absurdité. Les plus grands génies, les plus grands philosophes, les plus grands savants, les plus grands poëtes, les plus grands artistes, ont eu cette foi. Il faudrait être stupide pour la mépriser, pour y trouver une borne à l'intelligence, moi surtout qui ai vu

croire, croire catholiquement, mon père, Ballanche, Ozanam et vous, qui vois l'abbé Perreyve croire catholiquement...

« Je crois en Dieu, en sa providence ; à une vie future, à la récompense des bons, au châtiment des méchants, à la sublimité, à la vérité de la doctrine du christianisme, à une révélation de cette doctrine par une inspiration péciale de la Providence divine pour le salut du genre humain, à la grâce même, c'est-à-dire à une action de Dieu sur notre âme y produisant ce qui n'est pas en notre pouvoir d'y produire. . . . .

. . . .

« Mais je ne me fais pas d'illusion, je ne suis pas un vrai croyant dans le sens exact où l'Église l'enseigne.

« L'Église romaine est, malgré tout ce qu'on peut en dire sur la faiblesse des hommes, pour moi qui ai beaucoup étudié son histoire, la plus grande chose des temps modernes. Je ne verrais aucun inconvénient à m'incliner devant elle moi, chétif, avec Charlemagne, Bossuet, Fénelon et tous les grands hommes éminents de la catholicité. Je me sentirais très-fier de me soumettre en pareille compagnie. Cependant je ne puis parvenir à penser que Rome ait divinement l'autorité qu'elle doit avoir; je ne la vois pas fondée sur l'Évangile...

« Vous savez encore que je ne m'exagère pas la puissance de la raison. La mienne s'humilie devant le mystère qui commence où elle s'arrête, c'est-à-dire très-près

du point d'où elle est partie. Ce qu'elle ne voit pas est l'infini. Mais là où elle ne voit pas, elle ne croit pas. Elle ignore, elle ignore beaucoup dans les origines du christianisme. Le fondateur du christianisme est lui-même enveloppé pour moi d'un nuage qui convient à mon respect...

« J'aime à m'incliner devant Jésus, à l'adorer pour le bien qu'il a fait; j'aime à fléchir le genou devant lui avec le monde qui lui doit sa civilisation, avec le plus humble de mes frères, qui vaut peut-être mieux que moi, et qui lui doit la vertu qui le fait bon, et l'espérance qui le rend heureux...

« Ayant donc un très-grand désir et les plus grands motifs de croire ce que je ne puis croire, le bon sens que Dieu m'a donné me dit invinciblement que je ne peux être coupable de ne pas voir la vérité, car je voudrais la voir.

« Voici ma profession de foi, faite en la présence de Dieu et en la vôtre; mais voici ce que j'ajoute aussitôt :

« Suis-je donc infaillible? Si je me trompais! J'ai cru évidentes des choses que j'avais crues fausses. Qu'y faire? La foi est une grâce, la foi est un don. Je désire cette grâce, j'appelle ce don. Je veux faire tout ce qui dépendra de moi pour m'éclairer. Je relirai l'Évangile dans le précieux Nouveau Testament que vous m'avez laissé. Je lirai les livres où le dogme catholique passe

pour être le mieux démontré, ceux où vous en cherchiez l'exposition : Bossuet, le cardinal Gousset. Je lirai les livres des hommes qui ont tenté d'approprier cette démonstration du culte catholique au génie de notre siècle, Nicholas, etc. Mais vous-même disiez un jour en parlant de votre ami : « Il a tant cherché, tant étudié, il faut prier « pour lui. » Je cherche encore en m'adressant à vous, ô bienheureuse! Demandez pour moi quelque chose de la certitude de cette foi qui ne vous empêchait pas d'être désolée de cette désolation incurable à la mort de votre enfant, mais qui vous faisait écrire ces paroles sublimes : « Je me dis que la chère âme de mon fils, en quittant sa « belle enveloppe d'enfant, a tout à coup grandi et que, « sans avoir combattu et souffert ici-bas, elle est, à « l'heure même où je me désole, en possession du bien « suprême et de la souveraine vérité. »

Le 29 août 1864, dans la chapelle de Stors, l'abbé Perreyve, fidèle à deux mémoires bien chères, voulut leur rendre hommage devant Dieu.

Celui qui avait reçu les saintes confidences d'une mourante, et prodigué des trésors de consolation à ses malheureux parents, pouvait seul de sa main délicate et pieuse soulever un instant le voile d'un passé si douloureux, sans blesser des cœurs déchirés.

« Oui, je regarde et je les cherche (disait le jeune

prêtre en s'adressant à un auditoire en larmes) . . . .
. . . . . . elles devraient être là, ces chères personnes aimées que la riante beauté de ces lieux semble toujours attendre, et dont les souvenirs vivront éternellement en nos cœurs!

« Où est-il, ce bon, noble et charmant ami qui, fidèle à la douleur comme d'autres le sont à la fortune heureuse, avait apporté ici le cœur du meilleur des frères? Ah! qu'il me soit permis d'évoquer un moment cette figure aimée! Je ne craindrai pas de le faire à vos pieds, ô Jésus, car vous avez été en vos jours mortels un incomparable ami, et rien de ce qui touche les vrais et purs sentiments du cœur de l'homme ne saurait être indigne de vous!

« Oui, j'aime à le revoir dans mes souvenirs tel que nous l'avons si souvent admiré. Il me semble retrouv e cet accueil franc, sincère, ardent; sentir l'étreinte vive et agitée de sa main, entendre aussitôt sur ses lèvres ces paroles d'une amabilité exquise, si délicates, si affables, si pleines de la plus cordiale tendresse, sans la moindre affectation. Je crois entendre l'animation loyale de sa parole, les spirituelles saillies de sa conversation, toujours promptes et imprévues. Je me rappelle ses admirables indignations, ses colères d'honnête homme qui l'entraînaient parfois et lui arrachaient des jugements sur lesquels il s'imposait souvent le devoir de revenir : rare exemple de justice sévère sur soi-même et de coura-

geuse droiture. Je me rappelle la tendresse comme paternelle si profonde et si touchante qu'il avait reportée sur les enfants de ceux qu'il aimait, sa générosité dans les affaires de la vie, sa charité envers les pauvres, enfin cette grâce d'une bonté naïve, plus charmante dans un grand esprit, et la délicatesse infinie d'une amitié sûre qui une fois donnée n'était jamais reprise.

« Hélas! qu'il est loin déjà ce dernier entretien qu'il me fut donné d'avoir ici-même, il y a un an à peine, sous ces ombrages voisins, avec cet excellent esprit! Je ne sais quelle gravité inattendue vint tout à coup donner à ses paroles comme une austère consécration. Nous parlions de Dieu, de Jésus-Christ, des preuves évangéliques, des espérances de la vie future. Je fus si heureux de voir les grands progrès de cette âme dans la recherche de la vérité que j'en bénis Dieu devant lui et avec lui.

« Toutes les difficultés de l'esprit n'étaient pas vaincues, mais toutes les certitudes du cœur étaient acquises, et il me répéta plusieurs fois avec l'accent d'une conviction déterminée : « Je suis chrétien, je suis chrétien! »

« . . . .

. . . . . . Et vous tous venus à cette fête pour honorer la présence de Dieu en cette demeure et entourer de nos prières des amis aimés, emportons plus de courage pour la vie, plus de force pour supporter nos chagrins, plus de désir de trouver Dieu, plus de certi-

tude de rejoindre au ciel ceux qui nous ont précédés, plus de détermination à penser à notre salut, sans lequel toutes les richesses, toutes les gloires, tous les amours les plus sacrés ne sont que l'illusion d'un moment et un rêve trop court pour une âme destinée à des joies et à des affections éternelles! »

Stors, 29 août 1864.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

